

LA PHONÉTIQUE CASTILLANE

LA

PHONÉTIQUE CASTILLANE

TRAITÉ DE PHONÉTIQUE DESCRIPTIVE ET COMPARATIVE

PAR

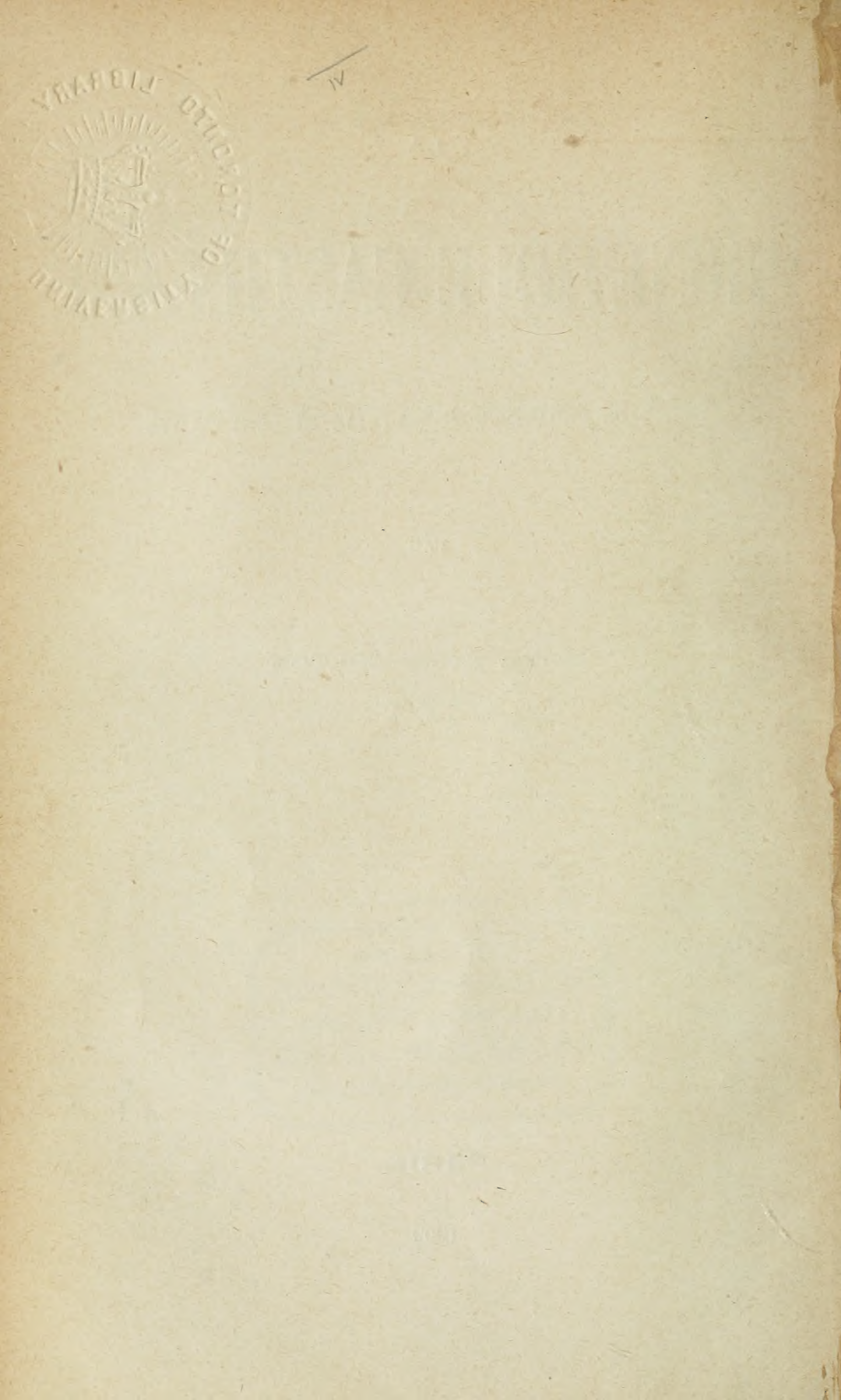
Molton Avery COLTON

Chargé de cours
à l'Académie navale des États-Unis

PARIS

—

1909



A

SON CHER MAÎTRE ET AMI

MONSIEUR LE PROFESSEUR HENRY ROSEMAN LANG

De l'Université Yale.

Hommage de sa respectueuse reconnaissance

SON ANCIEN ÉLÈVE

MOLTON AVERY COLTON.

PRÉFACE

C'est en 1900, lorsque j'étais inspecteur des écoles aux îles Philippines, que mon attention fut appelée dans mes tournées d'inspection, sur les difficultés phonétiques que présente le castillan pour les Américains et l'anglais pour les Espagnols. Arrivé en Europe en 1904 pour y faire un long séjour, le sujet de la phonétique castillane m'intéressait de plus en plus à mesure que je m'occupais de la phonétique générale. Dans l'été de 1905 donc, à la fin d'un semestre à l'université de Berlin, je me décidai à m'en occuper sérieusement en faisant une étude sur place. Aussi me rendis-je en Castille.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas servi des machines de la phonétique expérimentale, Monsieur ? Voilà la question qu'on me pose tout de suite. C'est parce que la seule machine qui offre quelques avantages sur la méthode que j'ai employée, c'est le phonographe. C'est la seule machine dont le fonctionnement soit contrôlé. Mais l'emploi de cette machine était à la fois trop difficile et trop coûteux. Il faut en transcrire les tracés sans autre changement qu'en les grossissant de cinq cents à mille fois. La difficulté en est évidente. Les autres machines dont on se sert peuvent donner quelques indications, surtout pour les consonnes. Mais même celles-là il faut les contrôler par des moyens tout à fait indépendants de la machine elle-même. Autrement, on arrive souvent à des résultats absurdes.

Il faut tout d'abord que ce soit la prononciation naturelle qu'on enregistre. En considérant combien il est difficile de faire prononcer les sujets d'une façon naturelle pour les expériences orales, on arrive à comprendre la difficulté encore plus grande d'en faire autant en parlant dans un tuyau. Cela a même plus d'importance pour l'espagnol que pour certaines autres langues, par suite de l'effet produit par l'augmentation de force, de durée et à cause du caractère relâché de la langue castillane. Pour se convaincre entièrement des différences énormes de prononciation que de tels tracés représentent, sans même qu'on ait l'air de s'en apercevoir, on n'a qu'à en prendre quelques mesures.

Et tout cela sans parler de la friction de la machine, de son mauvais fonctionnement, ou d'une déviation de la plume inscriptrice causée par un courant d'air, etc. Pour une critique du tambour, consultez nôtre citation de M. Scripture ci-dessous.

Comme exemple de cette méthode d'investigation, nous renvoyons le lecteur aux *Études de Phonétique espagnole* de M. Josselyn (Boston, 1907). Là, le sujet se trouve encore plus compliqué par le fait que c'est une étude de l'espagnol et du castillan visés ensemble. Outre quatre sujets castillans, dont un de Léon, M. Josselyn s'est servi de sujets des Asturies, de Séville, de Cuenca.

Il nous présente une très grande variété de prononciations, surtout des consonnes et avec le tambour et avec le palais artificiel. En y trouvant beaucoup de variété, il essaye de s'en tirer souvent en faisant des moyennes comme pour la consonne d dans l'exemple suivant : « Le type intervocalique est douteux : sur 30 cas que j'ai analysés, il y a 15 occlusives et 15 fricatives. » Il tire une conclusion, s'il le peut, d'après le nombre d'un côté ou de l'autre pour en trouver le type. Dans d'autres cas, il nous présente une demi-douzaine de tracés du palais artificiel, dont à peine deux se ressemblent, pour en tirer une conclusion.

L'éminent phonéticien, M. l'abbé Rousselot s'exprime ainsi à propos du palais artificiel (*Prin. Phon. Exp.*, p. 60):

« Le palais artificiel est un moyen d'observation fort commode. Mais il faut reconnaître qu'il modifie les conditions dans lesquelles les articulations sont produites.

Souvent, en effet, il provoque un petit zézaiement. Mais comme l'épaisseur du métal s'ajoute à chaque articulation, on peut supposer qu'elle n'en change pas le rapport, et c'est la seule chose qui nous intéresse. »

Eh bien ! Oui, on peut le supposer ! Mais seulement à la condition de ne jamais oublier lorsqu'on en tire des conclusions que l'échafaudage est fondé sur une simple hypothèse. Le grand savant qu'est M. Rousselot saura excuser la franchise d'un novice. M. Rousselot continue :

« Il y a plus, le palais artificiel, quand il modifie le son, nous fournit de très utiles renseignements. Par exemple, j'ai remarqué chez une Parisienne que le k devant é est ordinairement mouillé. Or lorsqu'elle place l'appareil dans sa bouche, ce même k s'entend presque toujours dur. Qu'en conclure ? Sinon que la langue ne fait que commencer à s'écarter du palais, puisqu'une épaisseur de moins de $\frac{1}{10}$ de millimètre, à laquelle j'ai réduit le palais pour la circonstance, suffit pour faire disparaître toute trace de mouillure. »

Puisque nous sommes dans le domaine des suppositions, nous pouvons supposer que ce n'est pas l'épaisseur du palais qui opère le changement d'articulation, mais le fait de mettre quoi que ce soit dans la bouche, même une couche de peinture au palais, etc., qui puisse mettre la langue en condition de ne plus être à l'aise dans la cavité qu'elle habite, de ne plus reconnaître son palais. Partant elle peut se mettre à faire des excursions inusitées. La langue a des habitudes et des façons, qui peuvent être individuelles, de traiter l'intrusion de quelque objet dans la bouche, que ce soit quelque chose à manger ou autre chose, elle le serre, ou elle le rejette. Tout cela peut se faire plus ou moins involontairement en s'ajoutant aux mouvements volontaires. Il y a encore la question de savoir quelle influence cela peut avoir d'introduire dans la bouche des liquides, du vernis, de la craie, etc. On pourrait faire des observations analogues au sujet des ampoules qu'on introduit dans la bouche.

Quant aux tracés de la plume inscriptrice du tambour, nous laisserons la parole à M. le docteur Scripture. Dans ses propres expériences, il a abandonné le tambour pour se servir du phonographe et du gramophone. Il s'exprime

comme suit dans son dernier livre, *The Study of Speech Curves*, Carnegie Institution, Washington, 1906, page 13 (C'est nous qui mettons ces mots en italiques) :

« The vibration from the voice may be recorded by several methods. The earliest method was that of Scott's phonautograph (1856), wherein the air vibrations passed down a trumpet, or tube to a thin, soft membrane; a light lever recorded its vibrations on a revolving cylinder coated with smoke. The phonautograph did not turn the curve back into sound again.

« The phonautograph has been modified and improved in various ways by a series of investigators, but *in spite of all improvements, I doubt that it has at present any value for registering speech curves*, although it is of great use in recording the melody of the voice.

« *The reasons for completely ruling out the phonautograph as a speech recorder are the following :* First, there is no guarantee whatever that the apparatus records correctly. The curve can not be turned back into sound so that the success of the record can be judged by the ear. Second. experience in the development of talking machines has shown that crude recorders of any kind fail to give good reproducing records. It is only after some years of experience under control of the ear that the phonograph and the gramophone recorders have been developed to their present stage of success by careful elaboration of every detail in the construction. It makes, for example, a difference whether the glass diaphragm in a recorder is fastened to the box by dextrine, or wax, whether the recording point has a base that is circular, elliptical, or oval, etc. Not one of these innumerable factors receives any attention in the phonautograph. Where large vibrations are requisite, as in the gramophone recorder, a hundred different glass diaphragms may be tried before one is found that records sounds satisfactorily. The reason why the particular one succeeds is not known. In the phonautograph, *a diaphragm of unknown peculiarities is used with no possibility of testing the results.* I do not mean to say that the phonautograph records the vowel [a] with an [o] curve, or even that the pitch of the chief resonance tone is incorrectly given. The vowel curves obtained by investigators using the phonautograph may indicate correctly the pitch

of one of the cavity tones in the vowel recorded, although there is no proof of this fact.

« A phonautograph recorder could be trusted only if it could be proved that it gives the proper curves.

« An improvement on the phonautograph is found in the instruments that not only record the speech vibrations, but also turn them into sound again. The first of these instruments was the phonograph of Edison; later the gramophone, etc. »

C'est notre opinion aussi. On observera que nous ne sommes nullement contre l'usage des appareils dans la phonétique, mais que nous croyons qu'il faut faire un choix d'instruments en se servant de certains appareils avec beaucoup de discrétion. Nous déplorons aussi une certaine mystification du public non phonétiste par certaines personnes qui font parade d'un air de précision impersonnelle, d'une exactitude mathématique et scientifique. Notre critique ne s'adresse pas aux individus qui sont tous de bonne foi, mais à l'abus de la méthode. Il est évident que les personnes qui admettent franchement les faiblesses de cette méthode peuvent échapper entièrement à la critique. Un enthousiasme excessif pour le procédé peut aboutir à la croyance dans l'infaillibilité du résultat.

Quelle est donc notre conclusion ? C'est qu'il y a deux méthodes, ou si l'on veut, deux variations d'une même méthode. Il est évident que la phonétique dite descriptive est expérimentale aussi bien que celle dite expérimentale. La différence entre les deux écoles d'une façon générale est la suivante. L'école expérimentale essaye de perfectionner les instruments pour l'inscription de la parole à fin d'ôter autant que possible l'élément personnel qui s'introduit cependant encore dans l'interprétation des tracés.

L'école descriptive tout en étant expérimentale en se servant des moyens simples fait grand cas de l'éducation de l'oreille et de la langue et de l'emploi des raisonnements logiques dans les comparaisons phonétiques. Quelle est donc la meilleure méthode? Dans l'état actuel du développement de la phonétique instrumentale, on ne peut guère soutenir que celle-ci soit supérieure à notre méthode en général. Notre méthode est certainement la meilleure pour

nous. Elle ne l'est pas nécessairement pour une autre personne.

L'idéal serait sans doute l'emploi des deux méthodes ou plutôt l'emploi de toutes les méthodes. Le phonéticien idéal serait un maître dans les domaines suivants : la physique, la physiologie, la psychologie, la mathématique, les langues anciennes et modernes, la philologie, la musique. Il faudrait qu'il ait les organes sensitifs très développés. Nous concluons que dans l'état actuel de notre science, il n'y a pas encore lieu de parler de précision mathématique. Mais revenons à notre sujet, le livre de M. Josselyn.

Puisque l'espagnol n'est pas vis-à-vis du castillan une langue homogène, je ne vois guère l'utilité de faire des moyennes comme M. Josselyn. Car la moyenne ne serait probablement ni la prononciation castillane ni celle des sujets espagnols non castillans, mais au contraire une prononciation qui ne représenterait aucune langue. Notez cependant que pour dire cela on n'a pas besoin de nier l'exactitude même d'une expérience quelconque telle quelle, c'est-à-dire «*per se*». Tout cela sans parler de l'idée bizarre que M. Josselyn a eue de nous présenter la prononciation d'un Asturien presque exclusivement dans son étude sur les voyelles. Il est intéressant de noter que c'est ce sujet, un des moins castillans, qui nous présente souvent les prononciations les plus « correctes » pour ainsi dire, par exemple dans la prononciation de ʎ, etc.

On a certainement besoin de généralisations, mais pour en faire en se servant de chiffres, il faut choisir des choses qui soient mathématiquement comparables, qui aient par conséquent un dénominateur commun possible. L'affaire, quoique déjà assez difficile, est plus simple pour le castillan. Là encore il y a beaucoup de variété et pour les voyelles et pour les consonnes. Mais les variations ne se présentent pas généralement à tort et à travers. Il y a des influences et des facteurs variables qu'il faut étudier pour en dégager les règles générales.

Parmi les sujets dont je me suis servi, qui sont tous castillans, il y en a de l'ouest et de l'est des Castilles, mais ils sont en grande majorité de la ligne Madrid, Valladolid, Palencia. Il va sans dire qu'on peut tirer un grand profit de la conversation ordinaire, et de ce qu'on entend dans la rue, dans les cafés et dans les théâtres. Je me suis servi aussi

d'une dizaine de garçons de 12 à 15 ans de la classe ouvrière à Valladolid et à Madrid. Il y a peu de différence entre la prononciation littéraire et la prononciation populaire si l'on prend comme base d'observation la conversation dans les deux cas. Les différences qui existent peuvent pour la plupart se ramener à l'influence de l'écriture.

On nous parle tant de la prononciation correcte! Je suis parfaitement persuadé d'avoir convaincu les sujets que ce n'était pas des leçons de diction ni de prononciation correcte que je cherchais, parce qu'il faut comprendre que la prononciation « correcte » ne l'est pas du tout le plus souvent.

Mais malgré toutes les précautions il faut contrôler toutes les expériences formelles en observant la prononciation de la conversation ordinaire et en faisant prononcer des phrases sans que le sujet sache sur quoi on porte l'attention. Par exemple, on peut faire prononcer des mots comme hasta, este, etc., sans entendre l'affaiblissement de l's devant t (ce qui est beaucoup plus commun devant le d), mais en attendant avec patience, on observera cet affaiblissement dans la prononciation familière de quelques personnes même parmi les vrais Madrilènes.

On me dira aussi: « Monsieur, vous nous dites que ces variétés des voyelles existent. Mais qu'est-ce qui nous prouve que vos observations soient exactes. » La réponse la plus simple: « On n'a qu'à en faire l'expérience », ne suffit peut-être pas. Car si de quelques expériences, il résulte qu'on n'en est pas convaincu, tout le monde ne peut consacrer des années à l'étude du sujet pour exercer l'oreille d'abord et ensuite faire le travail. Ce serait du reste refaire l'étude. Je renvoie le lecteur au chapitre sur l'historique pour la réponse à cette question et pour la suite de la dis·ussion.

La méthode dite expérimentale suppléera la vieille méthode auditive et descriptive, mais jusqu'ici, malgré tout le bruit qu'on en a fait, ce sont plutôt des promesses pour l'avenir. Les phonétistes de la vieille école, Sweet, Passy, Jespersen, Sievers, etc , restent les autorités dans le domaine de la phonétique descriptive, ce qui durera à mon avis jusqu'à ce qu'on puisse se servir librement du phonographe. Cela ne veut pas dire, comme nous l'avons déjà observé,

qu'on doive négliger entièrement les autres instruments.

On s'est trop pressé de voir dans la phonétique expérimentale la solution immédiate des problèmes phonétiques. Le fait est que ce n'est que changer la forme du problème. Avec le tracé du phonographe le problème devient visuel, mais il est très loin d'être résolu. On s'attendait à voir une espèce d'alphabet caractéristique dans les tracés, et on est déçu. Nous renvoyons le lecteur au très intéressant livre de M. Scripture déjà cité.

La phonétique historique jouit d'une grande faveur aujourd'hui, méritée sans doute par la logique de ses raisonnements admirablement raffinés. Mais combien de fois n'est-elle pas obligée de partir de prémisses plus que douteuses ou de trouver un point d'appui là où il n'en existe pas. Elle peut fonder un long raisonnement sur quelques observations faites en passant par un grammairien du XVIe siècle sur une voyelle quelconque. Tout cela faute de mieux sans doute. Mais comme comparaison qu'on prenne une douzaine de grammaires espagnoles et qu'on en déduise la phonétique espagnole d'aujourd'hui. Un examen superficiel *du matériel* suffira pour démontrer l'impossibilité d'une pareille tâche, à cause surtout de l'ignorance au point de vue phonétique des grammairiens. C'est déjà beaucoup pour un assez grand nombre de grammairiens en Espagne de savoir ce qu'est une consonne soufflée par rapport à une consonne vocalique. Heureusement nous avons de meilleures ressources. A ce propos, je cite une note du *Lehrbuch der phonetik* de M. O. Jespersen, (p. 201).

« Bei der Schwierigkeit die Silbenscheide in mannigfachen Fællen in den Sprachen, die man selbst tæglich spricht und hœrt, zu finden, kann man bisweilen nicht umhin, ohne sie zu begreifen, doch die Sicherheit zu bewundern, mit der manche Sprachforscher über Silbengrenzen im Homerischen, Griechischen oder Urgermanischen oder Mittelenglischen reden ».

Je demande qu'on se montre aussi indulgent pour nous autres de la phonétique descriptive et comparative que pour ceux-là. Du reste, si un observateur peut rendre passablement les sons de plusieurs langues très différentes comme par exemple l'allemand et le français, n'a-t-il pas plus de chances de réussir que ces gens-là, s'il fait une

étude sérieuse sur place, ayant fondé son travail non seulement sur la logique, mais sur les faits longuement et personnellement observés ?

Faute d'une meilleure place, nous présenterons ici les arguments de M. Scripture, etc., contre la pratique usuelle dans l'analyse harmonique de la voix. Il est évident que ce n'est pas notre sujet spécial, mais il nous intéresse comme problème fondamental de notre science. Il faut en effet adopter une théorie de la voix. Nous présentons la théorie de MM. Scripture, Hermann et Willis dans le chapitre sur l'accent ci-dessous.

L'analyse d'une voyelle peut être physique, ou physiologique, ou psychologique. L'action physique (c'est-à-dire les vibrations) est le résultat d'une action physiologique. M. Scripture s'exprime de la façon suivante (*op. cit.*, page 107) :

« The physical analysis of a wave may take different forms. The wave may be analysed into (1) an arbitrary set of vibrations, (2) a set of vibrations corresponding to the physiological action that produced it, (3) a set of vibrations corresponding to the action in the ear, (4) a set of vibrations corresponding to the elements of the sound heard. »

La théorie qui représente les sons accessoires comme en relation harmonique avec le son fondamental repose sur l'hypothèse de l'analogie de la voix avec les instruments de musique. Cela correspond au numéro (1) dans le paragraphe cité. M. Scripture continue plus loin:

« According to Wheatstone, Grassmann, and Helmholtz, the glottal lips vibrate after the manner of strings and produce a series of partials of which the first (or fundamental) — that is the tone of the voice — is the strongest. The series of cavities above the glottis reinforce certain of these partials ; for each vowel the cavities are readjusted and a different set of partials is reinforced. The curve of a vowel is therefore the sum of the curves for the series of the partials of the voice, some of these partials being reinforced by the resonance. The curve will contain the first partial (fundamental) as the strongest element, because the glottal tone is in every case by far the loudest ; whatever we may lose of a sung or a spoken vowel by deafness or distance, we always hear the glottal tone if we hear anything...

« If the theory were correct, the harmonic analysis into a series of simple sinusoids would be the proper one, and its results would give the series of partials with their proper amplitudes. The analyses made by various investigators show that in most cases the first partial is very weak, or entirely lacking, that is, it gives a result that is known to be false because the ear hears just this partial as by far the strongest of all. Either the theory is incorrect, or the method of obtaining the curve introduces a falsification. As long as the curves were obtainable only by the phonautograph, the latter might be supposed to be the case. With the curves obtained by the tracing methods from phonograph and gramophone records a new test can be made. The chief tone of the voice, the glottal tone, or first partial, is present in the record and can he heard as distinctly as the original voice; in fact as long as anything can he heard from a record — whether weakened by distance or by wear — just this tone remains. Yet a harmonic analysis of the curve of such a record usually shows the absence of this tone. One investigator was led to remark that the phonograph must be deaf to the glottal tone and failed to see that this must be absurd because as long as the phonograph does anything, it registers that tone and reproduces it; even in a record so bad that the vowels cannot be distinguished from one another, the tone of the voice can be heard. In any case, the theory requires a strong first partial in the results of the analysis; since such a partial usually does not occur, the theory must be incorrect, or inadequate.

« An inspection of the curve (du tracé de la voix) by the eye shows that it falls into groups of small waves, the entire group corresponding to the period of one vibration of the glottal tone (p. 40). The eye notes at once that in most cases, a sinusoid of the length of the groups is lacking. We have here apparently a demonstration directly to the eye that the glottal tone is weak or lacking. Yet the glottal tone — the first partial, or fundamental — is the strongest of all in the sound itself ; we may not be able to decide whether a voice sings [o] ou [a], but we certainly hear the tone on which it is sung, and know whether it is a bass, or treble. Since the fundamental simple sinusoid is indicated as wholly, or partly lacking in the curve, the theory

can not be correct and there must be present some other form of vibration than the simple sinusoid.

« Another reason for rejecting the overtone theory is that the harmonic plots do not indicate the reinforcement of certain overtones with total absence of others, but generally show that several neighboring overtones are reinforced (p. 83). Such results indicate rather that the tones reinforced in the vocal cavities are not harmonic overtones, but inharmonics of the fundamental: the reason that they do not appear in the plot is that the analysis provides only for harmonics (p. 77).

« Still another reason for rejecting the overtone theory lies in the fact that it is based on views of resonance which are not valid for the voice. Helmholtz supposed the vocal cavities to act as a series of resonators which respond to definite overtones in the glottal tone. Such a supposition would be appropriate if the cavities were made of metal, or other hard substances. The vocal cavities have, however, soft, or moderately hard walls, lined with moist membranes. The laws of resonance for soft cavities are different from those for brass resonators. The experiments on resonance summarized at the close of this chapter show that cavities with soft walls will respond to a range of tone which increases as the softness; for example, a cavity with walls of water will respond to any tone, a cavity with flesh walls to a considerable range of tone, etc. The same conclusions can be deduced theoretically. The process of vowel production must therefore differ completely from the theory that compares it to lhe response of hard resonators to overtones.

« Wheatstone and Helmholtz were apparently led to the overtone theory by the utterly erroneous supposition that the glottal lips act like rubber membranes with freely swinging edges. How misleading this notion was, can be seen from the statement of Helmholtz that, when the edges strike together, the sound must be sharp as from striking musical reeds. The stroboscopic observations of Rethi, however, show that in the male glottis the edges usually strike. Krause reports the case of a tenor whose glottal lips looked like two ridges of red flesh and whose tones appeared nevertheless unusually sweet and soft. Imhofer observed a singer with hypertrophy of one of

the ventricular bands so that the glottal lip appeared as only a small edge beneath the heavy mass of the ventricular band resting upon it ; with this apparently unavailable organ, he is a successful tenor on one of the largest German stages. Both these cases can be understood on the puff theory, according to which the glottal lips in mos cases come together at each vibration and open only to emit the puff of air. » Nos citations ici et plus loin sont assez complètes pour donner une bonne idée de la théorie de Willis et Hermann, présentée et complétée par M. Scripture.

Je reproduis ici un tableau des voyelles et des consonnes que j'ai présenté dans un cours de M. le Professeur Paul Passy, à l'Ecole des Hautes Études Pratiques au mois d'avril 1906. On observera que je n'ai fait que peu de changements depuis dans le tableau définitif :

Tableau des Voyelles Castillanes fait en avril 1906.

	Vélaires	Palatales	Labiales
Fermées......	u	i	u
Mi-fermées...	ʊ	ɪ	ʊ
Moyennes.....	o o˕ O ɔ	ø e e˕ œ ᴇ ɛ	o, ø œ ɔ
Mi-ouvertes...	ɐ		
Ouvertes.....	ɑ	a	

Voyelles nasales ũ, ɑ̃, ɔ̃, ɛ̃, œ̃, ĩ.

Tableau des Consonnes Castillanes fait en avril 1906.

	Ulvulaires	Vélaires	Palatales	Linguales	Labiales
Plosives..		k, g	ɟ	t, d	p, b
Nasales...		ŋ	ɲ	n	m (M)
Latérales.			ʎ	l	
Roulées..				r, *r*	
Fricatives.		x, g (hw), (w)	ç, j	ɹ, ð, t θ, s, z, ʃ	f (M) F ʋ

Je me rends compte mieux que personne des défauts du livre. Ce n'est pas par quelques séjours en Espagne ni en quelques années d'étude qu'on pourrait espérer trouver le dernier mot sur le sujet. Il faut bien une dizaine ou une vingtaine d'années dans le pays même. Donc je ne me fais aucune illusion sur ce qui reste à faire. Mais d'autre part certains des livres qui font autorité aujourd'hui pour la phonétique des différentes langues ont subi bien des changements de la première à la dernière édition. S'il est permis à un phonétiste de faire des changements considérables dans ses analyses après une vingtaine d'années d'étude de sa propre langue, on sera plus indulgent pour les jeunes gens qui consacrent quelques années à une langue étrangère. Je ne me flatte pas d'avoir entièrement éliminé l'élément personnel malgré un grand effort. Il va sans dire que j'ai essayé de ne pas représenter ma propre prononciation. Je regrette beaucoup que des préoccupations sur le fond du livre ne m'aient pas laissé assez de temps pour lui donner une forme plus convenable. Je serai fort reconnaissant de la critique des lecteurs, étant désireux

de corriger les erreurs et de combler les lacunes de ce livre.

Je tiens à remercier M. Paul Passy pour sa critique et M. Henry R. Lang pour ses corrections et ses conseils.

Molton Avery Colton.

Paris, le 15 juin 1909.

LA PHONÉTIQUE CASTILLANE

Introduction et transcription phonétique

Nous avons choisi le système de transcription adopté par l'Association phonétique internationale comme étant le plus simple, le plus facile, le plus pratique et le mieux connu de tous les systèmes. En y ajoutant quelques symboles, cette transcription est assez souple et assez compréhensible pour suffire à nos besoins. Nous n'avons d'ailleurs nullement l'ambition d'inventer un nouveau système de transcription pour ajouter à la confusion qui n'est déjà que trop grande. A la rigueur, si l'on n'écrivait que pour les Espagnols, on pourrait admettre un système plus ou moins semblable à celui d'Araujo qui se rapproche autant que possible de l'orthographe usuelle du castillan. Ce système manque de souplesse, car il ne dispose pas de signes spéciaux propres aux différentes variétés d'une même voyelle, etc. Du reste ce système ajouterait aux difficultés qu'éprouvent les étrangers.

Nous présenterons plus loin le tableau des voyelles et des consonnes de toutes les langues et ensuite le tableau spécial au castillan.

L'ÉCRITURE PHONÉTIQUE INTERNATIONALE

(*Le tableau est pris dans l'Exposé des Principes de l'Association Phonétique Internationale*).

Consonnes. — Les palatales c ɟ s'entendent en français dans la prononciation populaire de *qui* ci, *gai* ɟe ; ou en Hongrois dans *kotya*, *Magyar*. — q est le *qaf* arabe. — ʔ s'entend en allemand du Nord avant les voyelles initiales ; c'est le *stød* danois, le *hamza* arabe.

ɲ est le *gn* français dans *règne* ; ŋ le *ng* germanique. — ʎ est le *l* mouillé des Français du Midi, le *ll* espagnol, *lh* portugais, *gl* italien. — ɫ est le *l* grave des Russes et des polonais. — r est le r italien, etc.; ʀ le r uvulaire(*r* grasseyé).

F ʋ sont des fricatives bilabiales simples ; F s'entend quand on souffle une bougie ; ʋ est le b de l'espagnol *sabér*, et une variété du *w* hollandais. — ɥ se forme de la même manière, mais en levant la partie antérieure de la langue : c'est le *u* consonne du français *buis*. — En prononçant ʍ w, c'est le fond de la langue qui se lève ; w est notre *ou* consonne dans *oui*, ʍ une variété du *wh* Anglais. — θ ð se prononcent en mettant la pointe de la langue contre les dents d'en haut ou entre les dents : θ est le *th* dur anglais, θ romaïke, þ islandais ; ð le *th* doux anglais, ð islandais, δ romaïke. — ɹ est le r non roulé des Anglais du Sud, et s'emploie provisoirement pour le r simple de l'espagnol et du portugais. — ʃ ʒ s'entendent en français dans *champ*, *Jean*. — ç j s'entendent en allemand dans *ich*, *ja*, — X se trouve en allemand dans *ach*, en espagnol dans *Jaime* ; g, dans *wagen*, tel qu'il se prononce souvent dans le nord de l'Allemagne. — ʁ est le *kh* arabe de *khalifa*, qu'on entend aussi parfois en espagnol pour *j* et en allemand suisse pour *ch* ; ʁ est le r danois, *gh* arabe ; le r parisien est intermédiaire entre ʀ et ʁ, — ɦ est le *h* vocalique des Arabes, des Tchèkes, des Rutènes. — H et Q̰ sont le *hha* et le *'aïn* des Arabes.

Voyelles. — u est le *u* italien, le *ou* français ; ᴜ le *o* très fermé du suédois *bo* ; o le *o* fermé du français *beau*, ɔ le *o* ouvert du français *tort* ou mieux de l'italien *notte* ; ɑ l'ɑ de *pɑs* ; a l'a de *rat* ; æ l'a de l'anglais du Sud *man* ; ɛ l'*e* de *fer*, e l'*e* de *né*, ɪ un *e* très fermé, ɯ est un u prononcé avec les lèvres écartées ; ʌ un ɔ prononcé de même (variété du *u* anglais de *but*) ; œ, ø, y, sont les voyelles de *peur*, *peu*, *nu* ; ʏ un intermédiaire entre *eu* et *u*.

ä, ë, ï, ö, ü, sont des sons mixtes ou intermédiaires : ä la voyelle de l'anglais du Sud *fur*, ï celle du russe *syn*, ü celle du norvégien *hus*.

ə peut s'employer d'une manière générale pour toute voyelle de timbre obscur et indéterminé, ne se rencontrant qu'en syllabe faible, comme le *e* du français *Tournefort* ; ɐ au besoin s'emploie pour une voyelle semblable plus ouverte.

		Bronchiales	Gutturales	Uvulaires	Vélaires	Palatales	Linguales	Labiales
Consonnes	Plosives..........		ʔ	q ɢ	k g	c ɟ	t d	p b
	Nasales				ŋ	ɲ	n	m
	Latérales..........				ɫ	ʎ	l	
	Roulées..........			ʀ ʀ			r	
	Fricatives	H Q	h ɦ	χ ʁ	(ʍ w) x ɡ	(ɥ) ç j	ɹ, θ ð, ʃ ʒ, s z	f v F ʋ ʍ w ɥ
Voyelles	Fermées..........				u ɯ ü	ï y i		(u ü y)
	Mi-fermées..........				ʊ	ʏ ɪ		(ʊ ʏ)
	Moyennes..........				o ɤ ö ə ɔ ʌ ɔ̈ ä	ë ø e œ ɛ		(o ö ø) (ɔ ɔ̈ œ)
	Mi-ouvertes..........				ɐ	æ		
	Ouvertes..........				ɑ	a		

Les voyelles nasalées s'indiquent ainsi : ɑ̃ *an*, œ̃ *un*, ĩ voyelle du portugais *fin*, etc.

Durée, accent, intonation. — Un son long se marque en ajoutant ː ; ainsi *renne* rɛn, *reine* rɛːn. — L'accent de force se marque, quand c'est nécessaire, par un accent aigu ′ *avant* la première lettre de la syllabe. — L'intonation n'est pas marquée généralement, à moins d'indication spéciale ; cependant dans les textes suédois et norvégiens on met le signe ˇ avant la syllabe forte des mots ayant l'intonation dite composée. On n'a pas encore fixé un système complet pour les langues à intonations de mots significatives, comme le Chinois.

Modifieurs. — Divers artifices permettent de représenter encore d'autres nuances. Mentionnons les suivants :

La différence entre une consonne *soufflée*, comme s, et une consonne *vocalique*, comme z, quand elle n'est pas indiquée par la forme de la lettre, peut se marquer ainsi : r̬ r vocalique (*rare*), r̥ r soufflé (*poutre*). — Les voyelles *chuchées* peuvent se marquer u̥, i̥.

Les consonnes cacuminales, formées en relevant la pointe de la langue, se marquent ainsi : ṣ, ṭ. Une consonne accompagnée d'un coup de glotte, ainsi : k', p' (Géorgien t'sɛtsa).

Les voyelles *tendues* et *relâchées* se distinguent par les accents aigu et grave : allemand gúːt, dùm ; anglais fíːt, fìt. — A la suite d'une lettre, ˖ signifie langue plus avancée, ˗ langue plus retirée, ˕ bouche plus ouverte, ˔ bouche plus fermée, ˒ lèvres plus arrondies, ˓ lèvres plus écartées. — Les voyelles transposées (Sweet, *Primer of Phonetics*[2], 37) sont indiquées par ˖˖ et ˗˗.

Enfin, quand on met une lettre en exposant d'une autre, on indique que le son marqué par la première participe un peu au son marqué par la dernière ; ʃˢ est un ʃ qui tire sur s.

Une voyelle consonante peut se marquer ainsi : ŭ ; une consonne syllabique ainsi : n̩.

Tableau des Voyelles Castillanes.

	Vélaires	Palatales	Labiales
Fermées............	u	i	(u)
Mi-fermées..........	ᴜ	ɪ	(ᴜ)
Moyennes...........	o	e	(o) (peu labialisé)
	o˔	(ø) e˔	
	O (∀)	œ ᴇ	(œ)
	ɔ (ʌ)	ɛ	(ɔ)
Mi-ouvertes.........	ɐ		
Ouvertes............	ɑ	a	

Voyelles nasales ũ, ɑ̃, ɔ̃, ɛ̃, œ̃ ĩ.

Tableau des Consonnes Castillanes.

	Uvulaires	Vélaires	Palatales	Linguales	Labiales
Plosives..		k, g	ɟ	t, d	p, b
Nasales...		ŋ	ɲ	n	m (M)
Latérales.			ʎ	l	
Roulées..				r, *r*	
Fricatives.	(x)	ʍ (=hw) x ɡ w	(ç) j	ɹ, θ, ð ʃ, s, z	(ʍ) f(M) (w) ʋ

Nous avons ajouté pour le castillan les symboles suivants pour les voyelles : O, E, nuances moins ouvertes que ɔ et ɛ ; pour les consonnes : M = f nasalisé. L'*r* est un r intermédiaire entre le r fortement roulé et ɹ. (ç) représente tant bien que mal l'affaiblissement de l's final qu'on remarque dans le sud des Castilles. Lorsque nous le trouverons nécessaire, nous marquerons l'accent syllabique par un accent placé après et non avant la syllabe tonique.

On remarquera qu'on peut classifier ɑ comme ouvert ou fermé selon le point de vue auquel on se place. Si l'on porte l'attention sur l'ouverture de l'avant-bouche, ɑ est une voyelle ouverte, si d'autre part, on porte l'attention sur l'élévation de la langue en arrière, ɑ est plutôt une voyelle fermée. Nous aurons besoin de ce dernier point de vue. Nos tableaux classent les voyelles. Les analyses suivantes donnent quelques détails.

CHAPITRE PREMIER

LES VOYELLES CASTILLANES

Analyse des voyelles.

La voyelle a.

Le castillan possède deux voyelles a = a et ɑ. Le premier (a) est plus ouvert. Le second (ɑ) est plus fermé.

§(1) *Le premier a* (a). — Il est tendu, mais on verra qu'il se rapproche plutôt de la forme traditionnellement attribuée à la voyelle relâchée. La langue s'aplatit dans la bouche surtout au milieu et au fond. Au fond il se forme un canal et l'ouverture entre la luette et la langue est de beaucoup plus grande pour le premier a (a) qu'elle ne l'est pour l'ɑ final. De même, la bouche est plus ouverte pour l'a. La chambre de résonnance est spacieuse et en avant et en arrière. La forme de la langue est plutôt concave, puisqu'elle s'aplatit contre le plancher de la bouche. Cependant elle ne se retire guère des incisives.

Les muscles linguaux sont tendus, mais cette tension paraît même être indirecte ou sympathique. Car le trait caractéristique de cette voyelle est la tension de la gorge et des cordes vocales, accompagnée sans doute d'une tension plus grande que d'ordinaire de la cage thoracique. Les cordes vocales prennent l'ampleur et la vitesse entière de leurs vibrations dès l'arrivée de la voyelle, semble-t-il, et gardent ces qualités jusqu'à la fin.

La langue ne change pas de position pendant la tenue de la voyelle. Le timbre de cette voyelle est assez palatal. L'écartement des lèvres, sans être très grand à l'ordinaire, est sensible et s'accentue avec l'emphase, comme le font les autres traits caractéristiques de la voyelle. Cet a (a), c'est l'a accentué des mots ama = amɑ, pasa = pasɑ en syllabe

forte, représenté par a″ dans les figures que nous donnerons à la suite. C'est là la nuance extrême de a, la nuance la plus palatale. L'autre extrême de cet a (a), c'est l'a′ des figures ci-dessous, c'est-à-dire un a où la tension est moindre que celle que nous venons de décrire, un a prononcé un peu plus en arrière. C'est l'a de a·mɑ ; pa·sɑ en syllabe ouverte moyenne ou faible. Nous indiquons la distinction au besoin par le signe de longueur, ainsi :

a et a·, ou a″ et a′ des figures ci-dessous sont deux nuances de la variété a. Notre a· est la nuance de la syllabe ouverte, mais lorsque cette syllabe se ferme, cette nuance devient plus palatale, plus brève, c'est-à-dire qu'en ce cas elle tend vers a (non pointé), (ou l'a français).

§ (1). *Le second a* (ɑ). — Le second a est le plus fermé. La langue se retire légèrement des dents en rentrant dans la gorge et en se levant vers la luette en arrière. La surface de la langue est convexe, surtout en arrière. La pointe reste un peu élevée, légèrement ramassée et flottante, pour ainsi dire. Les muscles des parois de la bouche et de la gorge sont relâchés. Les muscles de la langue sont tendus juste assez pour faire la contraction. Il me semble que la langue ainsi retirée présente une surface plus molle aux vibrations que celle de la langue étendue de l'a emphatique. Le timbre de ce son est grave et il tend vers le neutre. C'est l'ɑ à la finale absolue, par exemple ama = amɑ ; et l'a tonique des mots, comme pɑ : so, pɑ : lo, etc., où l'ɑ est amené par la métaphonie de l'o inducteur dans une prononciation non emphatique pourvu que la syllabe tonique ne soit pas syllabe forte. L'effet acoustique de cette voyelle est très doux. Une autre nuance de cet a (ɑ) est l'ɑ atone en général. Cette dernière nuance a un timbre plus neutre. Par la figure qui suit on se rendra mieux compte de notre analyse. On observera que tous les a castillans s'intercalent horizontalement entre ɑ et a français et verticalement à peu près entre ɐ et les deux a français.

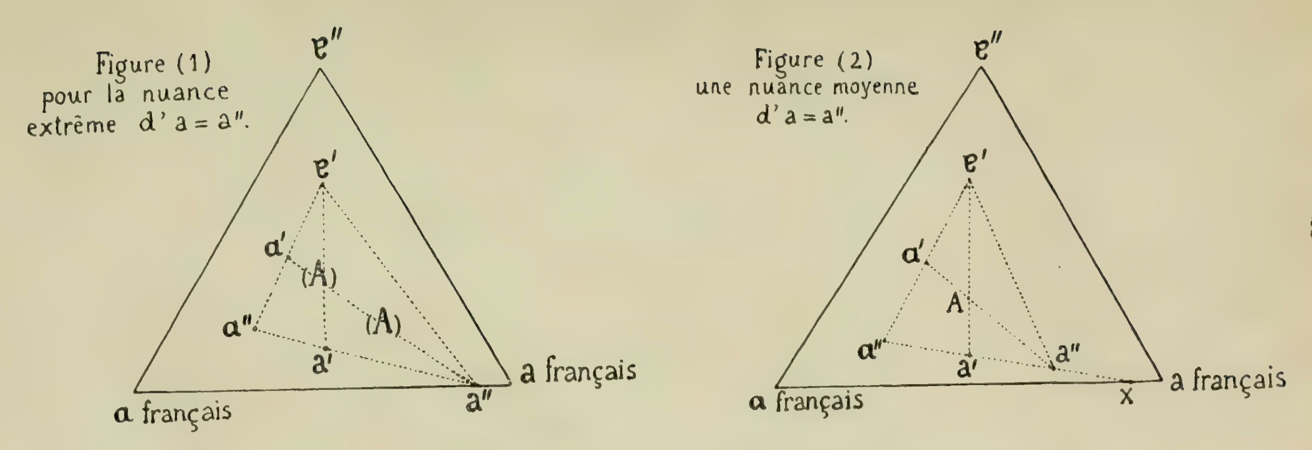


Figure (1)
pour la nuance
extrême d'a = a″.

Figure (2)
une nuance moyenne
d'a = a″.

Les triangles intérieurs représentent les voyelles castillanes.

Comparez ces figures avec le tableau des voyelles castillanes pour noter la position de chaque voyelle et le champ des variations. La figure (2) représente un tableau de sons plus usuels parce que nous avons pris comme point de départ un a″ = a moins extrême et plus commun.

Les lignes pointillées indiquent les variations possibles en castillan pour ɑ, a, ɐ. Comme point de départ nous prenons un a″ castillan extrême, figure (1), dont l'ouverture est sensiblement égale à celle de l'a français, ce qui du reste n'est pas loin de la réalité, et ils sont très près l'un de l'autre verticalement aussi. Cet a″, c'est l'a palatal extrême de la langue comme dans les mots pastɑ, passe. C'est l'a des syllabes toniques fermées, surtout des syllabes fortes devant une consonne soufflée, etc. Il peut tendre vers a′, ce qui représente l'autre extrême de la même variété. L'a′ est la nuance qui se rencontre le plus souvent en syllabe ouverte. Nous indiquons cette nuance au besoin par le signe de longueur a· (ou même a :) pa· sɑ (ou pa : sɑ), ce qui n'exclut pas la prononciation passɑ. Comparez ces observations avec celles sur l'accent et la division des syllabes. Nous venons de classer deux nuances de la variété palatale. Voir les figures (1) et (2).

Passons à ɑ″, la nuance extrême de la variété vélaire. Il est à la fois ouvert dans la partie antérieure et fermé dans la partie postérieure de la bouche. C'est la nuance longue dans « pɑ : lo », etc., dans une prononciation non-emphatique, ou bien de l'ɑ à la finale absolue, ou devant pause. L'autre nuance ɑ′ est plus brève, plus fermée quant à la position des mâchoires. Cet ɑ tend davantage vers ɐ ; on les distingue au besoin par le symbole de longueur. Il y a encore ɐ″ et ɐ′ (cf. les figures). La nuance ɐ est rarement atteinte en dehors du raccourcissement qu'on entend dans la rencontre de l'ɑ final avec une voyelle d'arrière. L'ɐ′, la forme moins extrême n'est pas rare dans d'autres positions avec des conditions favorables comme dans le mot Katɐlanɑ, (ce qui n'exclut pas la prononciation katɑlanɑ) où ɑ′ en se fermant et en se raccourcissant arrive à une variété de ɐ. Nous venons de décrire six nuances horizontales et verticales qui forment trois variétés ɑ, a, ɐ. Nous ne prétendons pas évidemment que cela soit mathématiquement exact. Car nous soulignons le caractère interchangeable de certaines des nuances sous certaines

conditions, notamment, par exemple, entre a′ et a avec toutes les nuances intermédiaires possibles, ainsi : pa·*r*te ou parte, etc.

Par la description que nous venons de faire plus haut, on voit que l'ɑ castillan tend vers la voyelle neutre. En effet l'ɑ est généralement atone ou du moins il n'est pas fort. On a l'a si l'on ouvre un peu plus la bouche en aplatissant la langue au fond et contre le plancher de la bouche, et en lui donnant la forme concave surtout en arrière sous la luette, sans cependant que la pointe se retire des dents. L'ɑ se change en a sous l'influence d'un accent fort.

Pour passer de l'ɑ castillan à l'ɑ français, on ouvre la bouche davantage, les muscles sont plus tendus. Pour passer de l'ɑ castillan à ɐ, on n'a qu'à fermer la bouche un peu plus et à raccourcir le son, ce qui diminue un peu la tension. Ce son ɐ se rencontre en castillan lorsque, par exemple, ɑ final est suivi de ɔ, ou d'une autre voyelle d'arrière, position qui amène le raccourcissement nécessaire et le degré de fermeture convenable. L'ɑ (ɑ) long paraît prendre son articulation buccale paresseusement, de sorte que la dernière partie de la voyelle est légèrement plus fermée que la première.

L'a castillan, plus particulièrement dans sa nuance palatale extrême, diffère du son français en ce qu'il est plus fort dans l'attaque et de même plus tranché, plus brusque dans la détente. La nuance extrême est peu en arrière de l'a français. La distance d'une variété à l'autre n'est pas grande en castillan, mais il y a dans chaque cas une différence horizontale, une différence verticale et une différence de quantité.

Il est assez douteux que l'on puisse conserver cette terminologie de « tendu » et de « relâché » dans le cas d'une voyelle d'arrière ouverte, parce que la forme du fond de l'arrière-bouche est telle que, la langue s'aplatissant, elle ne peut guère prendre d'autre position que la forme concave. Or, on a vu dans cette forme justement un élément significatif et caractéristique de la voyelle relâchée. Il est évident aussi, que les muscles peuvent être tendus dans cette position.

Les faits que je viens de citer pour l'ɑ et pour l'a castillans et pour la forme et pour la tension peuvent entrer pour beaucoup dans les facteurs qui en déterminent le

timbre. Nous avons montré aussi que pour les voyelles ouvertes d'arrière, les termes tendu et relâché peuvent avoir besoin d'explication et que ces termes ne sont pas applicables à de telles voyelles, dans le sens traditionnel; par conséquent, en nous servant de cette terminologie, nous faisons des réserves.

RÈGLES ORTHOÉPIQUES

Règle générale pour ɑ.

On a la variété (ɑ) dans une syllabe atone ouverte avec l'orthographe usuelle, y compris la finale, et dans une syllabe tonique, ouverte ou fermée, qui subit l'influence métaphonique de l'o. L'a se présente partout ailleurs, même dans les syllabes ouvertes, avec l'orthographe usuelle, pourvu qu'elles portent un accent, soit l'accent de force, soit un accent secondaire ou rythmique. Exemples :

Catalana = katɑlanɑ ; mañana = mɑɲanɑ ; cante = kante ; Casa = Kasɑ ; pase = pase ; semana = semanɑ ; Salamanca = salɑmaŋkɑ ; España = Espaɲɑ ; escala = eskalɑ ; estaba = estaʋɑ ; andanada = anðɑnaðɑ ; estafa = estafɑ ; paga = pagɑ ; paca = pakɑ ; cascada = kaskaðɑ ; remolacha = remolatʃɑ ;

Cada = kaðɑ ; agasaja = agɑ-saxɑ ; casada = kas.aðɑ (autrement écrit avec s long kassaðɑ) ; agasajada = agasɑxaðɑ ; afanada = afɑnaðɑ.

Cante = kante ; pasta = pastɑ ; marmol = marmOl ; general = xEneɹal ; parte = parte ; carta = kartɑ ; antes = antes ; altar = altaɹ ; pantano = pantɑno ; fango = faŋgo ; martillo = martiʎo ; cantábrica = kantaʋɹikɑ ; canta = kantɑ ; madrastra = maðɹastɹɑ ; áspera = aspeɹɑ ; agasajar = agɑsaxaɹ ; cansancio = kansanθjo ; arrastra = arastɹɑ ; nácar = nakkar ; verdad = ʋɛrðaɑ, ʋɛrðaθ ; sociedad = Soθjeðaɑ ; afan = ɑfan.

Paso = pɑso ; alto = ɑlto ; campo = kɑmpo ; avo = ɑʋo ; palo = pɑlo ; majo = mɑxo ; canto = kɑnto ; tanto = tɑnto ; hablando = aʋlɑnðo ; parado = pɑɹɑo ; arado = ɑɹɑo ; casado = kɑsɑo ; cansado = kansɑo ; diputado = diputɑo ; Valladoliz = bajɑðoli ʳ θ, ou bajɑðoli, ou bajɑðolɪθ ;

Exceptions.

1° Pour la syllabe fermée atone il y a assez de variation, puisqu'il y a deux influences en contradiction, c'est-à-dire la tendance de la syllabe atone dans la direction de ɑ, ɐ, et la tendance de la syllabe fermée vers a (Voir le chapitre de la quantité et nos conclusions générales).

2° Les cas de l'influence d'une consonne spéciale (Voir ce sujet).

Ces changements de timbre effectués par l'influence d'une consonne spéciale sont assez réguliers. Il y a des consonnes qui tendent à rendre plus palatal le timbre de la voyelle qui les précède ; comme il y en a qui en rendent le timbre plus grave.

Nous avons parlé de l'ɑ amené par la métaphonie de l'o. Nous y reviendrons. Il suffit de dire ici que, si l'accent phonétique, c'est-à-dire l'accent de groupe ou de phrase, est fort, l'ɑ peut passer à a même dans cette position. Exemples : *kɑnto tanto*, mais *tɑnto kanto*, cependant, même dans ce cas, l'ɑ peut résister à l'accent totalement ou en partie.

Emploi. — Déjà dans la description des nuances des variétés de l'a, nous avons donné quelques indications sur leur emploi.

Règles générales pour a.

1° La syllabe tonique fermée (phonétique ou orthographique) présente la nuance a (voir les figures ci-dessus). Dans cette syllabe, l'a varie de l'a palatal extrême vers a′ (= a·). Voyez l'a en position dans les exemples déjà donnés.

2° Dans la syllabe tonique ouverte (orthographique), on a la nuance a si la syllabe est forte. Dans ce cas, la syllabe devient fermée au point de vue phonétique. Autrement on a a· qui apparaît en syllabe ouverte orthographique et phonétique. En syllabe moyenne, il y a variation, mais c'est généralement a· qui se présente, ce qui arrive encore plus régulièrement en syllabe faible tonique. En général donc, en syllabe tonique fermée forte (phonétique), on a la nuance a ; en syllabe ouverte phonétique, c'est a· qui se présente.

La difficulté vient de ce qu'une partie variable des syllabes avec l'orthographe usuelle devient fermée au point de vue phonétique. La condition qui amène cette syllabe fermée phonétique, c'est l'accent fort. Le phénomène qui a lieu, c'est le raccourcissement de la voyelle et la prolongation de la consonne suivante. Les consonnes soufflées s'y prêtent plus facilement et parmi celles-ci surtout les fricatives. Les fricatives vocaliques s'y prêtent plus facilement que les autres consonnes vocaliques, sauf peut-être n. Ce que nous venons de dire des consonnes s'applique dans leurs relations avec toutes les voyelles. Parmi les voyelles, c'est e qui se prête plus facilement à ce changement, ensuite a et o, et finalement i et u. Voyez la division des syllabes au chapitre sur l'accent.

Pour la syllabe fermée atone, il y a variation entre a et ɑ bref, lequel tend vers ɐ, nuance que nous avons indiquée dans la figure du triangle par (A) sur la ligne ɑ'... *a*" ». La nuance usuelle est plus près de a, car des deux influences qui se disputent la voyelle, à savoir celle de la syllabe atone et celle de la syllabe fermée, c'est la dernière qui remporte la victoire généralement.

L'ɑ long (= ɑ : ou ɑ·) apparaît en syllabe finale ouverte atone devant une pause. Il est amené aussi par la métaphonie de l'o inducteur et apparaît dans ce cas dans la syllabe tonique soit ouverte soit fermée. Mais si, par suite d'un accent fort, on n'a pas de métaphonie dans ce cas, c'est un a qui se présente en syllabe fermée et un a· en syllabe ouverte.

Dans la syllabe finale tonique ouverte, on peut avoir soit a avec l'accent fort, soit a· ou même souvent aᵅ s'il est faible, ce qui représente une voyelle diphtongue. Cf. le phénomène analogue pour o et e.

La voyelle o.

Suivant notre tableau des voyelles dans notre étude de cette voyelle, nous considérons quatre nuances de la voyelle o. A la rigueur, on pourrait mettre ensemble les deux nuances fermées et fondre en une seule variété les deux nuances ouvertes. Ce procédé n'est pas commode, parce

qu'il existe à peu près toutes les nuances entre o et ɔ. Cela devient gênant pour la classification lorsqu'il s'agit des nuances entre o₊ et O, où il y a une ligne imaginaire entre les voyelles ouvertes et les voyelles fermées. Il est évident cependant qu'il peut exister sur la frontière des nuances qui ne rentrent pas facilement dans ces divisions nécessairement arbitraires. Nous parlerons brièvement des variétés extrêmes, pour considérer ensuite les nuances.

La voyelle ɔ

Cette voyelle paraît être en arrière de la voyelle correspondante en français. L'arrondissement en est en grande partie extérieur, c'est l'arrondissement des lèvres. Cela peut se voir en cessant l'arrondissement des lèvres. Il en résulte une variété d'a. C'est une voyelle à l'arrivée et à la détente douces, c'est-à-dire que l'attaque en est molle et la détente graduelle. Nous venons de parler de l'ɔ le plus ouvert de la langue, comme dans les mots Cortes = Kɔr-tEs; poste = pɔste, etc., ce qui n'exclut pas la prononciation poste = pOste.

La voyelle o

Cette voyelle est un o fermé dont la première partie est assez relâchée quant à la position de la langue et quant à la tension des muscles. La langue prend la « haute » position très lentement. L'attaque des cordes vocales paraît être molle. L'action de la langue paraît ainsi sympathique. La position de la langue est plus élevée à la détente de la voyelle. La pointe de la langue se lève dans la dernière partie du son. Ainsi s'opère l'arrondissement, à ce qu'il paraît du moins en grande partie, car l'action des lèvres est plutôt faible. On pourrait l'appeler l'arrondissement intérieur.

En cessant d'arrondir même entièrement les lèvres, le son reste o par un arrondissement opéré, semble-t-il, par la langue. D'ailleurs, il n'y a pas de projection des lèvres

en castillan comme en français, sauf dans l'emphase, etc. Exemples : sola, paso, etc. Pour des raisons pratiques, nous représentons souvent toutes les nuances de l'o fermé par le même signe. La description que nous venons de donner s'applique surtout à l'o long et aux autres en raison de leur longueur. (Voir la quantité).

La voyelle O.

L'O est une voyelle un peu plus fermée que l'ɔ. Il est toujours relâché si nous indiquons par ce terme la forme de la langue. L'O est surtout plus bref que l'ɔ. Exemples : lOs, bOθes, ou ʋOθes.

La Voyelle o˔

Cette voyelle est moins fermée et plus brève que l'o.

RÈGLES ORTHOÉPIQUES POUR L'EMPLOI DES DIFFÉRENTES VARIÉTÉS D'O.

La règle générale est la suivante :

L'o est fermé en syllabe ouverte phonétique, et ouvert en syllabe fermée phonétique. Disons tout de suite que nous ne tenons pas beaucoup à cette généralisation. Elle est moins exacte que notre règle générale pour a. Ici la concision coûte un peu à l'exactitude. Et encore faut-il savoir distinguer la syllabe ouverte ou fermée au point de vue phonétique. Il est encore plus inexact de dire que l'o est fermé en syllabe ouverte orthographique et ouvert en syllabe fermée orthographique. Il est vrai qu'une partie de la règle est exacte. Cette partie est vraie en général pour les voyelles a, e, o, à savoir : qu'en syllabe fermée, on a une variété ouverte de la voyelle. La nuance ɔ apparaît surtou devant l, r, *r*, ɹ et quelquefois ailleurs généralement en syllabe tonique. Ailleurs, en syllabe tonique fermée, c'est

la nuance O qui apparaît. En syllabe atone fermée, on a généralement la forme O aussi.

1° En syllabe fermée orthographique on a ɔ ou O, c'est-à-dire une variété ouverte de la voyelle.

Exceptions : (a) o devant n final est souvent o ˇ surtout dans la terminaison ion = jo ˇ n.

(b) Dans certains cas, la métaphonie exerce son influence malgré l'entrave. Ceci arrive plutôt quand les deux consonnes qui produisent l'entrave sont formées à une même place et peuvent ainsi être considérées comme une seule consonne à un certain point de vue ; par exemple, onða ou onda pour ɔnða. (V. cette consonne et la discussion de la métaphonie).

Cette métaphonie est plus notable en syllabe très forte devant la voyelle inductrice suivie d'une pause.

Exemples : Correspondencia = kɔrɛspOnðɛnθia, autor = autɔɹ ; poste = pɔste ; agosto = agɔsto ; pollo = pɔʎo, ou pɔjo ; molde = mɔlðe, torre = tɔre ; gorra = gɔra ; bosque = bɔske ; ponte = pOnte ; oportunidad = ɔpɔrtuniða, doloroso = dOloɹOs·o ou dOloɹo ˇ so, suivant que l'accent est fort ou faible. Bosque peut se prononcer bOske ; poste = pOste, etc. Los = lOs ; monton = mOntOn, ou mOntɔn, telefonica = tɛl-e-fOn-i-ka.

Il nous reste à déterminer la voyelle de la syllabe ouverte avec l'orthographe usuelle. (Voir 4° ci-dessous).

2° L'o se présente en syllabe ouverte finale atone. Pour les exceptions à cette règle, qui ne sont pas très nombreuses, voir la quantité des voyelles finales et l'exposé de la liaison. Exemples : tomo = to·mo ; digo = di·go, etc.

3° L'o se trouve en syllabe influencée par la métaphonie soit de l'o soit de l'a. Voir ce sujet en notant que l'influence métaphonique exercée par l'a est presque absolue, mais que celle de l'o ne l'est pas, étant soumise à des variations, par suite soit de l'influence de l'accent, soit de celle de certaines consonnes. L'o est moins sujet à l'influence métaphonique de l'o (final) que l'e. Exemples : toma = to : ma ; burlona = burlo : na ; rota = ro : ta ; boda = bo : ða ; ora = o : ɹa ; cosa = ko : sa ; roba = ro : ʋa ; roca = ro : ka ; roja = ro : xa ; tomo = to·mo ; mono = mo·no ; soto = so·to.

Les exceptions à la métaphonie de l'o et par conséquent à la présence de l'o dans la syllabe précédente, sont assez

nombreuses. Cela arrive surtout devant certaines consonnes, soit par l'influence des consonnes comme l ou ɹ, ce qui amène un timbre plus grave de la voyelle, soit par la tendance de toutes les voyelles à s'unir en liaison étroite avec des consonnes comme s, θ, t, n, etc., en se raccourcissant et en s'ouvrant.

Nous aurons souvent l'occasion de nous servir de ce terme dans la suite. Par liaison vocalique, nous entendons ce que Jespersen appelle « fester Anschluss » et Sweet « close stress ». Il y a liaison généralement entre la voyelle et la consonne suivante dans la syllabe pɔs de EspOs. o (Voir la division des syllabes, etc.).

Lorsqu'il y a emphase, le résultat pour l'o tonique métaphonique amené par l'o inducteur peut être simplement une prolongation de la voyelle sans qu'elle devienne fermée, ou, autrement dit, il paraît y avoir un compromis entre les deux influences : l'accent fort amène la voyelle ouverte et la métaphonie de l'o amène la syllabe ouverte avec une voyelle plus longue.

Comparez ce cas avec l'ɑ amené par la métaphonie de l'o, où il y a une certaine analogie.

4° La voyelle O apparaît dans la syllabe fermée phonétique (ouverte avec la graphie usuelle) amenée par un accent fort, et même quelquefois par un accent moyen, s'il y a d'autres circonstances favorables, comme la présence d'une consonne soufflée à la suite de la voyelle tonique.

Exemples: mozo = mOθo; socio = SOθjo ; pozo = pOθo. Syllabe forte pOte, syllabe faible pote ou po˔te, etc. Voyez l'exposé de la liaison vocalique. La consonne qui fait partie des deux syllabes est longue.

5° Dans les syllabes ouvertes toniques qui restent à traiter, on a o˔ généralement, sauf à la finale. Nous le discuterons ci-dessous.

6° Dans la syllabe atone ouverte (grammaticale), sauf la finale, on a o˔ généralement. On peut avoir o surtout dans le parler lent ou soigné, devant une syllabe forte. Exemples : conocer = kOno·θɛɹ ; onor = o·nɔɹ ; ko·mɛɹ. Mais cette longueur et la qualité fermée tendent à se modifier dans le discours rapide. Nous y reviendrons autre part.

7° Pour la voyelle o tonique finale (devant pause surtout), il y a deux influences opposées, pour ainsi dire : l'influence

de l'accent et l'influence de la syllabe ouverte. Si l'accent est fort, on a généralement O˔, autrement on a o, ou plus exactement la dipthongue Oo.

La voyelle u.

L'u long castillan correspond aux autres voyelles fermées en ayant la dernière partie plus fermée que la première partie, ou, autrement dit, la langue prend la haute position paresseusement. Il en est de même pour l'arrondissement où l'action est plus visible. Les lèvres ne prennent le maximum d'arrondissement qu'à la fin de la voyelle. Les meilleurs exemples de ce phénomène se trouvent dans les oxytons, tú, virtud, etc., si la syllabe est forte et prolongée.

L'arrondissement s'effectue en partie par la langue, semble-t-il.

L'u bref est légèrement (souvent très légèrement) plus ouvert.

La voyelle ʊ.

L'ʊ ressemble assez au point de vue acoustique à l'ʊ allemand. Il est plus fermé que l'ʊ anglais (Voir le chapitre sur la quantité). C'est la variété ouverte de l'u, c'est-à-dire le son produit dans une position intermédiaire entre l'u et l'o fermé. On peut distinguer facilement l'ʊ castillan de l'u à l'aide de l'oreille seule. L'ʊ est une forme très brève et unie de l'u. C'est le type de voyelle qui se rencontre dans le mot allemand *und*.

Règles orthoépiques pour l'u.

On trouve la forme fermée de l'u dans les cas suivants :

1° S'il y a métaphonie de l'a ou de l'o, c'est-à-dire que s'il y a un ɑ ou un o fermé dans la syllabe suivant celle

où se trouve l'u en question, cet u est tant soit peu plus fermé qu'ailleurs.

2° En syllabe ouverte (phonétique) tonique.

3° En syllabe atone ouverte, y compris la finale (Espíritu).

En résumé, l'u se présente partout, excepté en syllabe fermée au point de vue phonétique. La syllabe orthographique diffère beaucoup moins de la syllabe phonétique pour u que pour les autres voyelles.

Exceptions : Quant à la métaphonie de l'ɑ, il y en a très peu. Pour ce qui est de l'influence métaphonique de l'o, il y a quelques exceptions dues à l'influence d'une consonne spéciale comme x. La prononciation des mots comme suyo, suya est un peu flottante entre u et ʊ, mais, sauf quelquefois en syllabe forte, on a généralement ʊ dans suyo. Dans suya, la métaphonie étant plus forte, on a généralement u. L'ʊ de sʊjo représente sans doute une assimilation de l'u à la position de j, ou en d'autres termes, la langue ne monte pas aussi haut en arrière pour l'u, puisqu'il faut qu'elle monte en avant immédiatement après, anticipant ainsi en partie sur la position de j.

En somme, l'u est la forme de syllabe ouverte. Exemples : uno = uno ; una = unɑ ; uso = uso ; Rusa = rusɑ ; puta = putɑ ; sesudo = sᴇssuðo ; rudo = ruðo ; suma = sumɑ ; mula = mulɑ ; supo = supo ; uva = uʋɑ ; trufa = tɹufɑ ; costura = kOstuɹɑ.

Pour les distinctions entre l'u amené par la métaphonie et les autres u, consultez le chapitre sur la quantité et les discussions de la métaphonie.

Exemples (*suite*) : puse = puse ; une = une ; tuve = tuʋe ; luce = luθe ; sude = suðe ; sume = sume ; usó = usO = ou usɔ° ; unidos = uniðOs ; sudé = suðɛ^{e} ; sumé = sumɛ^{e} ; lucí = luθi^{j} ; espíritu = ᴇspiɹitu, tú = tu ou tu*w* ; virtud = bɪ*r*tu ou bɪ*r*tu*w* ou ʋɪ*r*tu, etc.

La voyelle ʊ

L'ʊ est la forme de cette voyelle qui se présente en syllabe fermée atone ou tonique. Exemples : kʊrso, ʊstᴇ°.

Exceptions : Pour l'étude des exceptions à cette règle,

voir la discussion de l'influence de l'accent et de la quantité. Par l'influence de l'accent, tout ʊ peut devenir u. C'est plutôt rare cependant devant *r* > ɹ + consonne, comme dans curso = kʊrso. Dans ces mots, l'ʊ est presque, sinon tout à fait aussi ouvert qu'en anglais. L'ʊ devant nd, etc., peut être influencé par la métaphonie de l'o, de l'ɑ (voir ce sujet). Exemples : absurdo = ɑʊsʊ*r*ðo, ou ɑᵛsʊ*r*ðo ; opúsculo = o·puskulo, ilustre = ilustɹe ; disgusto = dɪzgusto ; urgente = ʊ*r*xɛnte ; muslo = muzlo ; hurto = ʊ*r*to ; aburrido = ɑʊuriðo ; susurra = sussʊrɑ ; ocurre = o·kʊre ;

La voyelle e = ɛ.

L'ɛ est une voyelle toujours aussi ouverte que l'ᴇ anglais de mᴇn, lᴇt, bᴇd, et généralement plus ouvert que ce son. L'ɛ est un peu plus ouvert et un peu plus long que l'ᴇ castillan. Il se présente surtout devant l et r, *r*, ɹ en syllabe fermée et quelquefois autre part ; on a cependant souvent ᴇ devant r et l.

Exemples : Ver = ʊɛɹ ou bɛɹ (ce dernier populaire); ser = sɛɹ ; perla = pɛ*r*lɑ ; el = ɛl ; filatelica = fi-lɑ-tɛl-i-kɑ, ou fi-lɑ-tᴇl-i-kɑ ; telefonica = tᴇl-e-fOn-i-kɑ.

La voyelle e.

L'e long paraît se produire de la manière suivante : l'attaque en est molle, comme pour les voyelles françaises. La langue passe lentement de la position de ᴇ à e. Les muscles de la langue et les parois de la chambre de résonnance sont peu tendus. S'il est long, c'est donc qu'il y a déjà un léger commencement de diphtonguaison qui rappelle les voyelles anglaises. La langue prend la haute position à la fin de l'articulation et le résultat acoustique est celui d'une voyelle fermée. C'est une voyelle moyenne entre la voyelle anglaise diphtongue et une voyelle fermée normale, toutefois évidemment beaucoup plus près de la voyelle anglaise.

L'attaque des cordes vocales et l'action sympathique parallèle de la langue donnent un effet très doux au son.

Exemples : les voyelles amenées par la métaphonie surtout si les syllabes où elles figurent sont fortes, ou bien, les finales prolongées : tela = te·la ou te:la ; mesa = me·sa ; tema = te·ma ; era = e·ɹa ; dice = di·θe.

La voyelle E

L'E représente la variété relâchée de l'e castillan. C'est une voyelle très relâchée si nous indiquons par ce terme la forme concave de la langue. Elle ressemble beaucoup à l'e relâché anglais. Elle me semble cependant quelquefois un tant soit peu plus fermée que ce dernier son et elle varie de cette nuance à une nuance aussi ouverte que l'E anglais. Elle est plus brève que la voyelle anglaise équivalente. Si elle est prolongée, elle peut passer à e˔.

Exemples : Cortes = kortEs; les = lEs ; mais souvent (l) e˕ (s) dans ce mot; venden = bEnðEn, ou ʋEnðEn ; pestes = pEstEs, intérpretes = intErpɹetEs.

La voyelle e˕

C'est une variété un peu moins ouverte, un peu plus brève que l'e.

Règles pour l'emploi des différentes variétés d'e

La voyelle e est fermée en syllabe ouverte phonétique, et ouverte en syllabe fermée phonétique. Cette loi est plus exacte que la loi correspondante pour o. Il est encore plus inexact pour e que pour o de dire que la voyelle de la syllabe ouverte orthographique est fermée. Car bien des syllabes ouvertes dans la graphie usuelle sont fermées au point de vue phonétique. La voyelle e présente une variété ouverte en syllabe fermée orthographique.

1° En syllabe fermée orthographique, on trouve une variété ouverte d'e (= ɛ ou E), variété un peu plus ouverte en syl-

labe tonique qu'en syllabe atone, différence que nous enregistrons rarement dans nos transcriptions. Nous faisons la distinction souvent entre ε et ᴇ en syllabe tonique pour des raisons que nous discuterons au sujet de la liaison vocalique.

Exemples : Ser = sɛɹ; el = ɛl; perro = pɛro, ou pᴇro; merluza = mɛrlu·ẑɑ ou mᴇrlu·ẑɑ; pierde = pĭɛrðe, ou pjɛrðe; piel = pjɛl, etc.

Exceptions : (a) Voyez la métaphonie. L'exception ne se produit que devant certaines consonnes et encore faut-il que la syllabe métaphonique soit très forte et la voyelle inductrice suivie d'une pause. Notez le cas analogue pour o.

(b) Pour les combinaisons d'une consonne avec l, ɹ, j, w, qui ne forment pas entrave, consultez notre discussion de la division des syllabes au chapitre sur l'accent.

Il nous reste à déterminer la qualité de la voyelle de la syllabe ouverte dans l'orthographe usuelle.

2° L'e est la forme finale atone de cette voyelle.

3° C'est la forme e de cette voyelle qui se présente dans une syllabe ouverte si la syllabe suivante contient la voyelle ɑ, ou o fermée. Exemples : tema = te:mɑ; pelo = pe:lo.

Voyez la métaphonie de l'ɑ, de l'o, tome = tO·me; ou to˔me; dice = di·θe, une = une ; hable = ɑʋle ou ɑble ; poste = pɔste, mesa = me:sɑ ; tela = te:lɑ ; papeleta = papele:-tɑ ; era = eɹɑ ; moneda = mo·ne:ðɑ ; Eva = e:ʋɑ ; serena = sᴇɹe:nɑ ; manteca = mante:kɑ ; temo = te:mo ; supremo = supɹe:mo; quemo = ke:mo.

4° C'est la forme ᴇ qui se trouve souvent en syllabe ouverte (grammaticale) tonique hors la finale, là où il n'y a pas d'influence métaphonique. *C'est la règle en syllabe forte devant e, ᴇ ou devant une diphtongue dans la syllabe suivante.* Ces syllabes sont fermées au point de vue phonétique. Exemples : teme = tᴇme; cede = θᴇðe; cese = θᴇse ; ce'lebre = θᴇl·e·bɹe. Ces consonnes l·, m·, ð·, s· sont donc longues et pourraient s'écrire ll, mm, ðð, ss. Cet ᴇ = ε˔.

5° Dans les syllabes ouvertes toniques grammaticales qui restent à traiter, on a généralement e˔, souvent e surtout dans les désinences des verbes, sauf à la finale que nous traitons ci-dessous.

6° Dans la syllabe atone ouverte grammaticale, sauf la finale, on a également e˔ en général. On peut avoir e

dans une prononciation lente ou soignée s'il tombe un accent fort sur la syllabe suivante. Cette prononciation est favorisée si la voyelle se trouve isolée dans un petit groupe de force. Exemples : Se·ɲɔɹ, mais si se-ɲɔɹ; temer = te·mɛɹ; temor = te·mɔɹ; decir = de·θiɹ; edor = e·ðɔɹ, etc., en prononciation lente ou soignée. Cet e ne garde pas ses qualités dans le débit rapide. Nous reviendrons sur ce sujet.

7° A la finale tonique, e subit quelquefois deux influences, à savoir celle de l'accent tonique et celle de la syllabe ouverte. Si l'accent est fort, c'est la forme ᴇ qui se présente le plus souvent. Si l'accent est moyen ou faible, on a ᴇe, une voyelle diphtongue. Cette forme n'est pas rare, même en syllabe forte tonique finale.

Les variétés de la voyelle i.

L'i castillan est plus relâché que l'i français. Il est néanmoins tendu, si par ce terme on veut indiquer une certaine tension des muscles, qui est au maximum vers la fin de l'articulation dans la variété longue de cette voyelle.

Exemples : ni, si′, mi′, piso, pisa, dice.

La voyelle ɪ.

Le signe ɪ représente la variété relâchée de cette voyelle. Cet ɪ est moins relâché cependant que la forme anglaise, excepté dans les cas particuliers qui sont amenés par l'influence de quelques consonnes. La distance est donc plus grande entre l'i et l'ɪ anglais qu'entre les mêmes variétés en castillan. Cependant on peut distinguer assez nettement ces deux variétés l'une de l'autre.

Exemples : sɪn, mɪzmo, bre-ʋisimo, θɪŋko.

Règles orthoépiques pour l'emploi de l'i, de l'ɪ.

1° Comme dans le cas des autres voyelles, c'est la forme fermée et tendue qui se présente en syllabe ouverte devant une syllabe qui renferme un o ou un ɑ. Ces voyelles exer-

cent une influence métaphonique sur la voyelle précédente.

Exceptions : pour l'influence de ɑ il n'y en a guère ; pour l'influence de o, voir la discussion de la métaphonie plus loin.

2° C'est l'i qui se trouve généralement en syllabe ouverte (phonétique) accentuée ou atone. L'i de la syllabe atone est légèrement moins tendu que l'i amené par l'influence métaphonique ou avec l'i tonique de syllabe ouverte.

3° C'est l'i qui se présente dans la finale tonique. Atone, il s'y trouve à peine.

Exemples : vi′ = ʋi ou bi ; asi′ = asi ; pisa = pi:sɑ ; mira = mi:ɹɑ ; fina = fi:nɑ ; mima = mi:mɑ ; fino = fi:no ; fila = fi:lɑ ; dice = di:θe ; hice = i·θe ; fines = finᴇs ; tire = ti·ɹe ; lides = li·ðᴇs ; Miramar = mi·ɹɑmaɹ ; cogí = kɔx·i.

La voyelle ɪ.

L'ɪ se présente en syllabe fermée (phonétique) tonique ou atone.

Exemples : mismo = mɪzmo ; cinco = θɪŋko ; sirve = sɪrʋe ; pinto = pɪnto ; imposible = ɪmpOssible ; linde = lɪnðe (pour lindo, linda, voir la métaphonie) ; finge = fɪŋxe ; cincuenta = θɪŋkwɛntɑ ; l'e de ce mot ne devient jamais œ, probablement sous l'influence de l'ɑ suivant ; sintomas = sɪntomas ; sin = sɪn.

Voici quelques exemples de syllabes ouvertes en orthographe usuelle, et fermée au point de vue phonétique : felicidad = felɪθ·i·ðɑ ; tiritar = tɪɹitar ; mismisima = mɪzmɪssimɑ ; lindisima = lɪnðɪssimɑ ; pirineo = pɪɹinᴇo ; espíritu = ᴇspɪɹitu ; fige = fɪxe ; politica = pɔ·l·ɪti·kɑ, ou pOllɪttikɑ ; capitulo = ka·pɪt:ulo ; límite = lɪm·i·te ; solícito = sɔ·l·ɪθ·ito ; físico = fɪssiko ; Filipinas = Fɪl·i-pi·nas ; policlínico = pɔlliklɪn·i·ko ; mili·tar = mɪl·i·taɹ : en syllabe forte finale, on a mɪl·i tar.

Exceptions : Voir la discussion sur l'influence de la durée, et l'accent de phrase sur une voyelle pareille.

La voyelle anormale ɐ.

Cette voyelle se rapproche de la première voyelle du mot anglais above. Elle est d'une articulation très relâchée. C'est une réduction de l'ɑ devant certaines autres voyelles d'arrière. L'ɑ était déjà plus fermé que l'ɑ français par rapport à l'ouverture des mâchoires. L'ɐ l'est encore davantage parce que la durée en est très *brève*.

L'ɐ est plus fermé aussi que l'ɑ au même point de vue, Cf. notre tableau.

1° Il ne se présente qu'accidentellement hors la rencontre avec une voyelle vélaire comme ɔ initial. Exemples : á O*r*bajosa = ɐɔ*r*ʋɑxosɑ ; a o*r*gullosos = ɐO*r*guʎOssOs ; para olvidar = parɐɔlʋiðaɹ. Ce n'est plus la prononciation du débit lent et mesuré, ou soigné. Dans cette dernière prononciation, on donne les valeurs usuelles à ces voyelles.

2° En parlant des nuances de l'a et en se servant d'un triangle pour montrer la position des a. Nous avons déjà mentionné l'ɑ qui tend très sensiblement vers ɐ en y arrivant quelquefois si les circonstances lui sont favorables. Cela peut arriver si l'ɑ en question se trouve placé entre deux accents forts, où il peut être isolé des consonnes environnantes et former syllabe à lui seul. Cela amène un raccourcissement très perceptible : Katalana = Katɑlanɑ ou Katɐlanɑ. Cf. tᴇn-e ðɔɹ et nos observations sur e atone dans le chapitre sur l'historique.

Quelque chose d'analogue arrive parfois à l'o, mais plus rarement qu'à l'ɑ. L'o bref, O, équivaut quelquefois à ɣ. Nous parlerons de cette modification de l'o en considérant la quantité. Exemples : ʌ̝mbɹe ou ɣmbɹe ou même əmbɹe; məlʃo, etc.

La forme ɣ est la forme que prendrait o en perdant un peu de son timbre normal. Cf. les conclusions de ce chapitre. Ce mot mocho est un très bon exemple de cette prononciation, mais elle s'observe surtout devant m.

La voyelle anormale œ (et ø).

Dans la prononciation ordinaire (non ralentie) de la conversation quand la combinaison u = w se trouve devant e, il se forme généralement un œ qui correspond plus ou moins au son français excepté qu'il est plus relâché et qu'il est accompagné d'une action labiale beaucoup moins nette et moins considérable. C'est tout simplement l'influence de l'u, w. Les lèvres gardent leur arrondissement pendant la durée de l'ᴇ. C'est plutôt une prononciation rapide et on pourrait même dire que c'est une prononciation de syllabe relativement faible. Si l'on prolonge l'ᴇ jusqu'à ɛ ou qu'on l'accentue spécialement, on échappe généralement à cette influence de l'u.

C'est une prononciation particulièrement castillane. Elle se rencontre plus rarement chez les provinciaux. Il est plutôt rare que ce son se présente autre part que devant deux consonnes, ou devant une consonne longue. Il se trouve le plus souvent devant *r*, mais on le trouve aussi assez souvent devant consonne nasale + une autre consonne et même autre part, assez souvent devant un s long, comme dans fwœs:e, pourvu que la syllabe soit fermée.

L'exemple de Fœ̃ŋkɑral est assez intéressant. On prononçait d'abord sans doute Fwɛŋkɑral qui s'est développé peut-être ainsi : Fwɛŋkɑral, Fwoɛŋkɑral, Fwœ̃ŋkɑral, Fœ̃ŋkɑral. Le mot fuente se prononce quelquefois Fwœnte et j'ai même entendu la prononciation Fœ̃nte où il n'y a qu'un reste de l'u, c'est-à-dire la labialisation.

On remarque que c'est devant deux consonnes que le phénomène se produit d'ordinaire. Ceci provient probablement de ce que la voyelle étant plus brève généralement devant deux consonnes et que la prononciation étant plus relâchée en syllabe faible, l'arrondissement des lèvres continue pendant toute la durée de la voyelle tandis qu'en syllabe ouverte leur arrondissement disparaît avant la terminaison de la voyelle. Exemples : puerta = pwœrtɑ ; muerte = mwœrte ; fuente = fwœnte ; puesto = pwœsto ; fuese = fwœsse ; muelles = mwœʎᴇs ou mwœjᴇs ; Argüelles = argwœʎᴇs, ou argwœjᴇs ; muebles = muœblᴇs ; mueca = muœkɑ, ou muœekɑ.

La prononciation populaire rapide de luego paraît présenter une complication, car il y a assimilation de l'e à l'o et ceci s'ajoute à l'arrondissement de l'u (= w), ou bien il y a assimilation de l'e à l'a position de g, ce qui revient presque à la même chose. Peut-être serait-il plus juste de dire qu'il y a assimilation de l'oe à o. On a souvent un compromis entre œ et o. lwœgo ou lwγgo, ou lγgo. Cette modification s'observe assez souvent dans l'expression luego despues.

La prononciation du mot buey est intéressante, bwœe, c'est-à-dire que la première partie de la voyelle est labialisée et que la seconde partie ne l'est pas. Il y a diphtonguaison et élévation de la langue, œe = ᴇe˔e, ce qui fait l'effet de i bref ou de j comme terminaison, selon le principe connu. Le pluriel est franchement bwœjᴇs ou bwœijᴇs.

Des exemples d'une influence pareille de u—w ne sont pas difficiles à trouver dans d'autres langues. Il y en a un, assimilation régressive cette fois dans la prononciation de l'anglais du sud des États-Unis, surtout là où l'u est bref, comme dans le mot anglais « out » où la première voyelle a été labialisée par le w qui suit, et cela surtout en syllabe faible où l'élément vocalique qui précède le w est raccourci et où la prononciation est en général plus relâchée. On trouve des exemples de cette labialisation régressive en Espagnol aussi dans l'influence de v sur la voyelle précédente. Dans le cas de ɑ qui précède, elle est presque régulière et sert à rendre le timbre de la voyelle précédente plus grave.

En français on a des exemples comme mwɑ̃ au lieu de mwɛ̃. En anglais, on entend les deux prononciations « wattə » et wɔ˔tə.

L'exemple français que je viens de donner me paraît très à propos. On entend prononcer par la même personne mwɑ̃ ou mwɛ̃ suivant certaines conditions différentes. Comparez avec ɑ = ɐ en hiatus avec u, o, etc., aunque = ɑŋ ke, quelquefois ɐŋ ke, etc.

La voyelle ø

L'ø est un son qui n'existe en castillan qu'accidentellement et qu'on peut négliger par conséquent dans la pra-

tique. L'ɛ de la diphtongue uɛ, wɛ, est presque toujours ouvert. Cependant, par suite de l'influence métaphonique d'un ɑ, ou d'un o, il devient plus fermé. Dans la prononciation rapide on entend quelquefois la prononciation muœ˔ʋɑ, ou muø˕ʋɑ ou même muøʋɑ où l'œ˔, ø˕, représente un son intermédiaire entre l'œ et l'ø. En syllabe ouverte, ce son est généralement uni avec la consonne suivante par ce que M. Jespersen appelle losen anschluss, c'est-à-dire sans liaison vocalique. La labialisation ne couvre pas toute la durée de la voyelle à l'ordinaire ; par conséquent on a un ɛe dont la première partie est labialisée = œe ou même œøe.

Les voyelles nasales.

En dehors des voyelles nasales régulières ; la nasalisation irrégulière est très fréquente en espagnol, surtout dans le voisinage d'une consonne nasale, mais non pas seulement là. On entend par exemple dans la rue, eɹalðOõ ! où la dernière partie de la voyelle est nasalisée. Il y a aussi une poussée d'air par le nez à la suite de la voyelle.

La prononciation nasale dite américaine (qui est en effet un trait caractéristique de la prononciation de certaines parties des États-Unis) est très commune en castillan. Le voile du palais est baissé un peu, ou autrement dit le passage du nez n'est pas complètement fermé de sorte que l'on donne une nuance nasale à toute la prononciation. Cependant, il existe en espagnol des voyelles nasales régulières.

Les voyelles nasales.

Les voyelles nasales régulières sont ɑ̃, ɔ̃, ṷ̃, ɛ̃, ĩ, œ̃.

La combinaison (en graphie usuelle) — uenf — d'où naît cette dernière voyelle nasale est assez rare. Ce n'est pas exactement à titre de curiosité que je cite cette voyelle, mais il ne s'en faut pas de beaucoup parce que même si on a la suite de sons nécessaires pour donner naissance à cette voyelle nasale, il faut encore que la syllabe soit en

position faible, ou du moins en position qui ne soit pas très forte pour que la voyelle revête la forme arrondie et que les deux consonnes, nf, soient nettement en liaison pour que la consonne nasale disparaisse.

Règles d'emploi des voyelles nasales.

1° Toutes les fois que ɑ, ɔ, ʊ, ɛ, ɪ, se présentent suivis de n + f nettement en liaison dans la prononciation rapide, la consonne nasale, n, disparaît en nasalisant la voyelle précédente. C'est la prononciation des deux Castilles (et de Valladolid et de Madrid), mais les provinces en présentent quelques variations, et même dans quelques parties plus éloignées des Castilles, il y a des divergences. Dans ces parties du pays, cette prononciation paraît en voie d'arriver, et même au centre des deux Castilles, ce développement n'est pas peut-être complètement achevé Au point de vue organique au moins, il y a encore un reste de l'action linguale. Quoique la langue ne touche pas au palais, elle se lève d'une façon que nous décrirons, en parlant de ces sons en détail. Dans le nord de la vieille Castille, on fait souvent M, mais non pas régulièrement. Le sujet que j'ai étudié de Palencia prononçait quelquefois M et quelquefois une voyelle nasale. Cependant dans le mot « enfin », il donnait presque toujours la voyelle nasale. J'explique cela par le fait que le mot « enfin » est très usuel et que le sujet prononçait ce mot plus couramment et moins nettement que même dans le cas d'un mot comme « enfermo ». Il faut admettre aussi qu'on entend M assez souvent à Madrid, surtout dans une prononciation emphatique. Quoi qu'il en soit, M doit être seulement une étape dans le développement de ce son, et encore une étape déjà dépassée en grande partie par ces régions des deux Castilles que nous prenons plutôt comme modèle pour le castillan.

A l'exception de ɑ que nous discuterons à part, c'est la forme ouverte et relâchée qui est nasalisée dans le cas de chacune de ces voyelles, parce qu'elles se trouvaient toujours en syllabe qui était fermée, avant la nasalisation. Quant à a, c'est une forme ouverte de ɑ qui se présente dans la voyelle nasale ɑ̃. Ce qu'il y a de remarquable dans

ce son, c'est le timbre grave ajouté par la forme particulière de la chambre de résonnance. C'est cette forme qu'on rencontre aussi souvent dans le cas de la voyelle partiellement nasalisée quelquefois devant M.

Si la liaison entre n et f ne se fait pas étroitement, l'n reste encore. Cependant, là où l'n n'est pas encore disparu, il y a l'influence plus ou moins grande de la consonne sur la voyelle précédente. Ce phénomène s'observe surtout quand l'n est devenu M.

Quand l'n est disparu à peu près, pour ainsi dire, au point de vue organique, il en reste l'élévation de la langue. Au point de vue acoustique, il n'en reste à ce qu'il paraît que l'effet sur la grandeur et sur la forme de la chambre de résonnance. La langue se lève vers le palais en se recourbant en arrière pour les voyelles d'arrière ɑ̃, ʊ̃, ɔ̃. Elle se lève moins pour les voyelles antérieures, mais elle ne se recourbe pas. Cependant dans cette position recourbée, la langue n'est pas assez proche du palais pour qu'il y ait de friction sensible. En parlant de la consonne n, on notera un phénomène semblable, c'est-à-dire celui de ce reste de n couvert par la prononciation simultanée de m.

Exemples : anfora = ɑ̃·foɹɑ ; tan fuerte = tɑ̃Mfwɛrte (pron. emphatique) ; confusión = kɔ̃:fusıon, ou kɔ̃:fusjOn ; enferma = ɛ̃·fɛrmɑ ; enfin = ɛ̃·fın ; ninfo = nĩ·fo ; triunfo = tɹıʊ̃·fo ; buen fin = bwœ̃·fın ; Sinforoso = sĩ foɹOsso ; San Fernando = sɑ̃·fɛrnɑnðo, ou avec ã.

Diphtongues.

Les éléments des diphtongues paraissent être toujours plus ou moins relâchés, ce qui est très naturel, vu le raccourcissement amené par la nature de la combinaison. Les diphtongues ie, ue, ɪᴇ, ᴜᴇ, ɪɛ. ᴜɛ, ou ĭᴇ, ŭᴇ, ou bien jɛ wɛ, sont très communes.

Il y a quelquefois influence métaphonique de l'o et surtout de l'a (ɑ). Exemples : bwᴇ:no, bwe:no. Il me semble que l'ɛ est plus ouvert après j et w, formes consonnantiques, qu'après ĭ et ŭ, ou ɪ,ᴜ, respectivement formes semivocaliques et formes vocaliques.

Cela est peut-être le résultat d'une dissimilation. Cette combinaison est presque le seul cas dont je me souvienne où c'est la forme ᴇ, ɛ, au lieu de e qui se trouve devant *losen anschluss* (en syllabe ouverte, bien entendu, comme viene, vɪɛ:ne ; puede, puɛ:ðe), c'est-à-dire non pas en liaison vocalique. Lorsque le son ɛ, se prolonge sous l'influence de la métaphonie, son second élément paraît changer de position pendant l'articulation. C'est-à-dire que c'est ɛ>ɛe, nɪɛe:vɑ mais nɪɛ:ve (Voir le chapitre sur la quantité, etc.).

On a déjà considéré le cas où ɛ devient œ. Pour que cet œ arrive, il faut que l'e soit bref, c'est-à-dire ± ᴇ.

Dans la combinaison ai c'est ɑɪ que nous avons où l'ɪ représente un son intermédiaire entre l'ɪ anglais qui est plus ouvert et l'i français qui est plus tendu et plus fermé. Mais c'est plutôt une voyelle relâchée que tendue, ainsi nous écrivons ɪ (ɑblɑɪs). En syllabe forte on a a pour ɑ.

S'il en est ainsi quand l'accent tombe sur la première voyelle, il n'en est pas de même lorsque l'accent porte sur la seconde syllabe. Ici l'effet de l'accent rend l'i fermé et tendu et l'ɑ tend à être plus séparé ; les deux éléments forment deux syllabes généralement dans cette prononciation. Il n'y en a qu'une cependant, si l'accent tombe sur la première syllabe. Dans les mots comme país, maéstra, le peuple et les coloniaux mettent l'accent sur l'a. Il y a lutte entre la sonorité de la voyelle a et l'accent des écoles.

Dans les combinaisons oi, ɔɪ ; ei, ɛɪ, les deux éléments sont assez ouverts et relâchés dans la prononciation rapide ou ordinaire. Mais dans la prononciation très ralentie, la durée rend l'i plus fermé selon un principe que nous discuterons plus loin. Il paraît y avoir dissimilation, comme dans le cas de jɛ, wɛ. Exemples : hoy = ɔ:ɪ ou ɔi avec un ɔ très ouvert ; sois = sɔɪ ; seis = sᴇɪs. Voyez les semi-voyelles.

Les voyelles gardent leurs qualités peut-être mieux dans les terminaisons des verbes qu'ailleurs, parce que le sens l'exige.

Pour la combinaison ei, les mots, veinte et rey sont d'intéressants exemples rey = rᴇ^{e} ; veinte = ʋᴇente. Mais dans le discours très rapide les deux voyelles perdent pas mal de leur longueur et on a bᴇnti θiŋko, etc., et re ou même re ^{T}. La prononciation rei est très soignée.

Dans la combinaison ui, uɪ, nous avons cette particularité que les mouvements nécessaires pour la production du son

s'entravent, c'est-à-dire que pour l'u, il faut que la langue se lève en arrière, et qu'elle se lève en avant pour l'i. Ce qui a lieu, c'est ou un compromis ou c'est tantôt l'un ou tantôt l'autre des deux sons qui cède. L'u en devenant plus ouvert permet que l'i devienne plus fermé. Dans les mots comme huye, = ʊje, l'u est presque toujours relâché. En général, dans les diphtongues castillanes, il semble y avoir dissimilation entre les deux éléments, l'accent tombant sur l'élément le plus ouvert y aide beaucoup. Dans les combinaisons uyo — uya = ujo — ujɑ, il y a généralement métaphonie, ce qui est plus régulier dans le cas de ujɑ. Exemples : Suyo = sujo ; suya = su:jɑ; Fui' = fwi, ou fwɪ.

Au se prononce généralement ɑʊ, ou ɑŭ, mais on entend ɑw et même ɑʋ dans la prononciation négligée. De même, les deux dipthongues ɔʊ, ɔŭ et ɛʊ, ɛŭ tendent à devenir ɔʋ, ɛʋ dans le débit rapide, ou plutôt la friction labiale contrebalance trop l'action linguale, ce qui est considéré comme une prononciation du peuple. Exemples : Eugenio = ɛwxeᵊ·nɪo ou ɛʊxeᵊ·nɪo. Dans une prononciation négligée, les mots aula et habla tendent à se prononcer de la même façon. De même, « Aunque » = ɑwŋke, mais dans la prononciation populaire l'u tombe et on a ɑŋke, ou ɐŋke.

La combinaison ao est très importante à cause de son usage si commun. Le premier élément en est toujours ɑ. Le second varie de o dans le parler mesuré à ʊ, ŭ, ou même presque w. Il est très bref et la prononciation la plus usuelle est peut-être entre o et ŭ. Exemples : les participes de la première conjugaison.

Semi-voyelles.

En espagnol, il est impossible de faire une analyse consciencieuse de i-j et de u-w sans constater l'existence des variétés de ces sons qui ne rentrent ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux catégories. Le même son peut prendre la forme de ɪ, ʊ, de j, w, ou celle de la semi-voyelle ĭ, ŭ, intermédiaire en tre les deux, selon l'influence, soit de l'entourage, soit de la vitesse du débit, soit de l'accent, vu la flexibilité extrême du castillan.

Encore sur ce sujet faut-il dire qu'il vaut bien une étude

spéciale à lui seul. Nous essayerons d'y jeter un peu de lumière en parlant de la division des syllabes, mais qu'on veuille bien nous dispenser ou d'épuiser le sujet ou de nous tenir exclusivement à une forme donnée dans notre transcription, vu leurs variétés. Ici et là, nous donnons certaines indications au sujet des règles qui peuvent en gouverner les variations.

Harmonie Vocalique ou Métaphonie.

Tableaux de la métaphonie vocalique assimilative.

Tableau I

Syllabe ouverte précédente, tonique ou atone.	e, i, o, u,
Syllabe suivante ouverte ou fermée, tonique ou	↑
atone.	a

Tableau II

Syllabe ouverte précédente, tonique ou atone.	i, u.
	↑
Syllabe suivante, tonique ou atone.	o

Tableau III

Syllabe ouverte précédente, tonique ou atone.	e, o, e_{T}, o_{T}.
	↑
Syllabe suivante, tonique ou atone.	o

Tableau IV

Syllabe précédente ouverte ou fermée, tonique	
ou atone	a
Syllabe suivante ouverte ou fermée, tonique ou	↑
atone.	o

Note. — Pour le tableau V, veuillez voir à la suite.

On a vu que ces tableaux représentent les conditions suivantes:

1° La présence d'un a dans une syllabe exige que ce soit la forme fermée de quelque voyelle moyenne, ou mi-fermée qui se présente dans la syllabe précédente si cette dernière syllabe est ouverte.

2° La présence d'un o dans une syllabe exige de même la forme fermée de quelque voyelle mi-fermée se présentant dans la syllabe précédente ouverte.

3° La présence d'un o dans une syllabe exige une forme plus fermée de quelque voyelle moyenne qui se présente dans la syllabe précédente ouverte.

4° La présence d'un o dans une syllabe exige la forme fermée de quelque voyelle ouverte qui se présente dans la syllabe précédente, que celle-ci soit syllabe ouverte ou syllabe fermée.

La métaphonie ou l'influence métaphonique est donc l'influence qu'exerce la voyelle d'une syllabe sur la syllabe précédente. Nous allons maintenant étudier les conditions dans lesquelles elle s'applique, et analyser les changements dont elle est cause.

Les lois métaphoniques ne s'appliquent dans toute leur force que lorsque les deux voyelles en question sont séparées par une consonne simple seulement, exception faite du cas de l'influence métaphonique de l'o de la syllabe suivante, sur l'a de la syllabe précédente (tableau IV) et du cas mentionné dans la suite. C'est-à-dire que dans le cas des trois tableaux I, II, III, il n'y a qu'une seule consonne entre la voyelle fermée amenée par la métaphonie et la voyelle a ou o qui produit le phénomène.

On voit en effet par les tableaux I et II que la première syllabe est ouverte, et tonique ; la seconde syllabe est ouverte pour tableau I. De même pour tableau II, car nous verrons par les règles orthoépiques que l'o ne se rencontre que dans une syllabe ouverte. Pour l'o, ce n'est que la forme fermée qui exerce l'influence métaphonique. Il faut observer que ce ne sont pas seulement les syllabes finales qui l'exercent, mais que l'influence peut prendre son origine à n'importe quelle syllabe. Il est vrai que la métaphonie se fait sentir le plus fortement sur la pénultième accentuée devant une voyelle finale métaphonique. C'est une position favorable parce que les voyelles finales sont souvent pro-

longées, surtout en fin de groupe et que l'accent à la pénultième est fort.

L'influence métaphonique atteint son maximum dans le cas du tableau I. où elle est presque absolue.

Exemples : Eva = e:ʋɑ ; manteca = mante:kɑ ; ceda = θe:ðɑ ; josefa = xo·se:fɑ ; pega = pe:gɑ ; teja = t$^{E}_{e}$xɑ ; tela = te:lɑ ; tema = te:mɑ; cena = θe:nɑ; sepa = se:pɑ ; era = e:ɹɑ : pesa = pe:sɑ ; maleta = mɑ·le:tɑ ; reza = re:θɑ ; soba = soʋɑ ; poca = po:kɑ ; poda = po:ðɑ ; mofa = mo:fɑ ; toga = to:gɑ ; hoja = $^{ɔ}_{o}$:xɑ, mais ᴋo·no:xɑ ; sola = so:lɑ ; coma = ko:mɑ ; mona = mo:nɑ ; sopa = so:pɑ ; ora = $^{ɔ}_{o}$ɹɑ, mais pɔ $^{+}$ ɹo·ɹɑ ; cosa = ko:sɑ ; cota = ko:tɑ ; moza = mo:θɑ, una = u:nɑ ; mina = mi:nɑ, etc.

Les exceptions à la métaphonie de l'ɑ sont extrêmement rares. A la pénultième, je n'en connais pas, excepté le cas que je vais décrire où elle est souvent amoindrie. Cela arrive lorsque la voyelle influencée par la métaphonie se trouve devant un x. En ce cas, la voyelle, quoique influencée, ne devient pas aussi fermée qu'à l'ordinaire. Ce n'est pas qu'il y ait précisément lutte entre deux influences, c'est-à-dire celle de la métaphonie et celle du x. C'est peut-être en partie affaire physiologique. Il est matériellement impossible que la langue se lève comme il le faut et en avant et en arrière presque en même temps, ce qui serait nécessaire pour l'articulation de ces voyelles suivies de x. Cependant, cette explication ne suffit pas pour le cas de u devant x et *il faut admettre que cette influence ouvrante, pour ainsi dire, du* x *est générale*. On parlera plus loin de l'intensité, de l'énergie même de ce son (j̠ = x).

Les consonnes l, *r*, ɹ, etc., exercent de même une influence ouvrante. Cependant elles ne peuvent rien généralement contre la métaphonie de l'a = ɑ, à moins que ce ne soit avec l'aide du x ou d'autres circonstances, par exemple le mot dɪxᴇɹɑmOs. Ici on voit que le x influence la voyelle qui le suit aussi bien que celle qui le précède, mais non pas au même degré. C'est l'influence régressive qui est de beaucoup la plus forte. L'ɹ possède cette influence bien souvent, et probablement ici aussi. Il y a cependant une autre chose à considérer dans ce cas. C'est

qu'à cause de la place où porte l'accent, à savoir sur l'antepénultième, il se produit un raccourcissement de l'ɑ (Cf. la quantité dans les proparoxytons plus loin). Cet ɑ raccourci,dont la qualité devient moins nette ne possède plus l'influence métaphonique. Dans ce cas, l'ɑ tend vers l'ɐ, ou y arrive complètement. Comme nous l'avons déjà indiqué, il y arrive dans d'autres cas, notamment lorsqu'un ɑ final se trouve en hiatus devant une voyelle d'arrière comme ɔ, surtout si elle est accentuée. Dans ce dernier cas l'ɑ forme une espèce de diphtongue où il est presque absorbé par l'ɔ accentué qui le suit; comme résultat il n'y a pas de métaphonie. On doit remarquer que dans le cas de « dixᴇrɐmOs », la langue est obligée de passer de l'articulation très en arrière du x à l'articulation très avancée de l'e ; ainsi elle fait très naturellement un compromis, ᴇ. La raison principale pour qu'il n'y ait pas de métaphonie ici se trouve sans doute dans le raccourcissement de l'ɑ qui résulte du groupement de force représenté par les proparoxytons avec raccourcissement des voyelles des syllabes toniques et post-toniques. Cependant dans la suite du discours l'accent de rythme et la liaison se chargent de l'égalisation des syllabes en changeant leur groupement.

Notez la prononciation des mots suivants en syllabe forte ; ᴇ:se ; e˔:sɑ ou ɛᴇe˔e:sɑ ; par cette transcription nous voulons indiquer que la voyelle e de esɑ forme une seule voyelle qui monte cette échelle sous l'influence de la durée et de la métaphonie. C'est là la prononciation lente, et soignée, ou bien la prononciation d'un petit groupe de force isolé. C'est tout ce qu'il y a de plus exact, de plus précis, de plus constant dans la phonétique castillane que l'influence métaphonique de l'a = ɑ.

Quant au Tableau II, l'influence métaphonique paraît presque aussi absolue. En regardant notre Tableau des correspondances des voyelles en dehors de la métaphonie, on verra que la voyelle tonique de la syllabe ouverte est fermée (Tableau I de ce sujet) et que nous représentons la voyelle correspondante atone quelquefois par les signes i˔, u˔. Comme ce tableau-là représente la voyelle sans la métaphonie, on voit que la métaphonie change ces voyelles de i˔ u˔ en i, u, et accentue la qualité de la voyelle là où elle est déjà généralement fermée, c'est-à dire dans la syllabe tonique ouverte. Exemples: fi·no (di·θe,) u·no. Ce

sont des nuances très fines, dans la pratique u˔ i˔ = u, i.

Ce que je viens de dire des Tableaux I et II, ne s'applique qu'en partie à la métaphonie du Tableau III. La différence consiste en ce que l'influence métaphonique est moins forte dans ce dernier cas. Nous avons indiqué cela par les signes e˔ o˔ là où son affaiblissement a lieu. Ces sons peuvent même rester ᴇ, ɔ (= O.) sous l'influence de certaines consonnes, mais dépendant aussi de la force qu'on met sur ces voyelles (V. la discussion de l'influence de l'accent). La métaphonie du Tableau III est donc assez souvent contrariée ou atténuée par l'influence de l'accent et de la manière de se grouper des syllabes.

Exemples : cebo = θe·ʋo ; eco = e·ko, ou e˔ ko ; cedo = θe·ðo mais c'est plutôt θe˔ ðo par rapport à θeːða ; pego = pe˔ go ; tejo = tᴇxo ; pelo = pe·lo ; temo = te·mo ; cero = θe˔ ɹo ou θᴇɹo ; pero = pᴇɹo dans la prononciation courante ; peso = pe·so ; veto = ʋeto (pop. be·to). L'influence de l'o inducteur est non seulement moins régulière mais aussi moins forte que celle de l'ɑ.

On verra par les exemples suivants que l'o subit l'influence métaphonique dans ce cas moins régulièrement que l'e : bobo = bo·ʋo ; Coco = kɔkko ou kɔ·ko ; todo = tɔ·ðo ; pedagogo = peðagɔ·go ; cojo = kɔ·xo ; solo = sɔ·lo ; tomo = to·mo ; mono = mono ; copo = copo ; oro = ɔɹo ; noto = noto ; mozo = mɔθo, en syllabe forte plus souvent mOθθo ; doloroso = dɔl·o·ɹOs·o ou autrement écrit dɔllo·ɹOsso. Les consonnes doubles indiquent seulement qu'une partie va avec chacune des syllabes. Si l'influence métaphonique n'arrive pas à élever la voyelle, il semble cependant que l'O ou l'ɔ soit prolongé et qu'il y ait dans le plus grand nombre des cas « loser anschluss », c'est-à-dire qu'il n'y ait pas de liaison vocalique. Il y a liaison, cependant, souvent devant une consonne sourde, s, θ, k, p, f, et quelquefois ailleurs. L'ɔ passe à O dans ce cas, c'est-à-dire qu'il devient plus bref. Ainsi, les syllabes ouvertes accentuées peuvent passer syllabes fermées sous l'influence d'un accent fort.

Nous avons déjà discuté l'influence de x. Les autres consonnes sont surtout l, *r*, r. On discutera ces faits en parlant de ces consonnes, au chapitre sur l'assimilation, mais on peut noter ici l'influence de ɹ qui présente un bon exemple des exceptions à la métaphonie du Tableau III.

Dans le débit ordinaire, on prononce presque toujours pɛɹo, dans le débit très ralenti et soigné, pero. Le ɹ castillan se fait en recourbant la langue un peu, ou du moins en formant une chambre de résonnance un peu à l'anglaise. Cette position de la langue est concave, tandis que pour e, la langue doit prendre une forme moins concave. L'ɛ est donc une bonne position préparatoire pour le ɹ. Mais puisque le même phénomène s'observe pour o + ɹ + o = ɔɹo; tɔɹo, etc., l'explication paraît être tout simplement l'influence du ɹ. Enfin, pour terminer nos observations sur le Tableau III, si la métaphonie n'est pas aussi forte ici qu'ailleurs, elle n'en est pas moins réelle, et c'est le plus souvent une voyelle fermée qu'elle amène.

Quant au Tableau IV, il faut admettre que la métaphonie n'est pas absolue, qu'elle n'est pas de taille à lutter contre un accent fort de groupe ou de phrase, d'autant plus que la forme amenée par cette métaphonie est ailleurs une forme de syllabe faible au point de vue de l'accent syllabique ; mais ici il s'agit de syllabe faible de phrase. Il n'est question ici que d'une syllabe relativement faible, c'est-à-dire qu'elle peut même porter un accent assez fort quelquefois, mais si c'est un accent très fort c'est la forme « a » qui est amenée par lui. L'importance de cette influence métaphonique est très grande, puisqu'elle s'applique et en syllabe ouverte et en syllabe fermée sans distinction. Les exceptions sont celles que je viens de mentionner, à savoir : lorsqu'un accent fort de phrase ou de groupe amène la forme ouverte et brève de la voyelle a. Si la métaphonie n'est pas absolue ici, elle n'en est pas moins une influence assez régulière et d'un emploi très étendu.

Exemples : cabo = kɑ·ʋo ; lado = lɑo; diputado = diputɑo ; soldado = sɔlðɑo ; palo = pɑ·lo ; ramo = rɑ·mo; rapo = rɑ·po ; caro = kɑ·ɹo; paso = pɑ·so ; pato = pɑ·to. Mais paco = souvent pakɔ ; lazo = souvent laθo, etc. De même si les voyelles sont séparées par deux consonnes : alto = ɑlto ; campo = kɑmpo ; abro = ɑʋɹo ; tanto = tɑnto ; canto = kɑnto ; blando = blɑnðɔ, etc.

On aurait pu ajouter un autre tableau de métaphonie assimilative. Voici les faits qui y mèneraient : il y a quelques cas de l'influence métaphonique pour les tableaux I, II, III, même là où il y a deux consonnes comme dans les mots

onða, oᵀ nðo, etʃa, eᵀ tʃo, etc. On observera que dans ces cas il y a deux consonnes, mais que ces deux consonnes ont un même lieu d'articulation. Cette influence paraît plus forte lorsque les voyelles sont séparées par des consonnes comme nd ou nð, et ng ou ŋg. Mais on peut l'observer dans beaucoup d'autres cas, surtout dans la prononciation lente et en syllabe forte de phrase. Exemples : onda = oᵀ nða, mais donde = dOnðe ; venga = ʋeᵀ ŋga ou beᵀ ŋga ; eᴛsta, mais ᴇste ; cOste, mais cO°sta ; lᴇnte, mais le⊥nta ; rOmpe, mais rO°mpa ; ou ᴇs.e, mais ᴇe:sa. On observe des cas de cette harmonie assimilative devant ɲ et ʎ aussi et même dans des cas où les voyelles sont séparées par plusieurs consonnes. Exemples : Ombɹe, mais sombɹa, et oᴛmbɹo, etc. Ce n'est guère qu'en syllabe forte, ou dans un groupe de force court et isolé que le phénomène a lieu. Une prononciation lente et soignée le favorise. Pour les mots « hombre » et « sombra », on se rappellera nos observations sur l'influence de la position initiale sur une voyelle moyenne.

Analyse des Voyelles en question dans la métaphonie assimilative.

Tableau I

Première syllabe, résultat de l'influence	La première syllabe avant l'influence	La seconde syllabe qui exerce l'influence.
1° a. *Voyelle fermée, i, u*	Voyelle fermée, nuance ouverte, iᴛ, uᴛ	Voyelle fermée.
b. *Voyelle moyenne, nuance fermée e, o.*	Voyelle moyenne, nuance ouverte, ᴇ, O, eᴛ, oᴛ	Voyelle fermée.
2° *Voyelle longue.*	Voyelle brève ou moyenne	Voyelle longue.
3° *Voyelle d'arrière ou d'avant*	Voyelle d'arrière ou d'avant	Voyelle d'arrière.

Tableau II

Première syllabe, résultat de l'influence..........	La première syllabe avant l'influence ou sans l'influence.....	La seconde syllabe, qui exerce l'influence.
1° *Voyelle fermée, i, u............*	Voyelle fermée, nuance ouverte, i^{T}, u^{T}..........	Voyelle moyenne, nuance fermée.
2° *Voyelle longue..*	Voyelle mi-longue...........	Voyelle longue.
3° *Voyelle d'avant, ou d'arrière.....*	Voyelle d'avant, ou d'arrière.......	Voyelle d'arrière *arrondie.*

Tableau III

1° *Voyelle moyenne, nuance fermée ou mi-fermée, e, o,* e_{T}, o_{T}.	Voyelle moyenne, nuance ouverte e^{T}, o^{T}, ou E, O.	Voyelle moyenne, nuance fermée.
2° *Voyelle longue ou mi-longue....*	Voyelle mi-longue ou brève......	Voyelle longue.
3° *Voyelle d'arrière ou d'avant.......*	Voyelle d'arrière ou d'avant.....	Voyelle d'arrière arrondie.

Tableau IV

1° *Variété fermée de la voyelle* ɑ = ɑ.	Variété ouverte de la voyelle a = a.	Voyelle moyenne, variété fermée.
2° *Voyelle longue..*	Voyelle brève ou mi-longue.....	Voyelle longue
3° *Voyelle d'arrière.*	Voyelle d'arrière.	Voyelle d'arrière arrondie.

Si l'on regarde l'analyse que nous venons de faire des voyelles de la métaphonie assimilative, on verra que nous y avons indiqué les directions que pourrait prendre le changement amené par l'influence métaphonique de la seconde syllabe. Quelle est donc l'explication de cette métaphonie? Dans le premier tableau (page 56) on voit que dans le cas de chaque voyelle la longueur en est augmentée par l'influence métaphonique de l'ɑ. De même elle devient plus fermée. Il en est de même pour tous les tableaux. Nous en tirons donc la conclusion que c'est tout simplement une assimilation de position (high) de la langue. Remarquez que la voyelle qui exerce l'influence métaphonique est toujours une voyelle d'arrière et que le changement amené représente une alternance de position haute (high) d'avant et de position haute d'arrière ou bien de position haute d'arrière suivie de la même position.

On peut dire aussi que c'est une assimilation de durée c'est-à-dire de longueur, mais cela va sans dire puisqu'on verra dans la suite que la longueur et la hauteur vont ensemble dans le cas des voyelles castillanes.

Il est peut-être utile d'observer que dans les tableaux II, III, IV, une partie de l'articulation est de l'avant, c'est-à-dire l'arrondissement de l'o.

Ces voyelles métaphoniques peuvent donc se réduire à une seule, notamment à une espèce d'ɑ, si l'on laisse de côté l'arrondissement de l'o.

Tableau de la présence des voyelles en dehors de la sphère d'influence des voyelles métaphoniques.

Tableau I

Syllabe tonique fermée. .	phonétique / ou / orthographique	ɔ, ɛ, ᴜ, ɪ, a. / O, ᴇ.
Syllabe tonique ouverte dans l'orthographe usuelle. .	fermée phonétique	O, ᴇ, ᴜ, ɪ, a.
	ouverte phonétique	o˕, e˕, i, u, a.

(a˙ = a moyen).

Pour une exception à propos de i et u, consultez le paragraphe 4 des conclusions du chapitre.

Tableau II

Syllabe atone fermée : O, ᴇ, ᴜ, ɪ, a (ou ɑ).

Syllabe atone ouverte : o, o˕, e, e˕, i, i˕, u, u˕, ɑ, ɑ˔ (= ± ɐ).

Les symboles o, e, i, u, ɑ, représentent la forme que la voyelle revêt, si elle est longue, mais si elle est brève, c'est plutôt la forme o˕, e˕, i˕, u˕, ɑ˔ = ɐ.

Tableau III

Syllabe finale ouverte : ɑ, e, i, o, u

En regard des tableaux précédents, nous obtenons les correspondances dans les syllabes :

Syllabe tonique fermée ou ouverte	a	a
	↕	↕
Syllabe atone ouverte.	ɑ	
Syllabe finale ouverte.		ɑ, e, i.

Ce qui indique l'alternance de a et ɑ par exemple dans Katɑlanɑ ou Katɐlanɑ, etc.

En conclusion il serait utile de résumer les constatations générales tout en considérant comment nous y sommes arrivés et la valeur du résultat. Tout au commencement de notre enquête sur les voyelles castillanes nous avons cherché à établir un rapport entre les variétés des voyelles castillanes et les voyelles correspondantes du latin. Vu la variété dans les voyelles e, et o, on pense tout de suite au développement de ces voyelles en italien et à la diphtonguaison correspondante en castillan des voyelles brèves latines ĕ et ŏ. Cependant, avec la meilleure volonté du monde, je n'ai pu établir d'autres rapports entre la qualité vocalique latine et celles des voyelles castillanes.

Ensuite nous avons commencé avec les mots les plus simples et les plus usuels en castillan, à savoir, les mots à deux syllabes dont la pénultième est tonique et la dernière terminée par une voyelle, tels que les verbes, temo, cedo, etc., qui ont l'avantage de présenter les trois voyelles finales castillanes, ɑ, e, o. Il est facile de constater la gradation d'ouverture de l'e dans les mots, θe:ðɑ, θe·ðo, θᴇðe. En faisant prononcer vite ces syllabes et en variant l'ordre des mots ainsi, θᴇðe, θe·ðo, θe:ðɑ, etc., on observera que la position tonique avant-dernière est la plus propice et pour la voyelle ouverte et pour la voyelle fermée. C'est la position forte. Mais l'accent produit un effet différent dans les deux cas, ce que nous étudierons plus tard. Je suis arrivé de cette façon à constater la métaphonie, ou l'harmonie vocalique.

Cependant, on me dira, pourquoi métaphonie de l'ɑ et de l'o et non pas de l'e. C'est juste, cela pourrait être une métaphonie, une harmonie dissimulative. Mais il y a une objection qui paraît capitale. C'est que la succession ᴇ + e paraît la prononciation normale au point de vue descriptif.

Car si par suite de la rencontre avec une autre voyelle, l'o ou l'ɑ perdent leur qualité caractéristique et deviennent des voyelles neutres, il n'y a plus de métaphonie. Et on a temo et temɑ + voyelle atone = tᴇm +.

Nous aurions pu regarder la suite vocalique e + ɑ comme représentant l'état normal. Car au point de vue de la phonétique historique la voyelle pénultième de la succession e + e = ᴇ + e de même que celle de e + ɑ, o + ɑ ; et e + o, o + o, étaient autrefois probablement en syllabe ouverte, là où aujourd'hui elles sont souvent en syllabe

fermée phonétique, c'est-à-dire qu'autrefois les syllabes ouvertes au point de vue orthographique l'étaient aussi au point de vue phonétique. Dans ce cas l'e pénultième fermé représente l'ancien état vocalique et E + e le nouvel état. A ce point de vue la succession e + ɑ, o + ɑ, etc., n'en est pas moins une harmonie vocalique parce que si la métaphonie ne change pas E en e, elle empêche que e ne devienne E. En passant on peut remarquer une autre grande difficulté de la phonétique descriptive du castillan. C'est non seulement ce manque de stabilité à cause des influences plus ou moins définissables qui tiraillent les voyelles d'un côté ou de l'autre, mais encore l'absence de ligne démarcative entre les différentes variétés des voyelles. Les lignes que nous établissons sont donc souvent arbitraires. Il existe à peu près toutes les nuances d'un extrême à l'autre de ce qu'on a bien voulu appeler une voyelle, c'est-à-dire de e à ɛ et de o à ɔ, etc. Il en est de même pour les consonnes. Il existe toutes les nuances depuis d à ð, etc.

On nous dira avec une certaine justesse que nos descriptions sont quelquefois vagues. Soit, mais nous voyons plus de danger de l'autre côté, à savoir de trouver trop de clarté et de régularité. Car le sujet n'est pas de ce genre. Si les divisions entre les différentes voyelles en castillan étaient nettes et faciles à faire il y a longtemps que ce travail aurait été fait. Pour les raisons exposées, donc, il s'agit de savoir combien de clarté nos analyses apportent au sujet, comparées avec celles de nos devanciers.

Il y a certaines de nos divisions qui sont arbitraires. Il n'y avait pas moyen de l'éviter. Car nous ne pouvons pas réformer la nature ni changer ce qui existe dans la phonétique castillane. Pour se rendre compte des difficultés en castillan, on n'a qu'à regarder le cas plus simple dans d'autres langues. Prenons par exemple le français. On peut représenter le français comme possédant soit deux a soit trois a, ou davantage, selon certaines considérations et d'après le point de vue.

On est libre de représenter ou de ne pas représenter les petites différences, comme celles entre O et ɔ et entre E et ɛ dans les transcriptions telles que les nôtres où il est question « d'ouverture » et de longueur plutôt que de tension. Souvent nous ne faisons pas cette distinction. Ces

différences sans être identiques sont peut-être comparables à celles en français entre l'e de rɛn = Rennes et celui de rɛːn = reine, ou bien entre les deux e de dernière ou bien entre l'ɛ du mot « est » surtout à la finale absolue, c'est-à-dire en syllabe ouverte, ou en position faible et l'ɛ des mots hiver, faire. Nous croyons entendre là une différence de timbre aussi bien que la différence de quantité.

CONCLUSIONS

I. — Les tableaux de la métaphonie et les tableaux de la présence des voyelles en dehors de l'influence de la métaphonie, fournissent un résumé complet de l'emploi des différentes variétés des voyelles normales.

II. — Les voyelles anormales œ, ɐ sont d'un emploi encore assez restreint en castillan. L'o fermé montre quelques signes déjà d'un prochain affaiblissement en ɣ ou ʌ ⊥, dans des conditions favorables en syllabe atone. L'e fermé semble également en train de s'affaiblir par une brièveté tout à fait extrême, dans certaines conditions que nous discutons ailleurs et auxquelles nous faisons allusion dans le paragraphe suivant. Pour l'affaiblissement de ɔ ⊥, O en syllabe fermée faible, nous n'avons pas encore suffisamment étudié la question, mais nous croyons à l'existence de ces affaiblissements comme ɔ = ʌ devant l et o = ɣ devant n quelquefois, etc.

III. — En général nos analyses nous paraissent plus ou moins satisfaisantes sauf les catégories numéros 5 et 6 et pour e et pour o (pages 39, 34). Ce sont des cases pour ce qu'il y a de plus variable dans nos analyses. Nous ne faisons pas allusion à la variation entre les numéros 5 et 4 (et entre a·et a). Car ces changements sont plus ou moins définissables, plus avec e, moins avec o. Il s'agit des variations entre e, o, et e ⊤ o ⊤, assez rarement ᴇ, plus souvent O en syllabe tonique et les variations encore plus considérables en syllabe atone entre e, o, et e ⊤ o ⊤ = E⊥ O ⊥.

Dans ce dernier cas non seulement, il n'y a pas de stabilité, l'e de te·mɛr, de.θiɹ changeant si facilement en e ⊤ = ᴇ ⊥, son extrêmement bref et quelque peu vague,

mais notre analyse est insuffisante puisqu'elle ne représente pas la différence entre e, o, $e^{\top}$ $o^{\top}$ toniques et les mêmes sons atones. Nous hasardons une hypothèse qui n'est pas de nous au chapitre sur l'accent sur la différence entre la voyelle tonique et celle qui est atone.

Notre conclusion générale à propos des voyelles toniques et atones en question et du reste pour la langue en général, c'est que le développement actuel représente une période de transition où certaines des catégories ne sont pas encore fixes, si l'on veut bien nous accorder cette expression qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre. Nous reviendrons à ces voyelles atones $e^{\top}$, $o^{\top}$ plus loin. Voyez nos conclusions générales pour les lois concernant ces voyelles.

IV. — Les changements de qualité et de quantité, dont la rhétorique se sert comme moyen d'emphase pour relever le sens dans le discours, sont assez sujets aux lois que nous avons données. Nous faisons exception pour i et u qui indiquent l'emphase par une prolongation de durée malgré d'autres conditions adverses telles que la position en syllabe fermée, etc.

V. — Toute voyelle de syllabe fermée phonétique tonique ou atone s'y présente sous une variété ouverte, variété un peu plus ouverte dans la syllabe fermée tonique que dans la syllabe fermée atone.

VI. — Toute voyelle en syllabe ouverte phonétique tend à être plus fermée qu'elle ne serait en syllabe fermée. Pour les exemples, consultez la division des syllabes.

VII. — La métaphonie qui joue un rôle si grand dans le vocalisme castillan est une assimilation de position et de durée. Il est naturel que cette position soit moins haute en arrière, vu le manque de flexibilité de l'arrière-langue en comparaison avec la pointe qui est plus libre, c'est-à-dire que dans cette assimilation une position moins élevée est exigée par la voyelle inductrice d'une voyelle d'arrière que d'une voyelle d'avant. Mais la direction du mouvement est toujours la même. On a vu que la voyelle inductrice est toujours une voyelle d'arrière, ɑ ou o, dans les deux cas avec une articulation (linguale) analogue; à l'exception de l'arrondissement de l'o, qui est de l'avant.

VIII. — Il y a des voyelles nasales régulières en castillan, et la voix nasillarde est commune.

CHAPITRE II

HISTORIQUE ET CRITIQUE DE LA PHONÉTIQUE DESCRIPTIVE ESPAGNOLE

Je n'ai pas voulu mêler la discussion de ce qui avait déjà été fait dans la phonétique avec l'exposition et l'analyse que j'avais à en faire de peur de rendre trop obscur un sujet déjà par lui-même trop compliqué.

On a si peu écrit sur les voyelles castillanes qu'il serait utile de discuter librement ce que dit sur ce sujet M. Araujo (*Fonética Kastellana*, Santiago de Chile, 1894). Il s'exprime en ces termes : « Nuestro sonido normal de a es el gutural medio semi-abierto que se oye en el alemán kraft, o en el francés part ; este sonido se produce sin abrir demasiado la boca, de modo que el aire no encuentre obstáculo alguno á su paso y que salga suave y directamente sin chocar contra las paredes de la boca ; enérgico en las sílabas tónicas, sobre todo si figura como inicial de esdrújulo (ánkora, ábido) es flojo ó relajado en las sílabas átonas, principalmente en la post-tónica de los esdrújulos (kántara) ; alcanza el maximum de abertura labial ante las líquidas l, m, n, r, como inicial y el minimum despues de m y p resultando de aquí una escala de guturalidad, energía y sonoridad cuyos extremos pueden indicarse por A en alto, ámbito (= Álto, Ámbito) y por a en acacia, oyéndose otra a más cerrada en papá, mamá, tata, = pap^{a}, mam^{a}, tat^{a}, etc. »

Sweet écrivait il y a longtemps dans son *Handbook of Phonetics* : « (a) in father is liable to considerable fluctuations. It may be lowered nearly to ɑ as in Italian and Spanish, where it is difficult to decide betwen (a) and (ɑ). » Et de même Storm dans son *Englische Philologie* (p. 130) :

« Nach wiederholter Prüfung finde ich dass das kastilianische a in nada, verdad zunächst mit dem hellen oder schwach palatalen französischen a in patte, madame identisch ist und dass das italienische (florentinische und römische) a in padre, pane, mamma, cittá wesentlich das engl. a in father ist, welches also mit recht von den Engländern « Italian a » genannt wird; doch klingt das ital. a etwas offener und reiner und wird wohl mit grösserer Lippenöffnung gebildet... [Das span. a scheint mir immer wie á zu lauten während das it. a oft oder gewöhnlich mehr vom reinen a hat, etc.] »

On peut expliquer l'observation de Sweet ainsi peut-être : la différence horizontale entre ɑ et a castillans n'est pas aussi grande qu'entre ɑ et a français, et les a castillans sont intermédiaires entre les deux a français. Le même mot peut présenter alternativement les deux a (= ɑ et a). Voilà pourquoi on a hésité entre les deux a pour le castillan. L'absence de ligne de démarcation entre les variétés d'une même voyelle, c'est-à-dire la présence des nuances entre les deux extrêmes rend la classification plus difficile.

Il est vrai que l'ɑ (= ɑ) castillan a une tendance vers ɐ, auquel il passe comme nous l'avons vu dans certains cas, Mais l'a n'a rien de pareil. On a pu analyser l'a différemment comme ɑ ou comme a suivant qu'on portait l'attention inconsciemment vers l'a ou vers l'ɑ castillan. Plus on met de force sur l'ɑ castillan, plus il devient palatal (surtout devant une consonne sourde). C'est le cas généralement quand on fait répéter cette voyelle à un castillan, tout comme beaucoup de gens qui lèvent la voix lorsqu'ils parlent à un étranger qui ne comprend pas, mais qui n'est pas sourd.

Nous avons noté autre part les variations horizontales et verticales des a castillans. On peut observer ici que l'a castillan varie de l'a en « patte » vers l'ɑ en « pas ». L'ɑ castillan n'est pas loin de l'ɑ du mot anglais, father, toutefois avec les variations déjà indiquées. Voyez notre tableau et nos figures.

M. Wulff qui n'en parle qu'en passant a préconisé deux a en castillan dès 1889 (Chapitre de phonétique andalouse). Nous ne sommes cependant d'accord ni sur la description de ces deux a, ni sur les exemples qu'il en a donnés.

On voit que c'est la forme énergique et accentuée que

M. Araújo prend comme type. Il ne reconnaît qu'un seul a, toutefois en distinguant deux variétés qui différeront de tension seulement. Cela est juste si nous ne considérons que la tension des muscles comme il l'indique, par les termes, « enérgica » et « floja » dont il se sert; mais non seulement il ne voit pas la différence de qualité entre les deux sons, ce qui est considérable d'après notre analyse, mais il les confond. La cause de cette confusion paraît être le fait que ɑ (non pas a) n'est pas seulement une voyelle atone, mais qu'il se présente aussi assez souvent dans la syllabe tonique. Exemples : amo = ɑ·mo; alto = ɑ·lto.

En général dans sa considération des voyelles, M. Araujo parle vaguement de quatre ou cinq variétés d'une voyelle au lieu d'en préciser quelques-unes. Il se laisse entraîner à parler des petites nuances qui ont moins d'importance. On ne peut pas savoir au juste cependant quelle variété il considère à un moment donné, faute d'une description précise. Prenez par exemple ce mot « acacia ». C'est un cas spécial, il suffirait d'une demi-heure d'expériences avec un sujet castillan pour se convaincre du fait que l'a est plus palatal, plus aigu, avec le maximum d'écartement des commissures avant k et θ que d'ordinaire. Est-ce ce même mot, « acacia », qui a dérouté M. Josselyn lorsqu'il essaya de faire une règle pour la présence des a? Nous y reviendrons. Encore les a de « alto » et de « ámbito » ne sont-ils pas de la même variété. Dans le mot « alto » la métaphonie de l'o et l'influence de l'l amènent une variété grave du son; mais par contre dans « ámbito » nous avons l'a bref de la syllabe anté-pénultième accentuée. Il est vrai qu'ils se rapprochent si l'a est en syllabe forte dans le mot « alto ».

Au sujet de l'échelle de « guturalidad, energía y sonoridad » je ferai observer que la « guturalidad » et l'énergie n'y vont pas ensemble, si M. Araujo veut dire que le haut de l'échelle représente le maximum de ces qualités, mais au contraire que c'est la syllabe accentuée qui représente généralement le maximum d'énergie et le minimum de « guturalidad ».

Exemples : pasa, kasa, kaθa, etc. C'est vrai que l'ɑ de « alto » est grave. Mais c'est un cas spécial, et si l'accent devient fort, l'ɑ devient moins guttural. Plus l'accent est fort, plus l'a (= a) devient palatal.

Cela est vrai au point qu'on peut juger du caractère d'un Castillan d'après la qualité générale plus ou moins palatale, ou gutturale de ses a. Les flegmatiques prononceront l'a accentué comme A ^+^, c'est-à-dire un a qui tend et vers l'ɑ français et vers l'ɑ castillan. L'ɑ castillan de ces personnes se placera plus près de ɐ, de sorte que la distance entre les a (ɑ et a) se conservera. Par contre, si la personne a le caractère vif, énergique, son a accentué tendra vers l'a français au point de vue de la qualité palatale, et son ɑ sera plus ouvert.

En fin de compte il faut revenir au fait que M. Araujo, tout en signalant beaucoup de variétés, en nie l'importance dans sa conclusion en se rangeant avec la grande majorité pour dire qu'il n'y a en castillan qu'un a, l'a normal de « kraft » ou de « part » par quoi il paraît vouloir indiquer la forme qui se présente le plus souvent. Il en parle comme d'un a unique et ensuite il en donne plusieurs variétés. On ne sait vraiment à quoi s'en tenir. Il qualifie l'a normal d'énergique en syllabe tonique et de relâché en syllabe atone. Ce n'est pas toujours le cas. Car les a (= a) atones de syllabes fermée phonétique sont souvent de la variété des a (= a) accentués, pour ainsi dire, par exemple kastᴇʎanɑ et l'a accentué de kaːɹo ; paːlo, etc., n'est pas énergique.

M. Araujo continue :

» Nuestra e, sonido gutur-palatal equivalente al que se oye en el francés, « et », se produce cerrando un poco la boca puesta en la posición de la a de modo que la lengua libre de todo contacto en a con los dientes, se apoye en e en los molares superiores para reducir la abertura sonora, sin que por eso el aire encuentre tampoco ningun obstáculo sino que salga directamente de la garganta á la boca.

« Este sonido es el más rico en mátices del castellano como en general de todas las lenguas y en una sola palabra *intérprete* se encuentran tres de estos mátices que podríamos representar aproximadamente por intèrpr^{e}tə, etc. »

. . . .

« La e átona especialmente de las sílabas finales, sonido que representaremos por ə y que se parece al ge participial alemán ó al de la e semimuda francesa, aunque menos gutural, pudiendo por tanto compararse á un ö castellano brevísimo, relajado ó flojo : mete, sièmpre = met^{ə}, sièmpr^{ə}, part^{ə}. »

En définissant l'e castillan M. Araujo abandonne la voyelle moyenne des phonétistes et opte pour l'e français de « et ». C'est peut-être le hasard qui l'a fait choisir comme e type. Mais cela peut s'expliquer peut-être par le fait que la voyelle change non comme dit M. Araujo « influida por mil causas diferentes », mais, au contraire, influencée par certaines causes souvent assez définissables comme l'accent, la métaphonie, la position en syllabe ouverte. On a noté que l'e répond plus facilement à ces influences, peut-être à cause de la mobilité supérieure de la pointe de la langue. C'est un fait que l'o ouvert se rencontre en proportion beaucoup plus souvent en syllabe ouverte phonétique que l'e ouvert. Cela démontre la difficulté qu'a un Castillan d'isoler une voyelle puisqu'il n'échappe pas facilement aux habitudes de la langue en essayant d'isoler une voyelle, et il la dénature, ou plutôt il en donne une variété particulière.

Il est certain qu'il existe une grande mobilité pour l'e comme du reste pour l'o, mais surtout dans certaines positions et sous certaines conditions, ainsi là où il y a fluctuation entre e, e ˔ , et ᴇ ˔ . Tout en admettant ce champ de variations, il n'en est pas moins possible de déterminer avec précision ses limites extrêmes et de préciser certaines conditions sous lesquelles on aura toujours un ɛ, ᴇ, ou un e, à savoir dans les catégories extrêmes de syllabe fermée et de voyelle amenée par la métaphonie. Et même là où l'on constate les fluctuations, on peut distinguer les influences qui tendent à faire varier dans l'un ou l'autre sens.

Il est incontestable que, sous les réserves mentionnées ci-dessus, le sens linguistique castillan permet des écarts considérables et pour les voyelles et pour les consonnes. Une grande part de ce manque de stabilité n'existe qu'en apparence, car les variations peuvent s'expliquer par des conditions assez définissables, comme par exemple là où une syllabe fermée devient ouverte par l'effet de la liaison, ou bien là où l'accent de phrase rend la voyelle plus ouverte ou plus fermée d'après la loi déjà mentionnée sur les tendances dans les deux cas de voyelle fermée et de voyelle ouverte.

Il ne paraît pas que l'e final castillan puisse se rapprocher en général de l'ə du « gə » allemand. Un cas spécial

où le castillan s'approche un peu de ce son, c'est quelquefois quand il change de caractère dans la liaison devant une consonne et qu'il devient E bref par suite de la rapidité de la prononciation et par suite de l'accent de phrase ou de rythme qui tombe de façon à amener liaison vocalique. Il ne serait pas question certainement de l'emploi d'un ə allemand proprement dit, mais de la forme allemande dialectale, ou accentuée. Il ne s'y trouve rien d'un ө castillan ni d'un ö allemand comme M. Araujo le croit. J'ai entendu un ə final en castillan, mais il est extrêmement rare, et il n'a aucune existence comme son régulier. Ce son s'entend quelquefois dans la rencontre des voyelles finales et initiales si la voyelle initiale est arrondie. Mais dans ce cas dans la prononciation rapide, l'e tombe généralement plutôt que de s'affaiblir de cette façon. La direction que prend l'affaiblissement de l'e est plutôt une autre, à savoir : la direction d'j. A ce propos voici des observations intéressantes de M. Menéndez Pidal (*Gram. Hist. Esp.*, p. 48, note).

« En el habla vulgar, desde Asturias á Andalucía, y desde Méjico á Buenos Aires, la tendencia á formar diptongos con vocales en hiato es más general que en la lengua literaria, y se dice pior (por peor) tiatro (por teatro), train, cain (por traen, caen), golpiar (por golpear). Se avanza más suprimiendo una de las dos vocales : Santa Teresa decía an (por aun), y en Buenos Aires se dice Ande (por aonde, adonde), deseso (por deseoso), etc.; en Asturias, por real se dice rial y ral, etc. »

La prononciation populaire à Madrid est « ralEs » pour reales comme dans dos reales, etc. (cf. ɑŋke ou ɐŋke que nous citons autre part, et nos observations sur (ɑ) + o en hiatus). Il ne me paraît pas que ce soit exactement i qu'on prononce dans caen, etc., mais plutôt une nuance très brève entre les deux sons E ˖ et i, ou I.

M. Araujo confond les différentes variétés d'e en castillan E et e. Il est probable qu'il fait allusion a l'e bref non arrondi = E qui représente l'ə muet français pour bien des oreilles étrangères, notamment pour les Espagnols. Car ils ne sont pas habitués consciemment aux sons de la catégorie ə ; certainement pas en syllabe ouverte.

L'e final perd sa longueur plus facilement que l'o et l'ɑ, et en dehors de cela il est un peu plus bref que ces deux voyelles. On aura observé que nous écrivons pjɛrðEs et

que nous faisons une distinction entre ce mot et pjɛrðe ; tandis que Araujo représente tous les deux e par ə au-dessus de la ligne = pɪerdəs et pɪerdə.

Nous ne trouvons pas d'e = ə en castillan comme son régulier, cependant il y a un cas bien moins général que celui cité par Araujo où l'e est extrêmement bref et où il est très difficile de décider si c'est e˔ ou ᴇ˔ auquel on a affaire. C'est un son qui est dans un certain sens analogue à l'y final anglais où l'on ne peut pas déterminer si c'est une variété d'e ou une variété d'i. C'est l'e castillan qui se trouve isolé dans un mot comme tᴇn-e˔ doɹ dans cette division des syllabes qui n'est pas la seule. Pour que le son vague auquel nous faisons allusion se présente, il faut que la prononciation soit rapide. Il apparaît de même quelquefois à la pénultième des proparoxytons. Ce son n'est pas encore un ɪ, certainement, mais il représente un affaiblissement qui va plutôt dans cette direction que vers ə, car il n'y a pas d'arrondissement. Les traits caractéristiques de ce son sont : 1° l'extrême brévité ; 2° l'articulation fermée ; 3° le manque d'un timbre défini. C'est une variété de l'e atone que nous avons marqué e˔ faute de mieux, vu sa variabilité. Nous venons de décrire la variété extrême de cette nuance. Il ne paraît pas que ce soit le son auquel M. Araujo fait allusion, car il dit qu'il se présente « surtout » dans les syllabes finales, ce qu'il faut rapprocher du fait que nous allons maintenant discuter.

Le choix du mot français « et » comme indiquant le type de l'e castillan n'est certainement pas heureux, non seulement parce que ce n'est pas l'e fermé qui est le type du castillan, c'est-à-dire le plus commun, mais parce que l'e français en question est plus fermé et plus tendu et qu'il est, en somme, plutôt aussi éloigné que peut l'être un e fermé d'un autre.

« Nuestra i, dit Araujo, el mismo sonido del francés illisible, es una vocal palatal la más aguda de todas las vocales, producida por la elevación de la lengua, de modo que el aire espirado choque contra el paladar duro, de donde es rechazado al exterior ; la hendidura de los labios es algo menor que para la e. Las variantes mejor definidas de este sonido son dos: la i normal átona más ó menos relajada, menos aguda, de tiritar y la i tónica, agudo, enérgica de frenesí = frènesí; la diferencia entre ambos soni-

dos se nota perfectamente en si conjunción y sí adverbio: dí sí o no : si sí, ganas ; si no, pịerdəs.

« Con la i post-tònica de los esdrújulos pudiera constituirse otra especie de i, caracterizada además de su brevedad y falta de tensión muscular, por su proximidad al sonido e, púlpito = púlp^{i}t^{o}. »

Cette comparaison avec l'i « del francés illisible » est un peu vague puisqu'on ne sait pas auquel de ces i il fait allusion. Il reconnaît trois variétés d'i, du reste, comme on voit plus loin. Les observations sur l'i tonique et l'i atone avec les exemples de tiritar et frenesí sont plutôt justes.

Cependant il ne cite pas les i les plus opposés en qualité, notamment l'i accentué de syllabe forte ouverte, et l'i de syllabe fermée comme fırme = fıɹme ou fırme ; cinco = θıŋko ; fije = fıxe, etc.

Quant à l'i de pulpito, il paraît y avoir exagération, bien que les observations de M. Araujo aient une certaine justification. Le raccourcissement n'est pas régulier dans le discours parce qu'il est souvent allégé par les accents rythmiques qui tendent à tomber sur la dernière syllabe (Cf. les verbes et les pronoms, dígaló, etc.). Nous en reparlerons. On peut observer qu'il naît souvent une complication, c'est-à-dire une surdification partielle de la pénultième voyelle, surtout après consonne sourde (Cf. pulpito, mızmıs imo, qui sonne quelquefois presque mızmıss:mo.

« Nuestra o, igual al sonido de la o abierta francesa en port (no segun la pronunciación de Paris en que esta o tiene algo de ö) se produce cerrando la boca algo mas que para la i lo estrictamente necesario para reducir un poco la longitud de la hendidura avanzando ligerísimamente los labios sin redondear su abertura, bajando al mismo tiempo la lengua para que el aire no choque contra el paladar. Este sonido presenta en Castellano las siguientes variantes: 1ª la o muy abierta de gloria que figuremos con ɔ (glɔrịa); 2ª la o abierta de solo, tipo normal, que representaremos por o ; 3ª la o cerrada de amor que indicaremos con ọ (amọr) y que aparece generalmente despues de las labiales, siendo la más redondeada de las o castellanas. »

Malgré les observations de M. Araujo, l'o de « gloria » n'est pas très ouvert. Il est même généralement fermé, surtout dans la prononciation non emphatique ; nous y

reviendrons dans le chapitre sur la division des syllabes L'o de « amor » n'est certainement pas fermé dans la prononciation de Madrid et de Valladolid. Il paraît probable que la prononciation de M. Araujo est dialectale sous ce rapport du moins. L'o fermé tendant vers u est caractéristique de la prononciation portugaise à l'ouest de Salamanca. On peut dire la même chose du « Gallego ». Et encore voilà qui est curieux « de fermer la bouche un peu plus » pour passer d'un i fermé à un o ouvert ! C'est pourtant son analyse, à moins qu'il n'ait voulu dire autre chose puisqu'il dit: « bajando la lengua al mismo tiempo». La locution, quoique castillane, n'est pas admissible dans ce cas.

Contrairement à ce que croit M. Araujo ce n'est pas avec l'o fermé qu'il y a le maximum d'arrondissement labial, mais bien avec ɔ. L'arrondissement de l'o fermé castillan paraît en grande partie intérieur. Cette observation d'Araujo ne fait qu'ajouter aux raisons qui nous font croire qu'il nous présente une prononciation dialectale de l'o fermé. Il est vrai que si l'on prolonge l'o (et surtout l'u), l'arrondissement devient plus sensible ; et ce qu'il y en a se fait sentir vers la fin du son, ou autrement dit, l'arrondissement extérieur se fait d'une manière paresseuse.

« Nuestra u en fin acústicamente igual á la u alemana, italiana, ó portuguesa y al ou ortográfico francés, es la vocal típica labial y se produce conservando la lengua en la posición de o y cerrando algo más los labios, pero sin avanzarlas ni redondear su abertura como hacen los entranjeros ; solo en u inicial pronunciada con energía se adelantan los labios y se forma una abertura oboidal sin llegar ni áun entonces al redondamiento del u frances. ¡ Uno u otro ! ; en la u de las sílabas tónicas abiertas pronunciadas con énfasis, se halla tambien ocasionalmente análogo redondamiento : ¡ Impuro ! ¡ burro ! Las variantes de la u dependen de este mayor ó menor avanze de los labios y de la consiguiente redondez ó hendidura de la abertura bucal, lo que produce alguna variación en la sonoridad y timbre de la w ; de aquí que podamos distinguir hasta tres especies: la u abierta del tipo aurora = aùrora muy próxima à la vocaliforme ; u la u media normal del tipo asunto, oculto = asunt°, ocult°, y la u cerrada del tipo único = únik°.

« La u post-tónica de los esdrújulos, además de su carácter relajado y breve, puede considerarse como otra especie de u entre la u media y la o cerrada del francés, esdrújulo = esdruj*u*lo. »

M. Araujo donne l'u castillan comme l'équivalent de l'u italien ou allemand, mais sans arrondissement. Ceci paraît exagéré quant aux lèvres, et, du reste, il y a un arrondissement intérieur. Le maximum d'arrondissement se trouve en syllabe forte ouverte, ce qui peut arriver très bien dans la finale accentuée, comme dans Virtud = Bi*r*tu*w*!, tú = tu*w*! Dans l'u qui se rapproche de w l'effet du rétrécissement des lèvres est très sensible ; on a même quelquefois impression d'un ʊ ou d'un w + un ʊ de l'avant en combinaison.

M. Araujo mentionne l'œ comme suit :

« La e muy abierta, que figura como vocal tónica en el pseudo-diptongo ue, la cual u se pronuncia con ligero avance y redondamiento de los labios, pudiendose representar por ö sin llegar al eu francés ni al ö alemán como se ve en muerto, vuelta, cuento = mwörto, bwölta, kwönto. »

M. Araujo aurait pu préciser ce son en donnant quelques indications plus exactes de l'emploi, car quoique le son soit usuel, il n'est pas la seule prononciation de la combinaison. M. Wulff aussi a parlé en passant de l'œ dans son chapitre de phonétique andalouse. M. Josselyn a tort d'en nier l'existence comme son régulier, ce qu'il fait un peu à la légère.

Je cite ici le tableau des variétés des voyelles donné par Araujo et ensuite le commencement de son chapitre sur les voyelles. Car c'est au début qu'il donne sa conclusion. On y voit que les a de « acacia » sont tous des a moyens représentés par le même symbole, ce qui n'est pas admissible. Il qualifie l'ö castillan de très ouvert. On a vu que je le place au contraire comme étant un tant soit peu plus fermé que l'ɛ + r et que l'e de puerto dans la prononciation soignée et emphatique = pwɛrto.

Tipos	Variantes	Fonemas	Ejemplos	Pronunciación
Gutural, a....	abierta	A	algo	Algo
	media	a	akazia	akazịa
Gut. palatal, e.	muy abierta	ö	puerto	pwörto
	abierta	è	el, ser	èl, sèr
	cerrada	e	café	kafé
	semi-muda	ə	trece	trezə
Palatal, i.....	grave	i	si	si
	aguda	í	sí	sí
Gut. Labial, o.	muy abierta	ɔ	gloria	glɔria
	abierta	o	montón	monton
	cerrada	ọ	pote	pọte
Labial, u......	abierta	ù	aura	aùra
	media	u	mundo	munᴅo
	cerrada	v	impuro	impvro

« Poco tengo que decir sobre las vocales Castellanas, siendo como son, sonidos perfectamente definidos, y suficientemente apartados unos de otros para evitar toda clase de confusiones. No poseemos ni vocales oscuras como el inglés, ni vocales nasales como el francés y el portugués.

Palatal

i

e .

Gutural a o u Labial

Si tomamos como tipo de las vocales guturales la a, de las palatales la i, y de las labiales la u, no tenemos más que trazar el triángulo orcheliano, colocando precisamente en medio de la linea gutur-palatal una e y de la gutur-

labial una o, y tendremos todos los elementos esenciales del vocalismo castellano : he aquí el esquema, etc.

« Pronunciando la frase, Usted se muere este año de terror, se oyen hasta cinco especies de e, pudiendose trascribir estas palabras, Usté se mwöre est^ə año de tèror ; en la palabra lindísimo se perciben tres variantes de la i, al pronunciar, historia de amor de un héroe, se notan tres especies de o, y diciendo, luna burlona, se reconocen dos especies de u. Pero todo esto son mátices flotantes sin figeza en general que varían de una persona á otra influidos por mil causas diferentes que hacen *imposible o muy difícil la reglamentación de estas fugaces variantes.* Por eso nos limitaremos á hacer constar su existencia. »

Les observations de M. Araujo sur l'existence de plusieurs variétés d'e sont en grande partie justifiées ; de même pour « lindísimo » quoiqu'il soit plus pratique d'appeler les deux premiers i (ouverts) relâchés et le troisième fermé ; pour les o il a confondu beaucoup, mais certaines variétés existent ; les deux exemples qu'il donne dans ce paragraphe des u sont de toute exactitude. M. Wulff en avait déjà parlé.

Malheureusement M. Araujo gâte tout ce qu'il vient de constater en disant que « todo esto son mátices flotantes » etc. Les variétés ne sont pas si « flottantes » qu'il le croit. Car on peut le prouver en se servant de ses propres transcriptions, soit dans les exemples isolés, soit dans le texte transcrit à la fin de son livre. Par exemple, les voyelles finales sont indiquées par un certain symbole, et de même les i et les u post-toniques dans les « esdrújulos, etc. On ne peut pas construire un système avec les textes transcrits par Araujo, mais on observe qu'il y a une certaine régularité pour certains sons. Il aurait fallu du courage à un Espagnol pour maintenir en 1894 l'existence de plus de cinq voyelles, puisque de l'Académicien jusqu'au dernier maître d'école appuyé de la tradition tout le monde est convaincu du contraire, sans parler de certaines opinions étrangères qui ont dû peser sur lui encore davantage.

Nous passerons à la considération des voyelles dans les *Études de phonétique espagnole* (Ginn et Co., sans indication de date, mais publié en 1907) de M. F. M. Josselyn.

A propos de la voyelle a, il s'exprime comme suit : « Jusqu'ici je n'ai étudié que le sujet G. J'aurais préféré présen-

ter B qui offre un bon exemple de la prononciation madrilène, mais sa langue ne touchait pas au palais artificiel en articulant les a. D'ailleurs les ampoules n'accusent pas la moindre variation dans les deux parlers. »

Ça, c'est possible, mais il n'en est pas moins vrai que M. Josselyn nous présente la prononciation d'un « Asturiano ».

Aussi correctement que ce sujet parle espagnol (castillan?), il s'en faut de beaucoup que cela soit satisfaisant. Cependant M. Josselyn constate les deux a dont Araujo avait parlé, tout en les précisant. M. Josselyn divise les deux variétés qu'il trouve en deux classes: « (a) les toniques et les protoniques, (b) les post-toniques ». Il n'en est absolument rien. Est-ce ce fameux mot d'acacia qui l'a trompé? Nous en avons déjà parlé. Un k peut rendre un a palatal même en syllabe atone. Il est initial aussi dans ce mot, fait qui aurait plus d'importance si la syllabe initiale était accentuée. C'est là donc une affaire d'influence d'une consonne spéciale.

Il faut se méfier des règles tirées d'un exemple ou même de deux ou trois. On a vu selon notre analyse que l'ɑ (non pas a ici) se trouve dans toutes les positions (a) tonique, (b) post-tonique, (c) protonique. On peut désigner l'a comme tonique et l'ɑ comme atone, mais c'est là une façon vague de parler qui ne doit être employée sauf lorsque le contexte donne des indications plus précises. Encore l'a est-il une voyelle qui se présente (a) tonique, (b) post-tonique, (c) protonique. Donc la division des a en deux classes par M. Josselyn, à savoir: « (a) les toniques et les protoniques, (b) les post-toniques » est absolument inexacte et ne correspond à aucune réalité d'après notre analyse.

Pour les e, M. Josselyn trouve trois variétés, d'accord en grande partie avec M. Araujo. Toutefois, il trouve assez souvent l'e final moyen et toujours un peu ouvert (Cf. les observations de M. Wulff sur ce sujet). Il inscrit le mot « intérprete » et d'autres avec des ampoules ; cela lui permet, dit-il, de lire avec précision les tracés du palais artificiel. Il se sert ainsi de ces tracés pris de l'Asturien pour lire avec précision les tracés du sujet castillan. Nous n'avons nullement l'intention de faire une critique complète et détaillée de l'analyse de M. Josselyn. Nous ne parlons que de ce qui nous intéresse plus particulièrement.

M. Araujo avait déjà constaté trois i dans le mot « lin-

dísimo », M. Josselyn les constate avec le mot mismísimo en se servant toujours de son sujet asturien. M. Josselyn trouve l'i de « mima » ouvert. En parlant de l'y (=j), page 133, il qualifie l'i de « mima » « de l'articulation la plus ouverte » qu'il ait pu trouver. Il se trompe de beaucoup. C'est au contraire à peu près l'i le plus fermé que la langue possède. Comparez ces observations aux miennes à propos du j où je fais une constatation qui devrait clore cet incident.

Pour l'o, M. Josselyn dit : « Il est difficile de rien préciser, et plus loin : « En effet les tracés des mots, solo, gloria, mono, amor accusent des changements très peu sensibles. Ils existent tout de même ainsi qu'on peut le voir à la figure 13 où j'ai fait inscrire morboso et cucurucho. » Il trouve deux sortes d'o, l'o moyen, et l'o fermé en se servant encore de son sujet asturien. De même il constate trois u chez l'asturien, ce qui ne paraît pas correspondre à la prononciation castillane, et ce qu'on peut trouver curieux vu qu'il ne signale que deux variétés de l'o, alors qu'il semblerait plus naturel qu'il y eût plus de variété dans les voyelles moyennes que dans les fermées.

Le castillan est une langue très souple et par conséquent les mots choisis pour les expériences phonétiques ne doivent pas l'être au petit bonheur, mais doivent l'être en tenant compte de certaines conditions *sine qua non* qui entraînent des changements assez réguliers. Ce choix est souvent impossible avec les instruments dont s'est servi M. Josselyn. Selon ses figures du palais artificiel, il fait prononcer des mots comme « mɔ[rto] » (?) « mu[ia] », « lum[bre] » Mais non ! Dans ces cas, on se trouve en face d'une prononciation, soit finale, soit dénaturée, ou du moins une imitation qui peut correspondre à la vérité et qui, d'autre part peut ne pas correspondre du tout à quoi que ce soit dans la véritable prononciation. C'est-à-dire que M. Josselyn a l'habitude de présenter la prononciation d'une syllabe et puis d'écrire le reste du mot entre parenthèses après ou avant comme s'il s'agissait de la prononciation des sons de ce mot, ce qui n'est pas le cas, sauf les rares mots où il n'y a qu'un son qui laisse de tracé sur le palais artificiel. D'ailleurs la différence de longueur d'un son isolé d'avec un son dans le discours est très considérable en castillan. Voilà une différence qui en amène d'autres.

M. Josselyn ne nous explique pas comment il arrive à isoler ces sons. Notez par exemple la prononciation qu'il présente des i du mot « mismísimo » prononcé par son sujet asturien. Si l'on prononçait tout le mot, les s couvriraient les i. Il faut admettre aussi qu'un Castillan n'arrive qu'avec grande difficulté et après des mois de pratique à isoler les variétés simples des voyelles.

Nous ne comprenons pas que M. Josselyn ait pu croire obtenir des résultats de valeur pour le castillan en se servant presque uniquement d'un asturien. Ce procédé suffit pour vicier les expériences. Encore dans ce qu'il observe à tort ou à raison au sujet des voyelles, y a-t-il peu de nouveau. Il réussit mieux avec les consonnes.

Voici les conclusions de M. Josselyn. « Au début de cette étude je ferai remarquer que l'articulation espagnole est très relâchée, ce qui amène souvent une variation assez considérable dans la prononciation d'un même son chez le même individu. Cette variation est surtout sensible dans les voyelles et rend difficile une classification absolue. Celle que j'ai donnée est basée sur les variétés dans les parlers que j'ai étudiés, mais je ne saurais affirmer qu'elles soient constantes. La voyelle type est une voyelle moyenne et on a eu parfaitement raison de dire qu'il y a cinq voyelles : a, e, i, o, u. Il faut cependant reconnaître qu'il existe aussi des variétés sensibles. »

Et plus loin il continue : « Ainsi les expériences nous permettent de préciser les voyelles suivantes :

« Série antérieure a, á, è, e, é, i, í.

« Série postérieure o, ó, ù, u, ú.

« Je ne dis pas que ce soit constamment exact. Mon étude n'est qu'un point de départ d'autres études plus complètes. Mais ce qui paraît assez clairement indiqué, c'est que la voyelle espagnole est une voyelle moyenne qui subit des écarts selon le dialecte parlé (soit d'une province ou d'une ville) les habitudes particulières au sujet ou la position du son dans la phrase. Cette voyelle moyenne subira des changements dus aux influences dont je viens de parler, Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de formuler des règles pour ces variations, *je ne crois pas que ces changements soient uniformes* ; on dirait plutôt qu'ils sont *régionaux ou même personnels.* »

(*C'est nous qui mettons ces mots en italiques*).

M. Josselyn a raison en disant que l'articulation espagnole est très relâchée. Seulement si elle l'est en général, elle l'est beaucoup moins assez souvent et pour des raisons que nous expliquons ci-dessus et ci-dessous. Tout en insistant sur l'existence, mais non pas sur l'emploi régulier des variétés qu'il a signalées, M. Josselyn se range lui aussi dans sa conclusion du côté des partisans de la voyelle moyenne comme voyelle castillane. Il trouve que cette voyelle « subit des écarts selon le dialecte parlé (soit d'une province soit d'une ville) ».

Cette constatation est vraie sans doute s'il parle de l'espagnol, mais s'il fait allusion aux villes castillanes comme il en a l'air, elle l'est beaucoup moins, et on pourrait dire presque pas du tout. L'étonnant même est qu'il y ait si peu de différence dans la prononciation des voyelles et dans les variétés qu'on rencontre dans les Castilles sur la ligne Madrid, Valladolid, Palencia. Pourtant ce sont des villes profondément séparées et par la distance et par les barrières naturelles que sont les montagnes.

Ces écarts se présenteront, dit-il, selon les habitudes particulières au sujet ou selon la position du son dans la phrase. Au point de vue phonétique, on peut comprendre une prononciation défectueuse d'une voyelle ou de deux chez une personne ; mais de là à concevoir un état de choses où l'individu type ferait des variétés à tort et à travers, il y a un pas à franchir, et même un pas infranchissable, selon ma conception de la phonétique, à moins qu'on ne parle de très petites nuances à peine perceptibles, car on apprend les sons par imitation de père en fils. S'il est rare que les variations d'une voyelle soient la seule différence entre deux combinaisons semblables pour indiquer une différence de signification, elles en forment fort probablement un élément et aident à faire la distinction. L'économie dans la formation des sons exige une certaine régularité. M. Josselyn ajoute « ou la position du son dans la phrase », ce qui est plus juste. Cependant dans sa phrase de conclusion il paraît abandonner cette idée en disant : « Je ne crois pas que ces changements soient uniformes. On dirait plutôt qu'ils sont régionaux ou même personnels ».

Le but principal de ce travail est justement de préciser les variétés des voyelles castillanes et de donner les lois qui en régissent l'emploi. Quant au dernier point, si je

n'ai pas réussi complètement, je crois au moins en avoir formulé les règles principales. Autant que je sache, c'est la première fois qu'on a signalé ces variétés ou formulé ces lois. Ces lois, on ne les cherchait même pas, tellement on était convaincu de leur non-existence, ou de l'impossibilité d'en trouver la clef.

Pourtant personne ne sera étonné, à mon avis, du rôle considérable joué en castillan par la métaphonie, vu le parallélisme de la langue sœur et voisine, le portugais. De même s'attendrait-on à voir dans le castillan de différentes variétés pour une même voyelle comme il y en a dans les autres langues romanes.

M. Araujo s'occupe très peu des voyelles, car il leur consacre une demi-douzaine de pages, et cela tout en en niant la nécessité, puisque sa conclusion paraît au début, à savoir cinq voyelles simples « a, e, i, o, u, sonidos perfectamente definidos y suficientemente apartados unos de otros para evitar toda clase de confusiones. » Il n'a pas pu abandonner la théorie traditionnelle castillane des cinq voyelles. On voit par ce que je viens de citer que M. Josselyn se range du même côté, bien que ce ne soit ni pour lui ni pour Araujo, la conclusion logique de leurs études. Ils étaient gênés sans doute par le manque de régularité dans les variétés des voyelles, manque qui est en grande partie plus apparent que réel.

M. Josselyn paraît cependant vouloir atténuer la force de sa conclusion en insistant sur l'existence des variétés. Lui aussi s'occupe très peu des voyelles, sans doute parce que les machines dont il se sert se prêtent mieux à l'étude des consonnes. Du reste son étude est viciée par le fait qu'il s'est servi généralement d'un Asturien comme sujet. A propos des voyelles nous ne sommes pas d'accord trop souvent. Cela n'arrive guère que lorsqu'il suit M. Araujo et les devanciers de celui-ci. Les voyelles, c'est le côté difficile du castillan, vu la complication des règles de l'emploi de certaines variétés, etc. En somme, jusqu'ici on a constaté plusieurs variétés de voyelles en en niant la régurité et l'importance et par conséquent on a opté pour cinq voyelles simples.

Voici l'opinion de M. Vianna, le phonétiste portugais, exprimée en 1892 et citée par M. Saroïhandy dans sa critique du livre de M. Araujo (*Romania* XXIV, 1895, pp. 298-300).

« Mettant de côté toute nuance dialectale ou individuelle, il n'y a que cinq voyelles..... partout les mêmes sans aucune différence de timbre, c'est-à-dire de qualité, quelle que soit la place qu'elles occupent dans le mot par rapport aux sons contigus ou à l'accent tonique. »

Cette critique a eu de très fâcheuses conséquences, appuyée comme elle l'est par la tradition, par l'opinion populaire et par les ordonnances de l'ACADÉMIE espagnole. Après l'étude que nous venons de faire des voyelles castillanes, il est à peine nécessaire de dire ce que nous en pensons.

Le grand savant qu'est M. Vianna, qui a tant fait pour notre science, saura excuser le zèle d'un néophyte. Il saura excuser l'expression un peu catégorique de nos opinions à propos des voyelles, car il s'agit de la base même de notre thèse.

MM. Saroihandy et Vianna critiquent M. Araujo pour y avoir trouvé plus de cinq voyelles, et moi, je le critique pour ne pas s'être mis un contre mille à le maintenir. Il ne comprenait pas lui-même assez les variétés des voyelles pour en faire franchement un système et encore ne savait-il ni les préciser ni en donner les lois d'emploi. Est-ce en partie l'opinion des phonétistes étrangers qui l'a fait siéger des deux côtés ? Il aurait pu au moins se ranger clairement d'un côté ou de l'autre et dire qu'il n'y en avait que cinq ou qu'il y en avait davantage. Ses conclusions sont en contradiction avec ses transcriptions à la fin de son livre et jusqu'à un certain point avec ses analyses aussi.

M. Vianna montre dans son livre sur la phonétique portugaise (Leipzig, 1903) qu'il n'avait pas changé d'avis une dizaine d'années plus tard, en s'exprimant ainsi : « Le système vocalique portugais est donc beaucoup plus riche que le castillan qui n'a que cinq voyelles, a, è, i, ò, u, et que le toscan qui n'en a que sept, etc. » M. Vianna est content de constater que le portugais est plus riche que le castillan. M. Araujo était fier de la simplicité et de la clarté des voyelles castillanes. Heureusement qu'il y a de quoi contenter tout le monde.

Pourquoi ces savants se sont-ils trompés? L'explication se trouve peut-être dans ce fait que le castillan change les voyelles en appuyant dessus en variant le débit, la force, la position et en donnant une prononciation par trop

soignée. Sans être absolument dénaturées, elles revêtent une forme peu usuelle, car elles ne se présentent pas dans des conditions ordinaires.

La difficulté d'une étude des voyelles castillanes n'est pas de se convaincre qu'il y a plus de cinq voyelles d'un usage assez régulier, chose des plus faciles pour l'étudiant sérieux, mais c'est dans certains cas de préciser les variétés qui sont vraiment assez différentes pour mériter d'être considérées à part, et il est encore plus difficile de fixer les règles d'emploi des différentes variétés de voyelles en tenant compte de chaque facteur variable ou fixe qui y entre pour quelque chose.

On a vu, par exemple, quel développement extrême se montre dans les moyennes, e et o. Pour se rendre compte de la différence d'ouverture considérable des o, e, comparez l'o, e, ouvert entravé ou de la syllabe fermée ; exemples, KɔrtɛS, amɔr, Mɔnte, ɛl, sɛr, avec l'o, e, fermé amené par la métaphonie, toma, ahora, sola, pesa, tela, toma, era, etc. La différence des deux o (o et ɔ) se montre facilement si l'on quitte l'arrondissement à ces deux voyelles, le résultat n'étant pas le même dans les deux cas.

Se fondant sur un triangle où M. Vianna montre graphiquement la position de l'a castillan à peu près au centre entouré de huit variétés d'a, M. Saröihandy continue dans la critique citée : « L'a castillan est donc un son intermédiaire horizontalement entre a français de patte et â de pâte (ces deux diffèrent non seulement en quantité mais en qualité) et entre a portugais, et u anglais de bud verticalement.

« e est également un son moyen entre e fermé et e ouvert français, c'est un e relâché, the mid front wide vowel de Sweet entre i de l'anglais bid et a de l'anglais bad.

« o occupe aussi une place entre o ouvert et ó fermé italiens. C'est un o relâché, the mid back wide vowel de Sweet pour l'oreille française ; il ressemble beaucoup plus à l'o de vole qu'à l'o de rôle.

« i et u sont moins aigus que i, ou, français. »

Ces savants se trouvant vis-à-vis de beaucoup de variétés de voyelles tout en ignorant leur existence, ont pris comme forme unique la forme qui se présente le plus souvent, à savoir la forme moyenne assez ouverte près de notre E, O, etc.

Pour a c'est une forme moyenne imaginaire qu'on a prise.

Pour i et u c'est de même un compromis. Devant une variété si extraordinaire et à ce qu'il paraissait si déréglée, vu les changements dans la prononciation suivant des conditions que nous discutons autre part, ils ont choisi une moyenne, car ils n'avaient pas la clef de l'énigme et il fallait bien choisir quelque chose. S'il n'existe pas deux e, comment se fait-il qu'Araujo donne l'e de « et » français comme le type castillan et que Vianna trouve l'e castillan ouvert ? Par contre Araujo a pris l'o ouvert comme type. Donc il me semble plus probable que tous les deux ont raison en partie, plutôt que ce soit l'un d'eux qui se soit trompé complètement.

Comme nous venons de le dire, si l'on veut quelque chose de très précis et de très constant en fait de variétés des voyelles et de leur emploi, il faut comparer la forme fermée de chaque voyelle amenée par la métaphonie de l'ɑ (non pas a) avec la forme ouverte de la syllabe fermée. Il suffira d'une séance avec un sujet castillan pour être convaincu et de leur existence et de leur régularité. Il serait préférable que le sujet ne connaisse pas d'autre langue que la sienne. Il faudrait que la prononciation soit usuelle, non pas trop ralentie, et sans une force exagérée. Nous avons déjà expliqué comment la prononciation de gala ralentie diffère de celle de tous les jours. Ce qui pourrait nous étonner c'est que la prononciation castillane est si constante et si uniforme pour les deux Castilles, surtout sur la ligne Madrid, Escorial, Valladolid, Palencia.

Quelles sont les preuves des variations de qualité, ou autrement dit, quelles sont les preuves de l'existence de plus de cinq voyelles castillanes ?

Les preuves sont de trois ordres :

1° On peut en faire l'expérience soi-même, si l'on a l'oreille exercée ;

2° On a le témoignage de ceux qui ont écrit sur le sujet ;

3° Il y a des raisons d'ordre logique. On les trouvera en jugeant au point de vue phonétique la logique du système phonétique de ce livre.

On verra l'accord de cette analyse avec ce qu'on en attendrait, vu la situation géographique du castillan parmi les langues romanes.

Passons en résumé aux témoignages des phonétistes.

Je cite d'abord un paragraphe de Storm (*Eng. Phil.*, p. 37). « Dagegen pflegt man dem Spanischen nur den geschlossenen Laut zuzuerkennen, z. B. in órden ; ich kann jedoch nicht umhin auch hier einen ænlichen Unterschied zu finden : in órden ist das o offen, in Córdoba das erste o offen das zweite mehr geschlossen, lat. Cordŭva entsprechend.

« Nur lautet im Spanischen das offene o wie im Deutschen, das ital. aber z. B. in corda etwas offener. Im ital. sordo (lat. surdus) sind beide o geschlossen ; im Spanischen sordo ist das erste o offen. Wahrscheinlich rührt der glaube an den einzigen o Laut von den Spaniern selbst her, wie diese auch nur ein einziges und zwar geschlossenes e anerkennen ; in Wirklichkeit lauten im ital. verde die beiden e geschlossen, im Spanischen verde das erste e offen. »

Le livre d'Araujo prouve l'existence de certaines variétés dans les voyelles. Nous sommes en droit de négliger la conclusion formelle d'Araujo, car elle n'est pas conséquente. Par exemple ! Comme s'il nous en fallait davantage, pourquoi à la fin du livre une dizaine de pages de textes en transcription variée pour tant de voyelles ! Tout le livre jure avec la conclusion. La critique de M. Saroïhandy le prouve, du reste. Donc on peut négliger la conclusion de M. Araujo.

Le livre de M. Josselyn pèche un peu de la même façon. La conclusion formelle, quoique moins positive que celle de M. Araujo, est en contradiction avec ses propres expériences. Il semble vouloir atténuer cette contradiction en disant : « La voyelle type en espagnol est une voyelle moyenne et on a eu parfaitement raison de dire qu'il y a cinq voyelles : a, e, i, o, u. Il faut cependant reconnaître qu'il existe aussi des variétés sensibles. » Il est inutile de dire que nous ne croyons pas qu'on ait « parfaitement raison de dire qu'il y a cinq voyelles ». Il excuse cette conclusion en disant que les variétés seront moins marquées en castillan que dans les autres langues romanes mais qu'elles existent et qu'il faudra tôt ou tard en tenir compte. « La difficulté, dit-il, se trouve dans le fait qu'elles ne paraissent pas être constantes », etc. Cette difficulté, nous l'avons en partie au moins éliminée. Pour cette raison et

pour d'autres déjà mentionnées nous écartons cette conclusion pour en faire une qui nous semble plus logique.

Le travail de M. Araujo nous a donné le point de départ et quelques indications. A propos du détail des voyelles, outre les considérations mentionnées autre part, nous ne sommes guère d'accord avec M. Josselyn que lorsqu'il suit Araujo, et ses devanciers. Même dans ce résumé, je ne peux pas laisser de côté les observatious de M. Vianna. C'est d'autant plus nécessaire puisque M. Vianna est un grand savant et un phonétiste d'une réputation grande et bien méritée. Quant à M. Vianna donc, nous sommes en désaccord complet avec ses opinions sur les voyelles castillanes. Car il n'y a rien de plus contraire aux faits comme nous les voyons que de dire « qu'il n'y a que cinq voyelles en castillan, partout les mêmes, sans aucune différence de timbre, c'est-à-dire de qualité, quelle que soit la place qu'elles occupent dans le mot par rapport aux sons contigus ou à l'accent tonique ». On sent bien la force qu'il veut donner à la négation ! La déclaration est exagérée. M. Vianna admet l'accent assez fort et la qualité relâchée de la prononciation castillane (*op. cit.*, 1903). Est-il vraisemblable dans un pareil cas au point de vue phonétique, qu'on n'ait pas de changements de qualité dus à la position, à l'accent, à l'influence des consonnes? Même dans le français, langue tendue et unie par excellence, on admet des changements vocaliques dus à ces causes. Ils existent à plus forte raison dans les langues qui possèdent des voyelles relâchées en syllabe tonique. A ce propos nous citons un paragraphe de M. Paul Passy (*Les Sons du Français*, ed. 1906, p. 89). « Toutes les voyelles que nous avons étudiées jusqu'ici se trouvent en francais en syllabe forte comme en syllabe faible. Il y en a d'autres, au nombre de quatre qui ne se rencontrent qu'en syllabe faible. Elles se rapprochent toutes des positions intermédiaires, et se prononcent avec la langue moins tendue que les voyelles fortes; aussi sont-elles moins distinctes. Nous les désignons par (ɔ̀), (à), (è), (ə). »

Comme je veux faire un rapprochement à cette citation, je parlerai ici d'une objection que M. Paul Passy m'a suggérée contre ma thèse, à savoir que s'il y avait plus de cinq voyelles en castillan, le sens linguistique du peuple devrait le sentir. Comme réponse je ferai observer qu'on

peut opposer cette objection aux analyses de M. Wulff pour l'andalou (V. ci-dessous). Si l'on cherchait une analogie, on pourrait parler de l'accent français, car le sens linguistique ne dit pas au Français où il le place dans le mot. Je viens d'en faire l'expérience. J'ai demandé sur quelle syllabe l'accent porte en français. On m'a répondu sur la dernière syllabe sauf quand elle se termine en e muet. Cette réponse néglige entièrement les déplacements d'accent en français. Donc le sens linguistique est insuffisant en français pour indiquer où l'accent porte dans cette langue. On pourrait faire une autre comparaison en parlant de la division des syllabes dans d'autres langues par rapport au sens linguistique.

L'exemple de l'accent français nous paraît à propos parce que nous préconisons une période de transition pour la voyelle castillane comme Sweet l'a fait pour l'accent français. Mais il y a mieux. Demandez au premier Français venu combien de voyelles il y a en français et il ne saura répondre correctement. Demandons à la personne la plus compétente, à M. Passy lui-même. Nous trouverons la bonne réponse dans la dernière édition des « *Sons du Français* » dont je viens de citer un paragraphe.

Là M. Passy admet certaines voyelles de syllabe faible qui ne figuraient pas dans les cinq éditions antérieures de cet ouvrage.

Donc le sens linguistique ne suffit pas pour déterminer le nombre de voyelles. J'ai à peine besoin de dire que les phonétistes eux-mêmes ne sont pas d'accord là-dessus, même lorsqu'il s'agit de leur propre langue ; notez les trois a accentués de M. Rousselot, et les deux **a** accentués de M. Passy, etc. Il est évident que le sens linguistique d'un peuple distinguera les variétés d'une voyelle si l'on s'en sert pour faire des distinctions de sens. Mais dans le cas du développement incomplet des variétés de la voyelle, il me semble que le sens linguistique d'un peuple pourra tenir compte inconsciemment du fait assez longtemps avant de l'admettre consciemment, ou bien ce sens linguistique peut admettre une différence entre a et ɑ sans savoir ce que c'est que cette différence. Les Espagnols disent en effet que a est plus long que ɑ, en quoi ils se trompent, mais ils reconnaissent quelquefois certaines variétés des voyelles, ce qu'ils appellent des nuances.

On peut noter en passant que M. Passy dresse une liste d'une quarantaine de mots qui se distinguent par la durée de ɛ comme rɛn, rɛ:n pour Rennes, reine (Je crois qu'il y a aussi une différence de qualité). Mais il y a un autre phonétiste français qui dit qu'il peut y avoir des différences de longueur en français, mais que son oreille ne les distingue pas.

Sans parler des opinions de MM. Araujo et Josselyn (avec les rectifications que j'ai apportées à leur conclusion) et de la mienne, on peut opposer à M. Vianna la citation de M. Storm à propos de la qualité des voyelles castillanes, où en citant deux o, et deux e, il observe que l'opinion générale qu'il n'y a qu'un o, qu'un e en castillan est probablement fondée sur l'opinion populaire en Espagne. Vianna paraît être le seul phonétiste franchement de cette opinion, si nous laissons hors de compte ceux qui ne savent pas la langue. Il ne paraît pas qu'il ait fait une étude spéciale de la phonétique castillane. Cela semble plutôt une opinion écrite en passant.

Un chapitre de phonétique andalouse par M. Wulff (Stockholm, 1889) contient des observations très intéressantes. Il fournit un témoignage indirect très important en faveur de notre thèse. Mais de plus en passant, M. Wulff cite quelques exemples des variétés des voyelles en castillan, à savoir deux variétés d'a. C'est lui le premier, autant que je sache, qui en a parlé ; car Araujo l'a suivi. Il en est de même pour le son de œ, etc.

Le témoignage indirect est très important. Il trouve non seulement beaucoup de différentes variétés dans les voyelles en andalou, mais il fait aussi des distinctions de quantité pour ce dialecte. Nous en reparlerons au sujet de la quantité.

M. Wulff donne 18 variétés de voyelles pour l'andalou. Il présente deux a, cinq e, deux i, quatre o, deux u et les voyelles œ, ɐ et ɯ. La ressemblance avec le castillan est apparente. En somme, c'est la meilleure preuve que je puisse donner de la vraisemblance de mon analyse des voyelles castillanes.

Enfin nous citerons un paragraphe de M. Baist (*Grundriss der Romanischen Philologie*, Gröber, 1904-1906, page 884) sur le castillan.

« Die unbetonten Vokale sind kurz und geschlossen. Die

betonten Vokale sind kurz in letzter und drittlezter Silbe, den voces agudas und esdrújulas, halblang in vorletzter freier, etwas kürzer in vorletzter gedeckter. Langes e und o sind geschlossen. Kurzes e und o sind offen vor auslautendem -r und -n, minder geschlossen auch ĕ in -ès. Offen sind ferner ẹ̮y und ọy. Die Entfernung zwischen ẹ̮ und ẹ ọ̖ und ọ ist keine sehr grosse ; sie assonieren. Auch der Længeunterschied ist gering. » On voit que la science fait des progrès ! Sans considérer une critique nécessaire après nos analyses détaillées, nous y reviendrons brièvement en parlant de la quantité. Il suffit pour le moment d'y trouver un appui pour notre thèse.

Pour les preuves logiques il faudrait juger le système ici présenté d'après les lois de la phonétique générale. Par exemple, on s'attendrait à trouver la voyelle ouverte en syllabe fermée, la voyelle longue plutôt en syllabe ouverte ou du moins en syllabe qui ne présente pas liaison vocalique. Si nos analyses sont raisonnables à ce point de vue, elles le sont encore davantage par les comparaisons que nous faisons avec les autres langues romanes, surtout avec le portugais. Qu'y a-t-il de plus indiqué pour le castillan que la métaphonie ? De même avec les sons nasaux, etc. Nous faisons une comparaison très brève des sons dans les deux langues dans notre chapitre de conclusion. Qu'y a-t-il enfin de plus naturel que le castillan ait des variétés pour ses voyelles, si les autres langues et dialectes romans autour de lui les possèdent, notamment le français, l'andalou, le portugais, le catalan.

CHAPITRE III

DÉTAIL DES CONSONNES

Les consonnes plosives. La consonne p.

Le p castillan offre peu de particularité. L'explosion en est plus forte à l'initiale absolue, c'est-à-dire en tête de groupe. Tout en restant un p, il me semble qu'il est légèrement affaibli par le contact. Le p est aussi plus fort dans le parler emphatique. En fin de groupe devant une pause, il n'est guère question de cette consonne puisque ce n'est pas une des consonnes qui peuvent terminer un mot castillan.

M. Josselyn observe que les vibrations vocaliques commencent pendant l'explosion et que c'est plutôt le type latin que le type germanique, ce que je serais porté à croire; cependant je n'ai pas eu le temps de faire une enquête sérieuse sur ce sujet.

La consonne b.

Le b plosif castillan diffère de cette consonne en français en ce qu'il y a moins de tension dans la prononciation ordinaire. Les lèvres se ferment complètement, mais la pression et la tension sont assez faibles à moins qu'il n'y ait de l'emphase.

Le b existe seulement en castillan : 1° hors contact en arrière sauf au cas de contact avec m ou avec n = m. Il se présente ainsi au commencement des phrases et initial de mot si la syllabe initiale du mot est en tête de groupe, ou hors contact en arrière. Si un m ou un n (= m) précède

le ʋ sans pause, c'est-à-dire en contact, le ʋ devient plosif, qu'il soit initial ou médial.

Exemples : bala = bala ; beso = be·so ; vengo = bɛŋgo ; vasos = basOs ; veinte = bEᵉnte, L'identité de b et ʋ paraît complète chez le peuple et chez les lettrés aussi, excepté que par suite de l'influence de l'orthographe, il y a bien des gens qui prononcent un ʋ à l'initiale dans certains mots.

2° Par suite d'emphase dans les exclamations, ou dans une prononciation très animée, les ʋ occupant d'autres positions peuvent devenir plosifs, et ceux qui le sont déjà se trouvent avec une explosion renforcée. Exemples : que venga aca ! KEbɛɲgaka.

M. Araujo classifie la consonne b comme « bilabial-occlusiva sonora momentanea » — tension « media ». Cette observation à propos de la tension doit se rapprocher du fait qu'il ne trouve guère de b plosif hors contact excepté dans la prononciation emphatique. C'est donc ce b qui aurait une tension moyenne. Autrement, excepté en combinaison avec m, il analyse le b comme fricatif, ce qui est exagéré.

Par contre M. Josselyn dit : « Le b initial est presque toujours occlusif », et plus loin « suivi ou précédé d'une autre consonne, la prononciation occlusive persiste toujours ».

La position initiale de mot en syllabe accentuée est sans doute une des plus favorables à la variété plosive, mais elle n'arrive guère régulièrement hors les conditions que nous venons de préciser. Il suit de ce que nous avons dit plus haut que nous ne trouvons pas un b plosif dans certaines combinaisons ; b en contact en arrière avec une occlusive est plosif et avec une consonne qui se rapproche beaucoup de la position occlusive il a la tendance d'être mi-occlusif ; mais en contact en arrière avec une fricative comme s, c'est le b fricatif = ʋ qui se présente. Exemples : Los vasos = lOz ʋasOs ; porvenir = porʋenir ; esbelto = Esʋelto. Par mi-occlusif, nous voulons dire que ce n'est ni plo·ʋable ni ploʋable, mais un son intermédiaire entre b et ʋ au point de vue organique. Au point de vue acoustique, c'est plutôt ʋ comme les lèvres se touchent à peine ou incomplètement et il n'y a pas de tension. L'entourage a beaucoup d'influence ; un b contigu à une voyelle très fermée est plus facilement plosif, et à côté d'une voyelle ouverte, il y a la tendance opposée. On voit que comme

pour les voyelles, les variétés extrêmes sont plus faciles à préciser que les intermédiaires.

On a vu que les analyses et d'Araujo et de Josselyn sont extrêmes. Celui-là trouve peu de plosives et celui-ci peu de fricatives. Cette grande divergence d'opinion provient un peu de la différence de méthode entre les deux. Il se peut même que M. Josselyn parle un langage différent, c'est-à-dire que par « occlusive » il ne veut pas indiquer « plosive » ce qui ne paraît pas être le cas puisqu'il parle souvent d'explosion. Il me semble, cependant, qu'avec ses procédés, M. Josselyn trouverait occlusive même une fricative comme le θ anglais.

Il est très facile d'étudier la consonne ʋ. En mettant un morceau de papier très mince — comme un morceau de papier à cigarette — entre les lèvres, il est facile de constater les degrés d'occlusion. Pour arriver à reproduire cette consonne mi-fricative, il faut partir de la position fricative ʋ et fermer les lèvres en essayant de laisser au centre une petite fente, si petite que s'il ne s'agissait simplement que de l'air qui pourrait y passer, elle n'aurait pas d'importance. Mais il s'agit de la façon de commencer la consonne et partant du genre de consonne.

M. Araujo classifie les sons pour les deux graphies b et ʋ de l'orthographe usuelle comme identique, en quoi il a raison. M Josselyn en dit : « Il est clair que l'identification n'est pas tout à fait complète. » Je la crois complète comme prononciation régulière. Cependant, il faut admettre que chez les lettrés et surtout dans la prononciation soignée certains mots commencent par un ʋ pour v malgré la position hors contact en arrière. Mais comme cette prononciation n'est pas régulière pour la langue, je la crois due à l'influence de l'orthographe. Cette influence est d'autant plus grande que l'effort pour faire la distinction entre b et v en écrivant ces mots coûte assez cher à tout le monde. Ce n'est que de mémoire qu'on sait la faire. Chez le peuple l'identification parait complète et à Madrid et à Valladolid. On trouve même quelques rares lettrés qui essayent de corriger la langue en prononçant un v dentilabial, ce qu'ils n'arrivent pas, cependant, à faire régulièrement.

En parlant des b de sobre, brava, cantábrico, bárbaro qu'il a fait inscrire dans le texte d'un morceau de poésie, M. Josselyn remarque que « le sentiment des mots simples

reste même quand ils sont liés ensemble et que l'initiale devient médiale ». Je ne crois pas à ce « sentiment des mots », qui me paraît contraire aux principes de la phonétique. Cela pourrait être cependant dans une prononciation soignée ou dans la prononciation particulière à la poésie castillane. Dans cette prononciation qui est artificielle et conventionnelle, les mots sont plus espacés, il y a plus d'emphase surtout pour les syllabes fortes. Nous ne voulons pas nier, bien entendu, qu'une consonne se conserve mieux à l'initiale de groupe de syllabes, ce qui est un fait.

Ce n'est donc pas le fait d'être initiale de mot, mais le fait qu'elle peut être en tête d'un groupe de souffle, qui a de l'importance pour une consonne.

En somme, nous avons constaté la régularité plus grande aux extrêmes, c'est-à-dire que le b à l'initiale absolue est plosif, que b intervocalique est toujours ʋ, que b en combinaison (excepté avec m ou n) est intermédiaire entre les deux en subissant largement l'influence de l'entourage, mais que l'effet acoustique est d'une fricative même là où il y a occlusion presque complète. Comparez cette conclusion avec nos observations sur les autres occlusives fricatives.

La consonne t.

Pour le t castillan le lieu de formation est très avant dans la bouche. Il est souvent légèrement interdental. Dans l'articulation la plus usuelle, on opère l'occlusion en appliquant la pointe de la langue contre le bas de la surface interne des dents supérieures et la lame de la langue contre les racines des dents et contre le palais. Ce t est légèrement palatalisé sans arriver à l'être autant que le t français, puisque le milieu de la langue n'est pas convexe.

Après les consonnes l, s, ɹ, et moins après n, le t peut être légèrement influencé par la position un peu reculée de ces consonnes, particulièrement après l et s, mais cette influence est peu sensible à Madrid. Ce sont plutôt ces sons-là qui s'accommodent à la position du t.

Tout le monde est d'accord sur le t type, mais Araujo trouve en plus un autre t (= T) « predorso dental occlusiva sorda », « lengua post-dental », « tension fuerte » ; mais

il ajoute que le T ne diffère pas de l'autre au point de vue acoustique et qu'on pourrait s'en passer dans la classification ; il l'a probablement présenté comme pendant logique de son D.

Par contre, Josselyn observe une variété spéciale de t, un t interdental occlusif en donnant comme exemple de la combinaison « hazte ». Pas plus dans le cas cité par Josselyn que dans celui observé par Araujo, nous ne voyons la nécessité de noter ces nuances dans la transcription, ce que Araujo admet. Le cas du t interdental de Josselyn est analogue au n anglais des mots comme anthem, panther, où le n est interdental ou plus avancé qu'à l'ordinaire.

M. Josselyn constate le fait qu'au point de vue du souffle le t type est de la variété française, c'est-à-dire que l'explosion est vocalique ; il observe que le t initial est plus fortement articulé que le t médial, ce qui est sans doute vrai ; mais il y a un autre élément qu'on ne doit pas oublier, à savoir l'accent. Dans l'exemple qu'il donne, la syllabe initiale porte l'accent, tata (?), ce qui est important.

Le t castillan est dental. Par l'influence de l'entourage il peut varier : 1° en s'avançant jusqu'à la position de la pointe de la langue contre le bord des dents inférieures, ou bien la pointe de la langue vis-à-vis de la fente entre les deux mâchoires, mais à peine assez avancée pour qu'on qualifie la position d'interdentale ; 2° de même en reculant a position de la pointe jusqu'à toucher aux racines des dents supérieures.

La consonne d

La consonne plosive vocalique d se forme à la même position que le t. Cependant elle tend à prendre l'arrière-position de cette consonne tandis que le d intervocalique (ð) tend à prendre la position la plus avancée du t, ou bien il dépasse cette position et devient franchement interdental.

La plosive d se présente initiale hors contact immédiat en arrière, c'est-à-dire initiale de groupe après un repos. Elle se présente aussi en syllabe très forte.

M. Araujo observe un D (= d) occlusif post-dental après n, l, s. Ce son existe. Je l'ai observé dans ces cas, mais sur-

tout après n. Cependant il n'y a que le commencement ou le point de départ qui soit occlusif, la pression d'air emmagasiné est minime ou presque nulle. L'effet acoustique est généralement celui d'une fricative, à moins qu'il n'y ait emphase. La pointe de la langue est contre les racines des dents, et il me semble que l'effet, soit plosif, soit fricatif se fait sentir plus ou moins suivant que la langue en s'écartant du palais frôle ou non la face interne des dents supérieures. Si la langue ne touche pas les dents en glissant le long d'elles, le contact étant imparfait, la première partie de l'articulation nous donne l'impression d'une plosive faible, mais d'autre part nous éprouvons l'impression d'une fricative, si la tenue du son est fricative, bien que la langue parte d'une position occlusive. Dans cette consonne fricative la langue partant des racines glisse le long des dents. Quoi qu'il en soit, l'impression est généralement d'une fricative. Si l'accent syllabique tombe sur la syllabe en question, dont le d est initial, la prononciation plosive est favorisée.

M. Saroïhandy s'exprime comme suit dans son compte rendu sur le livre d'Araujo : « Les plosives en castillan normal sont loin d'être aussi rares que dans la prononciation individuelle de M. Araujo. D'après M. Vianna, on n'entendrait les fricatives qu'entre deux voyelles appartenant à un même mot ou à deux mots différents non séparés dans la prononciation.» La critique est justifiée (voyez par contre ȷ). Mais tout en ayant tort, Araujo n'est pas très loin de la vérité.

Voici les faits comme nous les entendons. Les règles pour la prononciation du d (et ծ) sont parallèles à celles pour b (et ʋ). Le d se présente initial hors contact en arrière (excepté avec l'n). Le d intervocalique est un ծ. Il y a des mi-fricatives intermédiaires entre le d et le ծ, qui tendent vers les plosives si elles suivent un son fermé ou presque fermé, mais si elles suivent l's, elles sont franchement fricatives sans être aussi ouvertes que le ծ. Peu importe dans ce cas que l's se présente sous une forme affaiblie ou non. L'observation ci-dessus sur le d en combinaison après l, n, s'applique plutôt à la prononciation de Valladolid. Le d en combinaison à Madrid fait toujours l'effet fricatif parce que tout en partant d'une position plus ou moins fermée (après n, l), la durée du son est fricative. En somme, pour les extrêmes, à

savoir, d plosif initial hors contact et d (= ð) intervocalique fricatif, il n'y a guère de différence significative pour les deux Castilles. Il n'y a qu'une tendance à accentuer le côté fricatif à Madrid, et par contre à accentuer le côté plosif à Valladolid. Cette différence entre les deux prononciations se manifeste plus clairement après n et l. La prononciation plosive du d qui suit n ou l paraît être l'ancienne et la prononciation fricative fait du progrès même dans la vieille Castille. Comme nous l'avons vu pour b, ʋ, l'emphase peut amener la prononciation plosive ; et la position en syllabe très forte accentuée lui est très favorable.

Le d initial castillan *en contact en arrière* = d + ð, ou ð⊥, ressemble beaucoup, et au point de vue acoustique et au point de vue du lieu d'articulation, au ð anglais, tout en partant cependant pour le castillan d'une position occlusive. Le ð interdental existe en anglais, mais la position interdentale ne paraît pas être la plus usuelle pour le ð anglais. A ce sujet, nous citons Lloyd (d'après Jespersen, p. 35, *Lehrbuch der Phonetik*), qui dit avoir observé le ð interdental « in foreigners, in children, and in teachers teaching, but hardly at all in the ordinary speech of adult English people, etc..., when the sound is fully acquired, the tongue rarely, if ever, passes beyond the points of the upper teeth. It must be admitted, of course, that when the tongue is in this position, its tip is often a little in advance of the lower toothrim, so that a smart blow under the chin causes the tongue to be bitten. This is the basis of a common practical joke among English children. » Jespersen continue en commentant cette citation : « Bei seinem eigenen (wie bei Sweets) [θ, ð], entweicht die Luft durch die Zwischenräume zwischen den Oberzæhnen, und er fand dass, wenn er diese Zwischenräume verstopfte, er den Laut weiter unten hervorbrachte, so dass die Zungenspitze sichtbar wurde (ꞵ 2 d), und dass dasselbe der Fall war bei Leuten, deren Zæhne von Natur dicht nebeneinander standen. » Ce sont les d en combinaison soit initiaux soit médiaux, c'est-à-dire les intermédiaires entre d et ð qui ressemblent au ð anglais. Le d initial hors contact en arrière lui ressemble moins, mais il lui ressemble plus que le d français. Nous aurions pu donner un signe spécial de transcription pour ce d par exemple, đ vis-à-vis de ð, formant la série d, đ, ð.

La consonne ɟ.

La plosive palatale sonore ɟ correspond aux autres plosives sonores castillanes en ce que la tension est faible. La première partie du son ressemble à un d fait un peu en arrière du d castillan. La dernière partie ressemble à y (= j). L'effet acoustique ressemble beaucoup à dj en combinaison intime où le j servirait d'explosion à la première consonne; l'articulation est plus ou moins palatalisée.

Le ɟ se présente à peu près régulièrement pour l'y orthographique lorsqu'il se présente initial hors contact en arrière. Cependant comme pour v = ʋ au lieu de b, il paraît y avoir influence de l'orthographe. De toute façon il n'est pas rare que l'occlusion soit incomplète. L'y orthographique se prononce ɟ s'il est entouré de sons très fermés ; par exemple: Cónyuge = Kɔnɟuxe; Con yeso = KOnɟES·o; etc. On voit que c'est surtout après l'n que l'y prend la forme ɟ.

ɟ peut se présenter comme prononciation de l'y à n'importe quelle position dans la prononciation emphatique. Il se présente assez régulièrement pour ʎ initial dans la prononciation ordinaire. Par « ordinaire », je veux dire la prononciation de tout le monde quand il ne s'agit pas d'une prononciation soignée ou cérémonieuse. Théoriquement, on considère cette prononciation comme vicieuse.

ʎ est sans doute l'ancienne prononciation. Mais aujourd'hui, elle n'est régulière que dans la prononciation d'assez peu de gens si l'on ne considère que la prononciation de la conversation. Elle ne se maintient que par les écoles et par l'influence de l'orthographe.

Le peuple prononce franchement ɟ pour ll initial hors contact. Exemples : llega = ɟe·ga.

Comme point de départ de son étude sur l'y = ɟ, M. Josselyn compare l'y fricatif avec l'i, en prenant comme i le plus ouvert qu'il ait pu trouver, celui de « mima », et en disant qu'il est toujours plus fermé que l'y fricatif. Cependant, à notre avis, l'i de mima est plutôt au contraire l'i le plus fermé qu'on puisse trouver, c'est-à-dire i + cons. + ɑ métaphonique. Mais se fondant là-dessus, M. Josselyn critique Araujo pour avoir dit: « La langue qui pour i ne touche

pas au palais dur ni aux alvéoles, se met presque en contact avec les alvéoles pour y, et se serre contre le palais pour ɟ. » « Or, continue Josselyn, nous avons vu que la langue touche au palais pour i, elle y touche moins pour y (j). Nous verrons plus tard ce que veut dire *serrer contre le palais.* »

Pour mettre les choses au point, il faut citer les analyses d'Araujo pour ɟ (et pour j).

M. Araujo qualifie cette consonne de « dorso prepalatal, occlusiva sonora momentanea, tension media ». Il déclare que « Así se pronuncia toda y ortográfica ante vocal : ya, yo, yugo, kayado, etc. », ce qui me paraît une grande exagération, surtout pour l'y intervocalique. Quant à l'y, M. Araujo l'analyse comme intermédiaire entre i et ɟ représenté dans l'orthographe par i, comme on voit dans les exemples suivants qu'il cite : hierro = ɪèro ; hiato = ɪato ; limpiar = limpɪar ; cuestion = kwèstɪon..

Curieusement, M. Josselyn se trouve d'accord avec M. Araujo dans ce cas, alors que pour les autres plosives-fricatives b, ʋ, d, ð, g, g, il y a désaccord entre eux. C'est que cette fois M. Josselin suit logiquement ses analyses précédentes, en donnant la plus grande place aux occlusives. Mais, chose curieuse, M. Araujo, qui ne trouve guère que des fricatives d'un emploi régulier dans le cas des consonnes qu'on vient de mentionner, n'observe, lui, que la prononciation ɟ pour l'y antévocalique.

Dans son compte-rendu sur le livre d'Araujo (*Romania* XXIV, 1895, p. 299), M. Saroïhandy fait cette observation : « Le y castellano dans yerba, mayo, est presque identique au j allemand de ja, il est donc assez étrange que M. Araujo le décrive comme étant une occlusive sonore momentanée. » Voilà l'analyse qu'Araujo aurait dû faire pour être logique avec lui-même. D'autre part, il eût été non seulement plus logique, mais aussi plus conforme aux faits, que M. Saroïhandy admît la possibilité d'un ɟ dans certains cas pour l'orthographe y. Car comme nous venons de l'observer au sujet de d, M. Saroïhandy s'est étonné de la rareté des plosives dans l'analyse d'Araujo, et il paraît cependant ignorer complètement cette prononciation de y.

Elle n'était cependant pas inconnue, car en 1881 Schu-

chardt écrivait (*Zeitschrift für Romanische philologie*. V. p. 302 et seq) :

« dy = y. Meinen ohren war das y der Madrider als mit einem leisen vorgeschlagenen d erschienen, besonders auffællig z.B.in rey, reyes (re^{d}yes). »

Cette prononciation n'est pas la plus usuelle à la position intervocalique, mais elle apparaît dans le voisinage des voyelles fermées plus souvent qu'ailleurs, ou bien c'est une prononciation emphatique dans cette condition.

Mais revenons à l'i de mima, et à la critique que Josselyn fait au sujet de i-y, dans le paragraphe déjà cité. A notre avis l'i de mima est long et tend à devenir une diphtongue dont la dernière partie est plus fermée que la première, tandis que l'y est généralement très bref. Du reste, autrement la critique ne paraît pas justifiée comme on y trouve un y consonne plus ouvert qu'un i voyelle, présenté comme variété ouverte de cette voyelle, c'est-à-dire que i ouvert = ɪ est plus fermé que y (= j). Cela paraît renverser la théorie fondamentale de la nature de la voyelle.

Dans la figure 124, p. 133, M. Josselyn nous présente des tracés sur le palais de (1) y de « ya » et de (2) i de « mima. » C'est par cette figure qu'il essaye de nous prouver que l'i ouvert est plus fermé que l'y (j). Si nous retournons à la page 19, figure (11), nous verrons les tracés suivants de (1) sí, (2) impío, (3) mima. Tous les tracés dont il s'agit dans les deux figures, sont du même sujet B, un Madrilène. Qu'on compare les deux figures. On observe que l'i de mima de la figure (11) est à peu près identique avec le tracé du y de ya à la figure (124). Mais malheureusement dans cette dernière figure il y a encore un tracé de l'i de mima qui est très différent. La comparaison est facile en calquant le pointillé sur du papier transparent et en superposant les tracés. Donc on pourrait prouver que l'i de mima est identique avec l'y de ya, ou qu'il en est bien différent.

On comprend ainsi qu'avec tout cela, on ne prouve rien du tout, excepté peut-être que même les machines ne sont pas infaillibles, ou bien tout simplement combien il est difficile d'écarter toutes les possibilités d'erreur soit matérielles, soit subjectives. On peut observer qu'il est beaucoup plus important de savoir les dimensions du passage où la langue ne touche pas, que de savoir celles des parties

où elle touche. La constatation des parties touchées a de l'importance surtout pour nous donner quelques indications sur la largeur du passage. Cependant, il y a deux autres facteurs importants :

1° Quelle est la profondeur du passage? ou en d'autres termes, la langue prend-elle une forme convexe, concave, ou plate ?

2° Conserve-t-elle cette position du commencement jusqu'à la fin, ou, y a-t-il quelque changement de la forme de la langue dans une partie de l'articulation ?

Nous parlons autre part de la tendance de lever la langue dans la dernière partie de l'articulation des voyelles très longues en Castillan, ce qui est plus marqué lorsqu'il y a emphase.

Voici encore une expérience de M. Josselyn que nous citons pour la commenter : « Le tracé des ampoules accuse une moindre pression pour y que pour i. B a prononcé mio-miembro avec l'ampoule 3, à la partie antérieure de la bouche, et dans la figure 125, on voit que la force articulatoire est très différente. » Comme je ne sais ni de quel i ni de quel y (?), il s'agit, il est difficile d'en parler. Cependant, puisque l'i porte un accent, il paraîtrait que c'est un i très fermé en syllabe forte et que nous ne sommes pas cette fois en présence d'un i ouvert comme celui de mima, d'après M. Josselyn. Cette fois la difficulté est plutôt dans l'i de miembro. Etait-ce un vrai j dans l'expérience en question, ou i, ou la semi-voyelle ĭ ou ı ou quelque son intermédiaire? Voilà ce qu'il faudrait savoir. Mais en admettant que ce soit un j, est-ce un j normal? Il y a une très grande différence de longueur entre i et j. Il se peut que les ampoules dont on s'est servi ne soient pas assez sensibles pour reproduire graphiquement les vibrations d'un son aussi bref que celui que j présente souvent.

M. Josselyn observe (p. 135) qu'il « est rare de trouver un bon y (fricatif) à l'initiale et que « à la médiale, l'y fricatif n'est pas commun ». Pour l'y initial, voyez nos observations plus haut. On peut remarquer qu'à notre avis, la position initiale importante, c'est celle de groupe, mais M. Josselyn paraît généralement, sinon toujours, faire allusion à la position initiale du mot. Quant à l'y médial fricatif, au contraire, il est très commun, encore beaucoup plus commun que le ȷ à la position intervocalique. Com-

ment se peut-il qu'il trouve l'y (j) assez rare à la médiale, alors que M. Saroïhandy donne celui-là comme prononciation unique? Cette observation chez Josselyn est d'autant plus curieuse qu'il trouve la prononciation fricative d'y (j) commune en combinaison avec d'autres consonnes, ce qui ne correspond pas avec la prononciation plosive qu'il constate pour les autres consonnes plosives-fricatives, b, v, d, g, en combinaison. Nous parlerons de y-i en combinaison, en considérant les semi-voyelles, etc.

En conclusion, disons non seulement qu'il est facile de constater l'y (j) médial, mais encore qu'il est la prononciation logique indiquée par le traitement des autres plosives b, v, d, g, et par la tendance générale de la langue. Il ne s'agit non plus de finesse. Il suffira d'écouter pendant une demi-heure la conversation castillane pour se convaincre de l'exactitude de nos observations sur l'y médial.

La consonne k.

Le lieu d'articulation de la consonne soufflée, k, paraît normal. Nous discuterons dans la suite les variations amenées par l'influence des différentes voyelles et la qualité de l'explosion de cette consonne.

M. Araujo caractérise la tension du k comme moyenne ainsi que pour g. Elle me paraît plus forte pour le k. M. Josselyn critique M. Araujo pour avoir déclaré que la série « d'arrière en avant » pour k + voyelle est : ka, ko, ku, ke, ki, en disant, lui, que l'ordre paraît être ku, ko, ka, ke, ki. Il se peut que ni l'un ni l'autre n'ait raison, ou bien qu'ils l'aient tous les deux en partie du moins. Il s'agit de savoir d'abord de quel a, o, u (e, i) on parle, puisqu'il y en a plusieurs. Cela n'a pas d'importance pour e, i, comme l'e sera toujours en arrière de l'i quelle que soit la variété. Il se peut cependant, qu'Araujo ait étudié surtout ɑ et que Josselyn ait étudié a ; sans la distinction que je viens de faire la discussion me paraîtrait oisive. M. Josselyn s'explique dans une note (p. 65) comme suit: « Ici j'ai considéré seulement les voyelles types pour ne pas brouiller les tracés. » On comprend qu'il n'a pas voulu brouiller les tra-

cés, mais cela ne nous rassure pas à propos des variétés, ni des voyelles ni de la consonne.

La voyelle type n'existe pas. Si l'hypothèse que j'émets ci-dessus est correcte (à propos de l'a, etc.), Araujo aurait étudié plutôt les voyelles fermées (ɑ = la forme fermée de a) et Josselyn des voyelles plus ouvertes, plus emphatiques. Tout cela prouve une fois de plus l'existence des variétés des différentes voyelles. Que cela brouille les tracés ou non, nous ne pouvons pas négliger ces variétés.

M. Josselyn constate que le souffle est sourd dans l'explosion du k initial (initial de mot à ce qu'il paraît), mais que médial il est variable, le type germanique étant plus commun. Comme je trouve moi-même le k une consonne très tendue en Castillan, je croirais volontiers que la détente est plus sourde que celle des autres plosives. Je crains cependant qu'elle le soit moins que ne le pense M. Josselyn, dont les expériences ne m'inspirent pas grande confiance pour les occlusives-fricatives, c'est-à-dire puisqu'il tend à mon avis à exagérer les occlusives.

Toutefois, d'une façon générale, il a probablement raison au sujet du souffle de k. Il faut se rappeler que pour nous la position initiale est bien plus rare, c'est-à-dire la position initiale hors contact en arrière comparée avec la position initiale de mot.

En parlant de la prononciation de la combinaison cc du mot accion, M. Josselyn s'exprime ainsi (p. 69). « Pour l'andalou seul le premier k se fond dans la fricative, ce qui donne azión (= aθión). Un bon exemple de la prononciation usuelle où le premier k conserve sa qualité occlusive et explosive se voit à la figure 63; k se trouve aussi comme le premier élément dans la lettre x sans qu'il y ait rien à signaler. Un bon exemple de cette combinaison se trouve dans expiar (fig. 132). » Pour cc, passe encore s'il donnait cela comme prononciation « correcte », mais il le présente comme prononciation usuelle, ce qui est très loin d'être le cas. La prononciation usuelle, surtout dans la nouvelle Castille, est a:θ:jo˖n, qu'elle soit bonne ou mauvaise.

Quant à la combinaison ks, il y a au contraire beaucoup à signaler, notamment que dans un grand nombre de mots, le k ne se prononce presque jamais dans la conversation, où la prononciation s pour x = ks est usuelle. Exemples : express = ᴇspɹɛs ; expansion = ᴇspansjo˖n. Quant à la

prononciation de gala, le cas est à peu près le même que pour ð de la terminaison ado, excepté que dans le cas de certains mots plutôt savants, la prononciation populaire n'est pas tout à fait aussi commune. Même en France, où les influences savantes sont très fortes, on prononce assez souvent s pour ks dans la conversation et un peu partout, à l'université même; exemple, esplike pour ɛksplike. On dit donc: e·sakto, ᴇspiar, ᴇsθᴇpto pour exacto, exspiar, excepto, mais à la position intervocalique la chute du k n'est pas aussi commune.

On peut opposer aux expériences de M. Josselyn les observations de M. Baist (*Grundriss*, *Grœber*, p. 885) « X, heute nur mehr = ks in Fremdworten, sucht die Akademie, dem Wohlklang (!) und der Etymologie zu lieb, auch in der sprachwidrigen Verbindung xt selbst in altüblichen worten wie extremo, Extremadura, durchzusetzen. »

En passant, on peut observer que pour le mot excepto, etc. il y a une prononciation assez commune même chez les professeurs, les officiers, les prêtres, etc., notamment ᴇsθɛkto où le k est substitué par dissimilation au p surtout dans l'emphase (cf. Eksɛtera en français).

La consonne plosive g.

La consonne plosive sonore g paraît être une vélaire ordinaire, excepté que la tension est moins forte qu'en français, ainsi que nous l'avons constaté pour les autres plosives castillanes.

M. Araujo n'admet pas de g plosif en fait de son régulier, excepté comme prononciation individuelle, c'est-à-dire exceptionnelle; et après n dans des mots comme θaŋgano, saŋgɹe, etc., ce qui paraît juste si l'on ne considère que l'arrivée de cette consonne. Ce cas est à rapprocher de toutes les combinaisons médiales (c'est-à-dire non initiales de groupe), où une fricative suit une occlusive comme nð ou nd, ce que nous avons déjà discuté.

M. Josselyn dit en revanche que « à l'initiale, g est toujours occlusif, aussi bien isolé que combiné avec des consonnes (sauf gu = gw) ». On a vu avec les autres plosives ce qui représente la position initiale pour nous.

Le g paraît se présenter hors contact en arrière initial de groupe, comme les autres plosives. Intervocalique il devient fricatif, g. En combinaison avec d'autres consonnes, à moins que la consonne précédente ne soit une plosive, il me semble que c'est plutôt un g fricatif intermédiaire entre g et g intervocalique, dont la durée est fricative au point de vue acoustique.

Même dans certains des cas où la fricative est surtout facile à distinguer, et très usuelle comme dans le mot agua, M. Josselyn trouve le g plus souvent occlusif que fricatif. « Sur 66 cas », dit-il, en parlant du g médial, 36 sont des occlusives et 20 des fricatives nettement caractérisées; 10 sont difficiles à apprécier. » Dans ses conclusions (p. 76), il affirme que la consonne g n'a pas de prononciation fricative constante et que partout où elle se trouve, on peut la prononcer comme occlusive « sans que cela paraisse pédantesque ». Et encore, « b et d sont toujours occlusives sauf quand elles se trouvent entre deux voyelles. Et même dans cette position, d n'est pas incontestablement fricatif, car sur 30 cas, j'ai trouvé 15 occlusives ».

Comparez ces observations avec l'analyse de M. Baist (*Grundriss*, *Grœber*, p. 884): « D im Auslaut und intervocalisch nach dem Ton ist im Begriff zu verschwinden, im Süden vollstændig eliminiert, im Mund der Gebildeten Madrids mit unvollkommenem Verschluss, Storms inneres th. »

Nous avons déjà dit ce que nous en pensons, mais il convient de constater combien M. Josselyn incline vers la prononciation occlusive même là où l'on a des exemples classiques des fricatives, notamment à la position intervocalique. Nous admettons cette prononciation dans le débit emphatique.

En conclusion, notre analyse constate la prédominance de la prononciation fricative pour les consonnes plosives b, (et v) d, g, (ȷ) y. La prononciation n'est franchement plosive (sauf exception) qu'à l'initiale de groupe hors contact en arrière. Pour les consonnes médiales, c'est-à-dire initiales en contact ou médiales, la prononciation est intermédiaire, mais plutôt fricative.

Il y a une grande symétrie en castillan dans le développement des fricatives et des plosives et dans l'emploi des deux catégories de consonnes b, ꝩ, d, ð, ȷ, j, g, g. Nous

avons noté que le sud des Castilles est légèrement en avance sur le nord au point de vue du développement des fricatives, et que les plosives sont un tant soit peu plus tendues dans le nord.

LES NASALES

La consonne m.

La consonne nasale m a le même lieu d'articulation que le b plosif.

Il est à noter que l'explosion est moins forte dans le m que dans les autres plosives parce que l'air, ayant une sortie plus ou moins libre par le nez, ne s'accumule pas autant dans la bouche. Donc la différence de pression en dedans et en dehors de la bouche n'est pas grande. Les résonnances nasales sont fortes.

Comme Araujo l'a observé, m n'est jamais final dans les mots castillans. Ce n'est que dans des mots étrangers qu'on peut observer la prononciation à cette position. Dans ce cas, on le prononce généralement n, mais si un Castillan fait un m à la finale, il est sans détente d'après Araujo. Le n orthographique devant p ou b se prononce m, s'ils sont en contact, ou plus exactement, l'articulation de l'n persiste toujours, mais elle est couverte par la position des lèvres fermées, ce qui produit m. Lorsque la coïncidence des articulations est parfaite, ce qui n'est pas toujours le cas, l'effet de l'n est peu sensible au point de vue acoustique.

M. Josselyn observe à la page 29 de son livre que « m est toujours plus fortement articulé que ne sont les deux autres occlusives bilabiales » (p, b). « Toujours ? » C'est possible, mais la preuve qu'il en donne n'est pas satisfaisante. Par la figure 19, sur laquelle il appuie cette conclusion, on pourrait prouver tout simplement, si toutefois on peut prouver quelque chose par une seule expérience, qu'une consonne occlusive bilabiale est plus tendue initiale que médiale, ce qui est assez exact. Il semblerait curieux qu'une occlusive sonore fût plus tendue que son pendant

sourd, encore davantage si cette occlusive sonore est en même temps une nasale. Je crois d'accord avec Araujo que la tension de p est plus forte que celle de m. A la page 150, au même sujet, M. Josselyn observe que « dans la figure 19, il a été démontré que la pression labiale est plus grande pour m que pour p ou b, et on notera que la fermeture persiste moins longtemps ». Il me semble que c'est beaucoup prouver par cette figure. Là le m est initial, mais le b et le p ne le sont guère dans son expérience.

L'intervalle entre les syllabes ne nous paraît pas assez grand pour nous assurer du fait. C'est la prononciation de pa, ma, ba, qui nous aurait éclairé en la comparant avec celle de son expèrience où l'ordre était ma, ba, pa, et où il paraîtrait plutôt que b et p aient été médiaux. Dans de pareils cas, si je comprends l'expérience, il faut tenir compte du fait que la pression expiratoire diminue, vers la fin d'un groupe, et tenir compte aussi de la position des accents syllabiques ou de phrase et de l'accent rythmique qui est très important en castillan. On ne nous dit pas si l'on a fait des expériences avec un sujet autre que celui de Cuenca. On peut rapprocher ceci du fait que M. Josselyn caractérise l'explosion de k comme « assez forte ». Il paraît la trouver plus forte que dans g initial. Il nous présente t plus fortement articulé que d, et p plus fort que b. Le m plus fortement articulé que p n'est donc pas logique. Ce phénomène ne serait pas d'accord non plus avec les faits présentés dans les autres langues les mieux connues au point de vue phonétique.

En parlant de m, M. Josselyn fait d'Araujo la critique suivante (p. 150) : « Et s'il y a occlusion, il faut qu'il y ait explosion comme pour les occlusives simples; il faut aussi que cette explosion ou ouverture des lèvres soit considérée comme faisant partie de la consonne. Donc la distinction faite par M. Araujo (*op.cit.*, p. 42) est inutile ou même trompeuse. » (M. Araujo notait le m final sans détente en castillan). D'abord s'il y a occlusion, il n'est pas nécessaire qu'il y ait explosion, ce qu'il faut, c'est l'ouverture, mais cela peut tarder longtemps à se produire. L'explosion est une partie du son sans doute si elle existe, mais elle n'en est pas une partie essentielle. La plosive peut s'en passer. Jespersen discute la question d'une façon très intéressante dans ses *Phonetische Grundfragen*. Quoi qu'il en soit, il me paraît de toute

utilité d'indiquer que l, n, etc., perdent leur explosion souvent en fin de groupe devant pause. Comparez avec les mots aem, et əp prononcés avec m et p sans explosion quelquefois en anglais.

M. Josselyn fait une constatation qui est intéressante si elle est exacte. « A la rigueur », dit-il, « on pourrait distinguer deux classes d'm. La première serait celle dont la figure 91 offre le type : il y a occlusion labiale complète, les vibrations laryngiennes continuent pendant cette occlusion..., etc. C'est le type français. L'autre classe serait celle où les vibrations laryngiennes ne commencent qu'avec la voyelle, l'm n'est indiqué que par l'explosion labiale et la qualité nasale de la voyelle qui suit, ou par ce dernier fait seul. » Il trouve que le phénomène varie avec les mots et non avec les sujets, et qu'il ne se présente « qu'initial ».

Je n'ai pas observé cette prononciation, mais la nasalisation de la voyelle est assez commune.

La consonne n.

La pointe de la langue touche aux racines des dents, mais à peine : la position paraît être un tant soit peu en arrière de celle du d plosif. Cette consonne est très souple et variable selon les conditions que nous allons exposer. Elle se présente sous les formes : 1° de n normal. Cela est surtout le cas initial de mot ou entre voyelles dans la prononciation non emphatique; 2° de n sans détente, final et devant consonne excepté f, ou p, b, ou fricative vélaire ou plosive vélaire, en contact; 3° sous la forme de m ou de $\frac{m}{n}$ devant p, ou b (v) en contact; 4° sous la forme de ɲ ou de ŋ final de groupe devant pause en syllabe forte, ou dans la prononciation emphatique. La prononciation emphatique favorise ces variétés ou plutôt une palatalisation à toutes les positions, mais surtout à la finale; 5° sous forme de la voyelle nasalisée ou bien, plus rarement, de consonne nasale fricative M devant f; 6° le n devant une plosive vélaire ou devant une fricative vélaire, y compris le w, devient ŋ s'il y a contact.

M. Araujo s'exprime ainsi (p. 43) au sujet d'un article de M. Escriche :

« En el que sostiene que la n seguida de f es difícil de pronunciar en castellano, consultando si no sería lo más correcto escribir amfiteatro, emfermo, imfinito, damfe, umfarol, etc. Solo á un bascuence ó á una persona que ha vivido en las risueñas provincias bascas largo tiempo, como ocurre con el señor Escriche, puede occurrirsele formular semejante cuestión. »

. . . .

« La f castellana es un sonido francamente dentilabial y no puede por lo tanto motivar el cambio de la n precedente en m, como lo motivan la b y la p. » Ici M. Araujo a bien tort. Il paraît même ignorer l'existence de M, consonne dentilabiale fricative nasale, qui apparaît quelquefois en anglais et en allemand devant f. Ensuite il se trompe beaucoup sur la prononciation de n + f en castillan. Donc, c'est plutôt M. Escriche qu'Araujo qui a raison malgré « las risueñas provincias bascas ».

M. Araujo note avec raison que le n en fin de diction perd sa détente. Il la perd en effet en fin de groupe devant pause.

Les observations de M. Josselyn au sujet de n + f sont assez exactes, sauf dans certains détails que nous relèverons dans la suite, c'est-à-dire là où le n disparaît en nasalisant la voyelle suivante. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir publié le premier en 1907, ces observations qu'il avait faites plus tôt. Il me pardonnera cette observation que j'étais arrivé à constater cette prononciation dès ma première enquête en Espagne. Je l'ai traité au mois d'avril, 1906, dans une conférence devant la classe de M. Passy à l'École des Hautes Études Pratiques. Il en est de même pour la prononciation de $\frac{m}{n}$, etc., où la fermeture des lèvres couvre soit une partie soit l'ensemble de l'articulation du n, et opère un petit changement de résonnance. M. Josselyn dit : « Sans l'emploi du palais artificiel, il aurait été presque impossible d'apprécier cette combinaison. » Non seulement je l'avais constaté sans le palais artificiel, mais d'autres personnes non phonétistes, des Castillans, protestent qu'ils font un n tandis qu'on entend m à peu près. Il y a quatre possibilités dans ce cas, ou c'est n et

ceux qui écoutent ont tort, ou c'est m, et ceux qui prononcent ont tort, ou c'est tout le monde qui a raison, ou ce n'est personne qui a raison. Le choix n'est pas si difficile que cela. Je cite comme exemple M. Cejador, auteur de quelques volumes sur Cervantes publiés en 1906 avec un chapitre sur la phonétique. C'est une personne qui n'a pas de connaissances phonétiques, mais qui néanmoins a senti que sa langue touchait au palais, ce qui n'est du reste pas très difficile dans une combinaison comme « en pe », « en be », « en ba ». Les distinctions de temps sont évidemment plus difficiles.

Tout en constatant la disparition du n dans les autres combinaisons de voyelle + n + f, M. Josselyn le nie dans le cas de a + n + f, toutefois en admettant même ici la nasalisation de l'a. Il en dit: « Il reste toujours quelque chose de l'n » (p. 183). Cela ne paraît pas exact. Le cas est le même pour a dans cette combinaison que pour les autres voyelles.

Le n plus ou moins normal se présente initial hors contact en arrière et à la position intervocalique.

Le n initial de mot en contact en arrière, ce qui équivaut au n médial, diffère peu de celui-là. Car les autres consonnes qui peuvent terminer les mots en castillan, s, l, r, z, (et ð̥ ou z̬), sont des fricatives, et par conséquent dans la combinaison avec n initial de mot il n'y a qu'une consonne plosive ou fermée, c'est-à-dire le n lui-même.

Le n médial de mot présente le même cas que le n final de mot qui n'est pas devant pause, c'est-à-dire en contact, excepté qu'il y a beaucoup de consonnes qui se présentent dans cette position initiale de mot et qui se présentent rarement à l'intérieur des mots.

Les combinaisons médiales de mots, c'est-à-dire à l'intérieur du mot, sont peu nombreuses puisque devant les consonnes labiales et devant les consonnes vélaires le n change de lieu d'articulation. Il reste surtout les combinaisons nr, ns, nd, ou nð, nθ, nt, où la plosive ou la fricative sert de détente au n.

Au sujet de la réduction de n à m devant labiale, on doit observer que ce changement n'a lieu que lorsqu'il y a contact. S'il y a la moindre hésitation après le n, il reste tel quel. A la finale dans cette combinaison, l'articulation du n peut rester soit en partie soit dans sa totalité, mais elle est couverte par la labiale toujours occlusive qui suit.

Quelquefois l'arrivée du n précède la fermeture des lèvres, mais ce n'est pas la règle. Exemples : buen provecho = bwɛmpɹoʋetʃo ; granparte = gɹamparte ; convasos = kOmbɑsOs.

De même devant consonne vélaire fricative ou plosive, il faut qu'il y ait contact pour que le n se change en ŋ. Exemples: Don Juan = dɔŋxwɑn; sin hueso = sɪŋwe˔so (ou sɪŋgwe˔so). Le n prend souvent la forme ŋ, quelquefois celle de ɲ, dans les deux cas sans détente, final de groupe devant pause, surtout si la prononciation est emphatique. Exemples : ¡ digo capitán ! = digo kapitaŋ ! ¡ Con Juan ! = kɔ̃ŋxwɑŋ ! ou kɔŋ weŋ !

Devant f en contact en règle générale le n disparaît comme occlusive en nasalisant la voyelle précédente. Cependant, il reste une partie de l'articulation du n. La langue se lève, mais elle s'arrête avant de toucher au palais. Si les voyelles ɔ̃, ʊ̃, ɑ̃ se prononcent longues, la langue peut même se recourber en arrière. En tout cas, cette action s'observe davantage dans l'articulation des voyelles d'arrière. ĩ et Ẽ sont plus brèves. La nasalisation donne un timbre plus grave surtout aux voyelles d'arrière, peut-être en partie à cause de la position un peu cacuminale de la langue, qui opère un changement considérable dans la forme de la chambre de résonnance. Quelquefois, surtout dans une prononciation emphatique, on a voyelle nasalisée + M. Dans ce cas, pour représenter le f, il ne reste que la détente sourde du M. Dans cette prononciation, la voyelle n'est pas prolongée, mais dans les cas de la chute complète du n, il n'y a pas de liaison vocalique entre la voyelle nasale et la consonne f suivante, et la voyelle est généralement prolongée, ce qui est plus notable pour les voyelles d'arrière.

M paraît être l'étape par laquelle la consonne a passé avant que sa chute fût consommée, ainsi n > M > voyelle nasalisée, l'affaiblissement étant graduel de n à n fricatif, à M et finalement à la voyelle nasalisée. La prononciation M, sans être la prononciation usuelle, est plus commune dans le nord des Castilles que dans le sud. Le M est favorisé par l'emphase comme prononciation plus fermée que celle de voyelle nasale. La prononciation rapide favorise la chute de la consonne.

Deux n en contact se fondent en un seul. Devant m, il

se réduit à m dans la prononciation rapide, où il est plus ou moins couvert par l'articulation des lèvres fermées de l'm qui suit. Nous indiquons cette prononciation par $\frac{m}{n}$ ou par $\frac{m}{n}$. C'est-à-dire que l'arrivée de l'n peut ne pas être couverte.

La consonne nasale ɲ

Le lieu d'articulation usuelle de cette consonne est assez avancé pour la partie occlusive. La pointe de la langue peut toucher ou non aux dents supérieures. La consonne ressemble assez souvent quant à l'occlusion à un n palatalisé. A cause de ceci et à cause du caractère plus relâché de l'articulation du ɲ castillan, l'ensemble ressemble plus à la combinaison nj que le ɲ français. C'est-à-dire qu'il tend en castillan soit vers n palatalisé suivi de j, soit vers une combinaison de l'arrivée de ɲ et une certaine durée de ɲ suivi de la consonne j. Nous parlons bien entendu du ɲ à la médiale, position usuelle pour cette consonne. Il en est de même pour ʎ, excepté que l'affaiblissement du premier élément est allé plus loin dans la prononciation usuelle. Sweet dit de ʎ : « In such combinations, as in Spanish llano, it is often difficult to know whether to write the glide, or not », etc. Schuchardt trouve dans l'article déjà cité que le son j est très perceptible dans cette combinaison en espagnol.

On entend assez souvent un n qui ressemble beaucoup à un ɲ dont la détente manquerait. Ce son se présente en fin de groupe devant pause comme ŋ. C'est un n palatalisé, la langue restant collée au palais (cf. avec l, etc.).

Araujo en fait la description suivante : « El sonido de ñ resulta de la colocación de la lengua en la posición de ch (ch = tʃ), apretandola con fuerza en toda su anchura y en su parte medio-dorsal supralveolar y prépalatal, de modo que el aire salga por la nariz. Asi suena toda ñ ortográfica : España, etc. »

La consonne ŋ

Le lieu d'articulation du ŋ en castillan paraît correspondre avec celui de la consonne qui le suit, car il n'existe qu'en combinaison avec une autre consonne vélaire, excepté comme variante de n final devant pause ou en syllabe forte, surtout à la finale. Cette prononciation de n final est caractéristique de l'emphase. Exemples : sin casa = sıŋ kasɑ ; con gola = kɔŋgolɑ, ou kɔŋgolɑ ; Don Juan = dɔŋ-xwan, ou dɔŋxwɑŋ ; un hueso = uŋweso, ou uŋgweso ; cette dernière prononciation est très commune, mais on la considère comme incorrecte ; c'est la prononciation populaire. Pour qu'il y ait ŋ, il faut que le n soit en contact avec la consonne vélaire, autrement le n reste tel quel, sous réserve des autres cas mentionnés ci-dessus. Il faut observer qu'en fin de groupe, c'est ce même ŋ qui se présente, c'est-à-dire qu'il est sans détente. Comparez avec ɲ dans la même position. La langue reste collée au palais jusqu'à la fermeture de la bouche. La perte de la détente paraît la première étape d'affaiblissement des finales qui conduit à la chute complète.

Enfin, nous avons remarqué l'extrême mobilité des consonnes nasales castillanes. Elles sont très sensibles aux influences des consonnes environnantes. D'autre part, elles se font remarquer par une forte résonnance nasale, et elles prêtent souvent de leur qualité nasale aux voyelles, surtout aux voyelles précédentes.

La voix nasillarde est très commune en Espagne, et même chez ceux qui ne parlent pas habituellement « du nez », on entend une voyelle nasalisée accidentellement comme dans le cri eɹal ð̆õo ! = Heraldo.

LES LATÉRALES

La consonne l

Le lieu d'articulation du l varie de celui de n en avant presque jusqu'à celui de ɹ en arrière, en étant généralement un peu en arrière de n. Quant au mode d'articula-

tion, c'est plutôt le type anglais, mais non pas le type exagéré de ce son encore moins ce qu'on entend chez les étrangers quelquefois. On a une preuve de cette qualité du l par la tendance qu'il a de rendre la voyelle précédente plus grave.

Comme presque toutes les consonnes castillanes, il est avancé ou reculé selon ce qu'il précède une voyelle d'avant ou une voyelle d'arrière, D'après Araujo, après l, n, s, le d devient post-dental. En effet, il me semble que le d qui suit le l, prend l'arrière-position du d et que dans cette position, il tend á être plosif ou du moins à partir d'une position occlusive. Cela est, cependant, le cas plutôt dans la vieille Castille qu'à Madrid. Le n possède sur le d une influence plus grande que les autres consonnes, en ce sens qu'il est occlusif et que la tension atteint son maximum dans la pointe de la langue au lieu de l'articulation, tandis qu'avec l, la pointe est plus relâchée, et ainsi la langue tend à glisser en avant pour prendre la position du ð. Le n ayant presque la même articulation qu'un d plosif, il suffit dans la combinaison nd qu'on ferme le passage du nez pendant la durée de n pour le transformer en nd; si la combinaison est castillane dans ce cas, on a ndð, le dernier son servant de détente.

M. Josselyn s'exprime ainsi (page 125): « M. Araujo (*op. cit.*, p. 50) se trompe en croyant qu'une séparation brusque est nécessaire à ce point pour faire une l parfaite. La finale qui conserve son articulation sans aucun relâchement est un meilleur type de ce son ». On se rappellera que M. Josselyn a tancé rondement M. Araujo pour s'être exprimé d'une façon contraire au sujet de m. Cela paraît manquer de logique et de la part d'Araujo et de la part de Josselyn. Mais nous essayerons de l'expliquer. Disons d'abord que pour nous la détente est aussi nécessaire pour que le l soit complet et normal qu'elle l'est dans le cas de m. La contradiction d'Araujo s'explique par le fait que le l complet se trouve en castillan. L'opinion de Josselyn en contradiction avec ce qu'il dit pour m se trouve justifiée par le fait que si ce n'est pas « un meilleur type de ce son », c'est au moins un l vigoureux. A la position finale devant pause, surtout en syllabe accentuée, la langue se colle au palais et garde cette position assez longtemps. C'est un l long et sans détente et qui partant n'est normal ni au point de

vue castillan ni au point de vue général. Exemples : cónsul = kónsul· ; farol = faɹol· (J'ai cru voir des signes d'un prochain affaiblissement du n devant s, comparez avec voyelle + n + f).

La consonne ʎ

L'articulation du ʎ est plus ou moins pareille à celle de ɲ, mais elle tend davantage vers ly (= lj) et ɟ. Le fait est que le vrai ʎ existe à peine en dehors de l'influence des écoles et des lettrés. Même là il perd du terrain rapidement. Les lettrés qui se servent *régulièrement* des intermédiaires entre ʎ est lj sont assez rares, et ceux qui font un vrai ʎ le sont encore davantage.

La prononciation populaire est j, excepté à l'initiale hors contact en arrière, où la prononciation est ɟ.

« La langue recourbée... présente son dos central convexe fortement appliqué à la voûte palatale de sorte que l'air échappe avec un assez grand bourdonnement. » M. Josselyn cite le paragraphe précédent d'Araujo en en disant : « Or, c'est précisément au centre du palais que la langue ne touche pas. » L'explication en est très simple. Josselyn y parle de certaines variétés qu'il a observées sur ses palais artificiels. Mais Araujo parle d'un vrai ʎ, ce qui est théoriquement correct en Espagne. Josselyn admet que parmi tous ses sujets « G... était le seul qui ait articulé une véritable ll (= ʎ) ».

Ce sujet est Asturien. Josselyn constate aussi, avec raison sans doute, plusieurs variétés tendant vers ly (lj), sans pourtant y arriver. Quelques-unes de ces prononciations peuvent représenter des imitations, ce qu'on a vu en France après la réduction de ʎ à j. M. Littré et d'autres ont voulu ramener l'ancienne prononciation de ʎ. Consultez M. Passy là-dessus, *Sons du Français*, p. 105, où il dit : « Quelques personnes, il est vrai, essayent de prononcer le l mouillé, comme le recommandent en général les grammairiens ; mais elles y réussissent le plus souvent fort mal et prononcent (œlj), (sulje), (pilje) ; confondant ainsi des mots, comme souiller et soulier, piller et pilier. » Puisque le l français est un peu palatalisé, la combinaison lj ressemble plus à ʎ sans

8

doute qu'un lj anglais, par exemple. En Espagne il se peut que quelque chose d'analogue arrive. Seulement, s'il en est ainsi, on apprend à imiter le son de ʎ en étant enfant. Toutefois ce n'est pas probablement la prononciation que l'enfant apprend d'abord, car les domestiques, le peuple enfin, prononcent j initial et j médial pour ʎ. L'affaiblissement n'est pas tout à fait aussi développé dans la vieille Castille qu'à Madrid, mais ce n'est qu'une question de degré. L'affaiblissement fait des progrès puisque c'est la prononciation populaire même à Valladolid.

On sait que la prononciation de j pour ʎ est universelle dans les pays espagnols d'Amérique et que c'est, sauf quelques exceptions, la prononciation des provinces espagnoles en dehors des Castilles.

Les écoles ne sont certainement pas fortes en Espagne, mais elles ont plus d'influence dans la prononciation qu'autre part, parce que, vu le caractère plus phonétique de l'orthographe castillane que celle de beaucoup d'autres langues, on peut se concentrer à l'école sur quelques variations entre la prononciation théoriquement correcte et celle du peuple. Du reste, ces distinctions sont assez nécessaires dans quelques cas, par exemple dans haya et halla, tous deux = aja. La distinction entre b et v est purement littéraire, comme nous l'avons déjà vu, etc.

L'école a plus d'influence dans le cas que nous discutons, parce que la grammaire et la prononciation correcte donnent du prestige aux fidèles qui en font une espèce de culte. On se distingue des « chulos »; on est « ilustrado ». Malheureusement c'est une grammaire cristallisée qu'on enseigne, qui ne s'occupe guère du côté vivant de la langue. Cette instruction a l'avantage d'être appliquée du commencement jusqu'à la fin de l'enseignement. Que ce soit le catéchisme, ou « la historia sagrada » (l'histoire sainte) qu'on enseigne, on a toujours le temps de s'arrêter pour dogmatiser sur la grammaire ou sur la prononciation correcte.

Tout cela a son bon côté, sans doute, surtout vu la faiblesse de l'instruction publique en Espagne. Certes, l'ignorance de la masse de la population donne plus d'influence aux lettrés, la majorité du peuple ne sachant pas lire.

Mais au fond, à part les quelques particularités que nous mentionnons, il y a peu de différence entre la prononcia-

tion du peuple des villes et celle des gens instruits. La différence est bien moins grande au point de vue réel qu'au point de vue théorique.

Pour ces raisons, et pour d'autres raisons peut-être, l'affaiblissement de ʎ n'est pas encore aussi marqué que le développement analogue en France. Pourtant la différence n'est pas grande. Elle consiste dans le fait que la prononciation ʎ a un peu plus de force au centre en Espagne, tandis qu'en France elle ne reste que dans quelques provinces. Cependant, dans ces provinces, c'est encore la prononciation populaire.

Pour l'enseignement du castillan, pourvu qu'on ne choisisse pas l'espagnol de l'Amérique, il vaut évidemment mieux enseigner ʎ pour le présent.

En résumé, pour le peuple, la prononciation de y (j) et celle de ʎ sont identiques. Pour les gens instruits dans la prononciation lente et soignée, on prononce ll (= ʎ) comme intermédiaire entre ʎ d'un côté et lj ou ȷ de l'autre. Dans tous les cas, le son transitoire j est très perceptible. Dans la prononciation rapide et familière, on tend vers la prononciation populaire. Cependant, dans la prononciation très animée, ou emphatique, on tend vers les formes fermées surtout pour les syllabes fortes, c'est-à-dire vers ȷ. M. Josseyn cite la tendance vers lj et ȷ, et je crois qu'il représente la prononciation soignée, ce qu'il faut accepter ici, cependant, comme prononciation castillane pour les raisons déjà exposées. On se souviendra du désaccord existant entre M. Josselyn et moi au sujet de l'y médial. Le fait que ll et y ont une prononciation à peu près identique dans la prononciation populaire, et cet autre fait qu'il en est de même à quelques degrés près de la prononciation familière et rapide des bourgeois, expliquent en partie au moins la prononciation fermée (occlusive) que M. Josselyn nous présente pour y (j) médial. Il y a confusion quelquefois entre y (j) et ll (ʎ) médiaux dans une certaine prononciation, ce qui est aggravé par l'influence de l'orthographe à l'initiale pour y (j). Nous l'avons constaté pour v (ʋ) aussi. Malgré ces petits écarts, il y a un développement symétrique des plosives et des fricatives en général. D'autre part, le rapprochement des deux sons chez le peuple ne fait que hâter a réduction complète de (ll) ʎ à (y) j dans les autres classes de la société. Chez le peuple, où il y a peu de gens qui

sachent bien lire, l'influence de l'orthographe est peu considérable et, en écrivant, il font des fautes qui font ressortir la différence entre la prononciation représentée par l'orthographe usuelle et la prononciation populaire, c'est-à-dire qu'ils écrivent phonétiquement.

LES ROULÉES

La consonne r.

La consonne r, roulée, a une articulation assez avancée en castillan, sans être cependant dentale. Le ɹ fricatif est plus en arrière, et la position en est fortement influencée par les différentes voyelles.

Le r initial de groupe hors contact en arrière est une roulée assez forte, ayant dans le débit ordinaire et rapide trois ou quatre coups. Dans la prononciation lente et soignée, le nombre de coups s'élève légèrement, et cela à cause de la durée plus considérable qu'ont tant de sons prolongeables dans ce débit. Il en est de même pour l'emphase. Le r fort que les Castillans appellent « rr doble », est identique avec le r initial. Il varie de la même façon en passant de la prononciation ralentie soignée ou cérémonieuse à la prononciation naturelle de la conversation rapide. Dans ce dernier cas, il n'est pas question de la prononciation très familière et très négligée où l'on escamote des sons et même des syllabes sans scrupule.

Initial de groupe en contact en arrière, le r se réduit généralement à deux coups, dans le débit rapide faiblement ralenti. Si la prononciation est lente, et surtout soignée ou emphatique, il peut présenter plus de roulements.

En combinaison après consonne à l'initiale ou à l'intérieur des mots, il varie d'après les deux débits que nous venons de décrire depuis r à ɹ ; ɹ est la prononciation usuelle de la conversation sans emphase.

A la position intervocalique, la prononciation usuelle de r est ɹ, qui monte à r avec l'emphase.

Final devant pause, le r se présente sous les deux formes avec certaines modifications quelquefois. Dans cette position, le r le plus usuel, c'est la forme fermée ou fricative, où

d'un seul coup la langue se colle souvent au palais. A la finale de syllabe forte tonique devant pause, on a souvent le r, ou le r. Le r dans cette position, ou à l'intérieur
|°
devant m, ou autre son très fermé, pour ainsi dire, s'affaiblit facilement après la voyelle i. Exemples: El·e·xiɹ; iɹme; fiɹme; amor; andar; seɲɔr, ou seɲOr, ou seɲOr˒˳; komɛr
|°
ou komᴇʀ. (|° signifie à moitié soufflé).

Devant consonne, la consonne roulée qui est encore usuelle, perd du terrain chaque jour. Plus particulièrement dans le centre et dans le sud, le r fricatif fait de grands progrès. J'ai l'impression que les jeunes gens s'en servent plus que les vieillards. Chez les jeunes gens du peuple, il n'y a pas d'hésitation; c'est le r fricatif qu'on prononce devant une consonne. En somme, il paraît que le r devant une consonne est en train de s'affaiblir en consonne fricative. L'influence savante tend à retarder ce changement parmi les gens instruits. Les maîtres d'école prononcent encore le r roulé devant consonne plus généralement que les autres personnes instruites. Je crois même que dans le cas de r devant l, il peut y avoir par confusion quelque influence de la règle pour r après l, etc. Araujo analyse ce r devant l comme roulée forte, mais Josselyn paraît avoir raison en disant: « Devant une consonne, r tend à devenir fricative. » En combinaison à l'initiale, comme dans prado, frente, Josselyn trouve presque toujours deux battements. On se souviendra de ce que nous nous servons de l'expression « initial » dans un autre sens généralement. Si nous le comprenons bien chez M. Josselyn, le mot « initial » veut dire initial de mot. Pour ce qu'il paraît vouloir indiquer là, nous nous servons de deux expressions : initial de groupe en contact en arrière, et initial hors contact en arrière. Cette dernière position rend la consonne plus forte, la première est une position bien moins forte. Mais M. Josselyn paraît croire que r après une consonne initiale de mot est une roulée de deux battements. Ce n'est le cas qu'après consonne à la position initiale absolue; et pour que ce son soit r roulé au lieu de ɹ, encore faut-il qu'il y ait un peu d'emphase, ou tout au moins prononciation un peu soignée, dans la position où la consonne initiale est en contact en arrière.

Nous croyons qu'après consonne sauf l, n, s,(?), le r varie d'un battement au r complètement fricatif, et qu'il n'est donc pas roulé. Cependant, je trouve que M. Josselyn a fait quelques observations intéressantes sur le r fricatif, notamment sur le r intervocalique auquel nous reviendrons.

En résumé, le r initial hors contact, et le r fort représenté par la graphie rr, sont des roulées fortes. Le r initial en contact en arrière est moins fort, ayant deux battements en général, ou du moins le plus souvent. Le r après consonne est fricatif excepté après l, n, s. Le r devant consonne est une roulée en train de s'affaiblir en fricative. Le r intervocalique est une fricative (Voir ce sujet). Nous avons appelé consonnes fricatives tous les r non roulés. Il peut y avoir un battement, la langue peut frôler le palais, elle peut glisser le long du palais, elle peut se recourber en frôlant ou non le palais, et enfin elle peut se coller au palais. Cette dernière articulation est une des prononciations de r final devant pause. Le r final devant pause est généralement fricatif, c'est-à-dire selon notre définition de ce mot.

On remarquera qu'il y a analogie entre les plosives et les roulées dans l'affaiblissement qui aboutit à des fricatives. Le contact affaiblit la roulée, en suivant à peu près les mêmes conditions et en arrivant, après plusieurs étapes au même résultat, à savoir une fricative, pour aboutir sans doute plus tard à la chute complète dans les conditions les plus favorables, comme à la finale et entre voyelles d'arrière, ce qui est déjà arrivé dans le parler négligé et même dans la prononciation usuelle dans certains cas. Ex. négligé: tɔ:l mundo, pour todo el mundo; pa: kɛjo = para aquello; dans la prononciation correcte, mais non cérémonieuse, ao pour ado à la terminaison des participes passés de la première conjugaison. On notera que ce sont les sons les plus vocaliques, les plus ouverts, les plus sonores dont le contact est affaiblissant au plus haut degré. (Le terme r fricatif n'est pas satisfaisant, voir cette lettre).

LES FRICATIVES

La consonne f.

La consonne f, dentilabiale, fricative, sourde, paraît tout à fait normale en castillan, le lieu d'articulation étant le bord interne de la lèvre inférieure et le bord externe des dents supérieures. Hors son influence sur le n précédant, il n'y a rien de particulier à signaler.

La consonne w.

C'est la consonne w, anglaise ou française avec les modifications que nous allons mentionner. Comme dans ces langues, il y a élévation de l'arrière-langue accompagnée de l'arrondissement des lèvres. Quant aux lèvres et à la langue en tant qu'articulation relâchée, il ressemble plutôt au w anglais, et quant à la qualité très vocalique du son, il ressemble au w français.

Dans certaines positions, il est très régulier, mais dans la position des semi-voyelles, c'est-à-dire après consonnes, de même que pour j (y), on trouve toutes les nuances depuis w à ŭ et à ᴜ et à u. Il est donc moins régulier que le w français dans cette position.

A l'initiale hors contact en arrière, c'est-à-dire à l'initiale absolue, c'est toujours gw ou w très fermé qui se présente.

Par gw nous ne voulons pas dire exactement une combinaison de ces sons, ce qui n'est pleinement vrai que dans l'emphase, mais nous voulons indiquer un point de départ occlusif ou à peu près, mais avec une durée plutôt fricative (V. la description de Josselyn).

La prononciation ±gw que nous venons de décrire nous paraît moins régulière que celle de ɟ initial ; que l'influence de l'orthographe soit encore plus grande pour cette consonne ou que ce soit une occlusive en train de se régulariser à l'initiale absolue.

Nous discuterons autre part l'arrondissement opéré par

le caractère relâché de l'action des lèvres dans l'articulation de w + voyelle, ou de consonne + w + voyelle. Les lèvres s'avancent moins qu'en français et plus paresseusement.

M. Josselyn (p. 78) commence ainsi sa description de w: « Ce son est celui qui est indiqué par l'orthographe hu ou u devant une voyelle. M. Araujo l'a bien mis en lumière et il n'a pas suivi sur ce point les données de M. Passy qui s'est complètement trompé sur le caractère de ces sons. Il s'agit d'une consonne et non pas d'une voyelle ». M. Josselyn fait allusion aux *Changements Phonétiques*, 1891, de M. Passy. Il revient à la charge en traitant j (y). Voilà de la critique bizarre, d'une nonchalance étonnante ! Car je ne lui ferai pas l'injure de croire qu'il ignore l'existence des six éditions des *Sons du Français* dont la dernière en janvier 1906, qui forment la suite du livre cité par lui. Cependant il ne paraît pas faire preuve d'un excès de bonne volonté pour se mettre au courant des opinions de l'autre école. Ainsi comprise la critique est un jeu d'enfants. Car pour avoir les opinions actuelles d'un savant, on ne les cherche pas dans sa thèse de doctorat d'une quinzaine ou d'une vingtaine d'années antérieures (Consultez l'*Alphabet de l'Association Phonétique Internationale*, publié par M. Passy, son secrétaire, que nous présentons au commencement de cette monographie).

En revanche, M. Josselyn réussit mieux avec sa description de l'articulation, où il nous semble qu'il jette de la lumière sur le sujet. La voici en partie : « Pour le souffle, les prononciations sont assez variables. A l'initiale (hueco, huerto, etc.), B... le prononçait fricatif, sans occlusion et sans explosion ; C..., avec occlusion préliminaire, mais sans explosion sensible (fig. 80); E... et F..., comme occlusif avec explosion ; tandis que D... hésitait entre la prononciation de B... et celle de E... et de F... » On notera la différence usuelle entre nous au sujet du terme initial. On remarquera aussi que M. Josselyn décrit ici pour w certaines prononciations intermédiaires entre un w pleinement explosif et un w purement fricatif. On se souviendra que nous avons préconisé ces différentes variétés d'après la position et d'après le contact pour les occlusives-fricatives b-ʋ, d-ð, etc. Il en est plus ou moins de même pour w. Nous y voyons cependant une influence de l'orthographe très grande, sur-

tout dans la prononciation lente et soignée. Cette influence est même plus grande que pour j, peut-être parce que ll et y sont plus communs et qu'ils se sont un peu confondus, et surtout parce que dans l'orthographe usuelle le w est représenté par le signe de la voyelle. Voilà pourquoi le w n'est pas encore plus fermé que ne le présente M. Josselyn dans une prononciation soignée à ce qu'il paraît. Quoiqu'il en soit, il est à noter que la prononciation pour ce qu'il appelle « à l'initiale » est de beaucoup plus occlusive et explosive dans le cas de b, d, g, j que pour w.

Comparez avec ce que nous venons de dire nos observations discutées dans la suite sur la prononciation de hierro présentée par Josselyn.

Chez le peuple, la prononciation du w initial hors contact en arrière est uniformément occlusive et correspond à la prononciation de b, d, ɟ, g. Après une consonne, w est généralement fricatif. Une exception notable, c'est la prononciation populaire de gw après n = ŋ, un hueso = uŋgwᴇs·o; un huevo = uŋgwe ˉ ʋo, etc. On considère cette prononciation cependant comme très incorrecte.

L'u après une consonne et suivi d'une voyelle, se prononce le plus souvent comme w; de même pour i, en pareil cas, c'est j; mais il arrive assez souvent qu'au lieu de w-j on a ŭ, ᴜ, ĭ, ɪ, ou quelque son intermédiaire dépendant surtout de la quantité accordée à l'u à l'i en question.

On notera qu'il y a très souvent dissimilation entre j-i et w-u et la voyelle qui suit ; exemples : bwɛnos ; pjɛs. Mais s'il devait y avoir des variations à l'initiale pour correspondre aux semi-voyelles, etc., le cas serait le même pour j et pour w. On a déjà noté les opinions d'Araujo et de Josselyn. Il ne serait peut-être pas hors de place de les résumer ici. Araujo analyse l'y de yo et celui de haya également comme occlusif, et l'i de « hierro » et celui de « pié » comme fricatif. Josselyn le suit d'assez près dans son analyse toutefois en trouvant l'y de la graphie « y » à la position intervocalique moins régulièrement occlusif. Mais l'y est à quelques exceptions près la seule consonne vocalique plosive qu'Araujo admette, alors que Josselyn les voit un peu partout. On voit donc que sur l'y = ɟ ils sont à peu près d'accord par exception. Pour w Araujo signale la prononciation occlusive comme populaire, sans dire si c'est l'unique prononciation populaire. Nous avons vu que pour

l'u = w « initial », Josselyn est de beaucoup moins occlusif que pour toutes les autres plosives — fricatives b-ʋ, d-ð, ɟ-j, g-g.

S'il faut une explication de l'analyse de y intervocalique par Araujo, nous émettons cette hypothèse : Araujo, en faisant ses expériences pour déterminer la prononciation de y intervocalique, aurait prononcé les syllabes très lentement, en faisant la division des syllabes d'après la grammaire et d'après la tradition ; tous ces y seraient devenus des y initiaux hors contact, ou bien, sinon pas complètement hors contact, un peu fermés par la prononciation soignée ajoutée à l'influence de la position initiale ; en d'autres termes, c'est un isolement de la syllabe opéré à l'espagnole.

Dans la critique déjà citée de M. Saroïhandy, celui-ci s'exprime ainsi : « M. Araujo ne nous parle pas d'un son intermédiaire entre u et w. Il assimile l'u de bueno à celui de hueso, écrivant bweno, weso. La confusion des deux sons n'est guère admissible. L'u de bueno comme l'i de bien sont plutôt des voyelles consonantiques (asyllabiques) que de véritables consonnes. » D'abord, il est inexact de dire que « M. Araujo ne nous parle pas d'un son intermédiaire entre u et w », puisqu'il en a parlé. Il nous explique même que, dans sa première ébauche publiée en français, il avait analysé u-w et i-y dans certaines conditions comme des semi-voyelles. Il est vrai que dans son édition espagnole, il a opté exclusivement pour les consonnes j et w dans les cas dont il s'agit. Je ne sais pas si les idées de M. Saroïhandy ont changé depuis cette époque assez éloignée. Il y a du pour et du contre. S'il fallait choisir entre ĭ et j et entre ŭ et w, nous aurions opté comme Araujo pour les consonnes. La difficulté est la suivante : les semi-voyelles castillanes sont d'une souplesse extraordinaire. Toutes les nuances depuis ı à ĭ et à j, et depuis ᴜ à ŭ et à w se présentent.

Nous nous contentons de signaler l'existence des semi-voyelles, en disant toutefois que la prononciation consonantique est de beaucoup la plus usuelle dans le débit rapide de la conversation. C'est, cependant, un j, un w, très sonore. Nous y reviendrons en discutant la syllabe, où nous mentionnons quelques raisons pour ces variations.

A ce sujet, je cite un passage de M. Josselyn qui montre

bien la différence de point de vue entre nous deux (p. 146). « En outre, il y a certainement une différence entre yerro et hie [erro] pour F (fig. 140), différence que je n'ai pu constater définitivement chez les autres sujets, mais qu'il faut étudier dans un grand nombre de prononciations pour voir s'il y a moyen d'établir les trois classes: g (= ɟ), y, et i consonne (ou semi-voyelle). »

1° Il donne entre parenthèses les parties de mot qu'on n'a pas prononcées parce que le mot entier ne pouvait pas se prononcer sans que le r couvrît les tracés sur le palais artificiel. Il ne s'agit donc ni de hierro ni de yerro, mais tout simplement des syllabes ye et hie, ou bien au plus d'une imitation des premières syllabes de ces mots.

2° Même si tous ses sujets avaient prononcé l'y de ye et l'i de hie d'une façon différente, comme il le présente pour l'un d'eux, cela m'aurait prouvé quelque chose de bien différent, à savoir, l'influence de l'orthographe, la mobilité de j ou autre chose. Il suffit de prolonger la durée de j tant soit peu pour amener le changement indiqué. Le changement de i en j est connu dans le cas de la graphie y = i (j) conjonction, ce qui arrive surtout devant une voyelle tonique non précédée d'autre consonne. Voici l'exemple d'un cas où l'i se comporte comme y. « ¿ Como está V. ? BjENɟUSTEᵉ? » Comparez avec le mot « conɟuxe » déjà cité. Je crois que i initial devant voyelle se prononce comme j initial devant voyelle, sauf dans une prononciation soignée ou influencée par l'orthographe, ce qui cependant ne m'empêche pas de croire aux semi-voyelles en castillan. La prononciation de j pour la graphie y ou i à l'initiale absolue est une prononciation littéraire, pour ainsi dire. La prononciation du peuple est ɟ pour les deux lettres.

Pour prouver que l'u initial + voyelle = w, Araujo donne l'exemple de ɛlweso, etc., en disant que s'il n'en était pas ainsi, on prononcerait e-lueso comme on prononce e-luso. Il dit qu'on compare los suecos avec los huecos. et qu'on notera la différence. On peut observer cependant une autre différence qui est une preuve de l'existence du son consonantique en pareil cas, et qu'Araujo n'a pas mentionnée.

Le u = w vocalise un s précédent, tandis que l'u voyelle ne le fait pas. On peut prouver par cette même expérience un autre fait, c'est-à-dire que si dans des mots comme

suecos, sueño, etc., l'u ne vocalise pas, il paraîtrait que cet u n'est pas la consonne ordinaire. Il y a cependant deux considérations qu'il ne faut pas négliger en tirant une conclusion ; 1° Qu'il y a un intérêt de logique pour la langue à conserver ces mots tels quels. Comme il y a de longues séries de mots qui commencent par une consonne sourde initiale plus u, ou i, + voyelle ; 2° Que la consonne sourde ne se vocalise qu'à la position faible de la consonne, à savoir la position de finale de syllabe. La position de la consonne est évidemment encore plus faible si la syllabe en question est atone. Il n'en est pas moins vrai que l'u à cette position après la consonne initiale et suivi d'une voyelle paraît plus vocalique, c'est-à-dire une consonne qui tend vers la semi-voyelle.

La consonne ʋ.

Nous avons déjà discuté la fricative bilabiale ʋ en traitant b. L'articulation correspond à la prononciation bilabiale du w allemand, c'est-à-dire que c'est un f bilabial vocalisé. Il va sans dire qu'il est particulièrement vocalique en castillan L'arrondissement peut se comparer à celui de l'u (y) français, sans qu'il y ait toutefois projection des lèvres. L'ouverture est une fente légèrement arrondie comme du reste pour l'u (y) français non prolongé. L'arrondissement se fait sentir plus à la fin qu'au commencement du son.

Nous attribuons à l'influence des écoles et de l'orthographe le peu de manque d'identification qui peut exister entre b et v (ʋ) orthographiques initiaux. L'identification de b et v médiaux est complète, et personne que je sache ne fait régulièrement la distinction à l'initiale. C'est une affaire de mots, donc une influence de la graphie.

M. Baist dit aussi que « b et v sont identiques ».

La consonne s.

La consonne s a une articulation assez éloignée des dents en castillan. Elle est toujours sourde, excepté lorsqu'elle précède une consonne sonore. Les cas de vocali-

sation de l'ʂ intervocalique abondent en castillan, mais ils sont accidentels et ne se rencontrent au plus qu'une fois sur dix, et même alors souvent d'une façon incomplète. La position la plus propice est entre des voyelles d'arrière. L'ʂ tombe souvent devant certaines consonnes. Nous en reparlerons en donnant les règles d'Araujo pour ce phénomène, en traitant z, l'ʂ sonore, et en discutant en général les affaiblissements des consonnes et en discutant l'assimilation. On a souvent confondu l'ʂ castillan avec des variétés andalouses de cette consonne.

La consonne z.

La fricative sonore ne diffère de l'ʂ que par sa qualité de consonne vocalique. L'arrivée de cette consonne n'est pas toujours sonore. Toutefois le z castillan est plus vocalique que l'ʂ sonore allemand. Il apparaît toutes les fois que l'ʂ précède une consonne sonore. Exemples : Mismo = mɪzmo ; los vasos = lOzʋasOs. Cependant, pour que l'ʂ se vocalise, il faut qu'il y ait contact avec la consonne suivante, autrement il reste s. Consultez le chapitre sur l'affaiblissement des consonnes et l'assimilation.

Araujo dit que « l'ʂ devant les sons ᴜ (ʋ), f, ᴅ (d), l, m, *r* (r), y, t, g (ɡ) prend ordinairement le son de ç (ç) plus ou moins clair ». Et encore que « l'ʂ devant p, m, *r* (r) ç, ch (tʃ) g (ɡ), ʎ, se change aussi quelquefois en ' ». (Je ne me rappelle pas pour le moment ce qu'il veut dire exactement par '. Malgré tous mes efforts, je n'ai pu me procurer un exemplaire de son livre.)

Je ne me suis occupé spécialement de cet affaiblissement de l'ʂ que dans mon premier séjour en Espagne ; par conséquent mes notes peuvent avoir besoin d'être contrôlées.

L'affaiblissement commence avec un relâchement de l'articulation pour laquelle le retrécissement n'est plus suffisant pour produire la friction de l'ʂ. Dans la seconde étape, il reste une constriction, mais peu de friction, ce qu'on peut représenter par $h^{ç}$ après une voyelle d'avant, particulièrement après i, et par h^{x} après une voyelle vélaire, particulièrement après ɑ. Si la consonne suivante est vocalique, il peut y avoir vocalisation partielle $\underset{\vee}{h}^{ç}$, $\underset{\vee}{h}^{x}$. On peut

supposer que hç a passé à hx par assimilation. Il peut y avoir influence d'une consonne suivante comme dans l'exemple, laɹðOs qu'on a cité. Ce n'est pas exactement un ɹ, mais il y a rapprochement avec la position de ɹ. L'effet se produit parce que la langue s'élève vers le palais pour le hç et glisse en avant pour prendre la position de ð, ce qui produit un son transitoire qui ressemble à l'ɹ.

Exemples : MutʃOh̬xgalanEh ; talEhç υakahx. Cet s est si près de tomber, ce qu'il fait souvent du reste, que ce n'est peut-être pas la peine d'essayer de fixer un son si transitoire.

Ce que nous venons de dire s'applique à Madrid et au pays au sud. Dans la vieille Castille cet affaiblissement de l's est peu sensible excepté devant f et r, Mahx fOhx fOɹOs et mahx reme ᵀ djo, où il est régulier dans le parler rapide.

La consonne ʃ

Cette consonne ne se présente que dans la combinaison tʃ. Pour cette raison son lieu d'articulation est très avancé dans la bouche. M. Josselyn dit que « le ʃ espagnol ne présente pas une affrication aussi développée qu'en italien ». En effet elle n'est pas très développée, moins qu'en anglais, la consonne étant plus avancée ; le timbre en est plus aigu. L'effet dental, c'est-à-dire un léger choc de l'expiration contre les dents est cependant perceptible en castillan, et il l'est encore davantage dans quelques dialectes espagnols.

L'articulation tend un peu plus vers j (y) que celle des ʃ mieux connus, ce que nous avons vu d'ailleurs pour le dernier élément du ɟ.

La consonne θ

La consonne θ castillane diffère très peu du son anglais correspondant. Elle est un peu plus interdentale que celui-ci. Le bord extérieur de la langue touche légèrement le bord intérieur des pointes des dents supérieures.

Dans la prononciation naturelle le θ devient plus ou moins

sonore toutes les fois qu'il est suivi d'une consonne sonore en contact.

La fricative ƌ.

Nous avons traité cette consonne en discutant le d. Elle est plus avancée que le ƌ anglais usuel. C'est-à-dire qu'elle est très avancée, l'articulation étant soit légèrement interdentale soit nettement interdentale.

Les observations de M. Josselyn sur ce sujet démontrent que c'est une prononciation particulière qu'il étudie. Il dit : « Les sujets du nord (Asturies, Léon, et Salamanque) possèdent la fricative dans la position intervocalique (la seule dont il soit ici question). Ceux de Madrid et de Cuenca (au sud) le prononcent comme occlusif, tandis qu'il y a hésitation chez ceux de Séville et de Palencia, avec une tendance à l'occlusive peut-être. » Voilà qui est étonnant ! Les sujets du nord ont la prononciation fricative, tandis que les sujets du sud des Castilles prononcent le d intervocalique comme un occlusif. Nous avons à peine besoin de répéter ici ce que nous avons déjà dit plusieurs fois, notamment que la prononciation du nord des Castilles tend vers les sons occlusifs et que celle du sud tend dans le sens contraire. Il serait encore plus étonnant de constater la prononciation occlusive chez le sujet de Séville. Il me paraît impossible que ce soit la prononciation naturelle et usuelle de ces sujets.

La consonne ɹ.

Le ɹ intervocalique représenté par la graphie ɹ paraît une forme affaiblie de r roulé. L'emphase fait renaître la roulée au lieu de la fricative. Cette transformation est parallèle à celle de fricative en plosive à la position intervocalique sous l'influence de l'emphase. En parlant de r, nous avons expliqué les correspondances dans les affaiblissements de r à ɹ d'avec les affaiblissements des plosives. Nous nous servons du terme « fricatif » comme terme général pour ɹ, faute de mieux.

Le r intervocalique présente généralement un battement. Le contact est faible et quelquefois imparfait. La tendance est donc vers un ɹ vraiment fricatif. Il y a quelque chose qui m'échappe dans l'analyse de ce son. Il y a quelque chose dans le bourdonnement vocalique qui est différent du roulement vocalique qu'on entend pour le ɹ anglais.

La description de Josselyn me paraît intéressante. Pourtant il représente ici la différence caractéristique entre ses analyses et les miennes, c'est-à-dire une prononciation plus cérémonieuse ou plus soignée que celle que je prends comme modèle. Il suffit de peu d'études phonétiques pour constater combien la prononciation castillane soignée est plus théorique que pratique ou réelle.

Le ɹ paraît avoir un battement plus ou moins affaibli et un léger accroissement de force paraît tendre à faire renaître, soit en partie, soit entièrement un second battement. La prononciation fricative fait reculer l'articulation. On a déjà discuté les différents r en traitant la consonne roulée. En somme le ɹ est un r dont les roulements tendent à se réduire en nombre, c'est-à-dire les roulements tendent à dégénérer en tremblements fricatifs. A la finale absolue, c'est-à-dire devant pause, il y a un affaiblissement caractéristique du castillan. La langue se colle au palais en prononçant une variété du r fricatif. Un autre affaiblissement, surtout du r emphatique, c'est-à-dire de la roulée, est la surdification de la dernière partie. Cette prononciation ne s'entend qu'à la finale devant pause et généralement seulement dans une prononciation forte. Elle est favorisée si le r final en question se trouve en syllabe tonique forte, autrement dans cette position, on prononce ɹ. Le ɹ final devant consonne devient r. Ce r peut se prononcer comme une roulée où il peut présenter l'affaiblissement caractéristique du r, c'est-à-dire un coup suivi de tremblements qui sont des coups incomplets.

La consonne fricative j

Nous avons discuté cette consonne en parlant du j. Sauf les exceptions notées dans ce sujet et autre part, elle se présente pour la graphie y à la position intervocalique et

en combinaison et le plus souvent pour l'orthographe i après une consonne et suivie d'une voyelle.

Nous prenons en considération la forme soufflée ç qui ne se présente pas régulièrement dans le nord des Castilles en parlant des affaiblissements de l's final de syllabe, etc. C'est cependant la prononciation la plus usuelle à Tolède et même à Madrid. La difficulté est que c'est un s qui s'affaiblit en h, x, ç, h, transitoires. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de prononciation fixe. C'est pourquoi nous présentons la prononciation « s » de la vieille Castille qui est aussi bonne et plus régulière.

La consonne g

Il y a peu à ajouter à notre discussion au sujet du g. On peut ajouter que le roulement de la luette n'est généralement pas très sensible en castillan. De ce fait le g castillan diffère beaucoup du g allemand, où dans une certaine prononciation « wagen » et « waaren » peuvent même se confondre.

Comme les autres fricatives, cette consonne s'affaiblit plus facilement entre deux voyelles d'arrière. Le g fricatif a même une tendance à tomber devant u ou w.

La consonne x.

Cette consonne est une sourde très énergique et son lieu d'articulation est très reculé. M. Araujo la décrit ainsi: « No es un sonido simple propiamente dicho, sino como el de la *r* (r doble) una rapidísima sucesión de vibraciones; cuando se tiene alguna dificultad para desembarazarse de las mucosidades de la garganta y se hacen esfuerzos para conseguirlo, el ruido que se produce al efecto es precisamente el de la x. »

Le trait caractéristique du x est son extrême tension. A cause de cela et du fait que l'articulation se trouve dans la gorge, la luette est trop raide et trop contractée pour vibrer.

Le x a une grande influence sur les voyelles à cause de

son articulation si reculée et de son extrême tension. Par contre il subit l'influence des différentes voyelles, ce qui est déjà indiqué par les deux graphies de l'orthographe usuelle.

La consonne h.

Elle n'existe pas régulièrement en castillan. On ne l'entend que comme affaiblissement de l's ou du x.

Le x, devenu h en espagnol, y tend en castillan. Puisque ce n'est qu'une tendance vers l'affaiblissement, il est exact de dire que l'h n'existe pas en castillan. M. Baist croit que « h besitzt einen Lautwert nur als Zeichen des mit gutturaler Engenbildung gehauchten Einsatzes vor anlautendem ue ».

La consonne ʍ (hw).

Cette consonne est une variété du hw de l'anglais which, etc., dans la prononciation américaine. Nous en reparlerons en considérant l'assimilation progressive. Ce ʍ castillan représente un xw affaibli. Le x y perd une grande partie de son énergie représentée dans le son à l'état normal de la consonne par des vibrations ou par des frictions laryngiennes, mais non pas par des vibrations des cordes vocales, puisque c'est une consonne soufflée. La prononciation ʍ est la prononciation usuelle du x lorsqu'il est suivi de u + une voyelle fermée surtout i. Exemple : ʍɪθjo, etc. Comparez avec la prononciation toscane ʍalh^{k}e h^{k}osa pour qualche cosa.

Il va sans dire qu'on peut éviter cette prononciation dans le débit soigné. M. Josselyn mentionne le ʍ, mais le caractérise d'accidentel. Je ne sais pas au juste ce qu'il veut dire par cette expression si ce n'est que la prononciation n'a pas d'existence régulière. On a vu qu'il qualifie la prononciation « wœ » pour « wᴇ » comme accidentelle aussi, ce qui ne l'a pas empêché de faire figurer dans son alphabet un t interdental vis-à-vis d'un t dental, en donnant comme exemple hazte. Cela nous paraît encore plus

accidentel parce que dans la prononciation usuelle ce n'est pas un z (θ) normal qu'on prononce; c'est plutôt un θ reculé, ce qui permet au t de changer peu son articulation normale. Cependant nous n'admettons le ʌ que sous réserves.

Nous allons passer en revue la liste des consonnes pour considérer les affaiblissements amenés par toutes les influences, y compris celles que nous allons discuter dans le chapitre suivant. Ces influences ne s'opèrent pas hors contact dans le cas des consonnes. Il en est autrement pour les voyelles dans le cas de la métaphonie, ce qui est une assimilation.

La position forte par excellence pour la consonne, c'est à l'initiale absolue tonique; la position la plus faible, c'est à la finale absolue atone.

Une des raisons est le fait que l'expiration du souffle s'affaiblit graduellement, en règle générale du commencement à la fin d'un groupe. Le souffle s'affaiblit tout particulièrement depuis la syllabe tonique forte jusqu'à la consonne finale de groupe. Cela est tout naturel parce que l'air s'échappant des poumons, il y en reste moins et que la pression décroît. Il faut se rappeler qu'en castillan l'accent sur la pénultième est de beaucoup le plus commun.

Les plosives soufflées p, t, k sont parmi les moins sujettes aux affaiblissements à la position intervocalique.

Cependant à la position intervocalique, elles sont un peu moins fortes. A la position la plus faible, elles ne se présentent pas dans des mots castillans. A la médiale, la langue n'aime pas les groupes pt, kt, kθ, ps, etc.

Elle essaye de les réduire à une consonne simple, en laissant tomber le premier élément. Voir nos observations sur la dissimulation fréquente de pt = kt; ps = ks dans le parler énergique.

L'affaiblissement de kθ, ks, paraît s'opérer comme suit: Dans la combinaison, la plosive a déjà perdu sa détente ou, autrement dit, la fricative lui sert de détente; ce qui donne déjà plus d'importance à la fricative puisqu'elle se prolonge légèrement. La tension tend à se porter sur le second élément puisque le premier en est devenu faible en perdant l'explosion proprement dite. L'occlusion commence à se faire paresseusement et arrive à être incomplète. Comme il n'y a pas de tension ni de pression expi-

ratoire et comme la colonne d'air expiré est très faible, il n'y a pas de friction sensible, et on a l'impression d'une petite pause ; ainsi a:θjo˔n où les deux points représentent un arrêt et non pas un a long.

On a déjà suffisamment discuté les variations du n. Il perd la détente en combinaison à la médiale et à la finale de groupe. Il tombe à la médiale en combinaison avec f, en nasalisant la voyelle.

P et b se maintiennent après m, ayant tous trois le même lieu d'articulation. L ne fait que devenir plus vocalique entre voyelles. De même à la médiale en combinaison où il perd sa détente comme à la finale. Le r intervocalique devient ɹ en perdant ses roulements généralement. A la médiale en combinaison, il tend de même à devenir fricatif. Pour b (v et b), d, ɟ, g, gw, nous avons discuté déjà assez longuement les affaiblissements graduels selon la position, vers ʋ, ð, j, w (ou u).

La première étape de l'affaiblissement d'une consonne fermée si nous regardons les différentes positions, c'est de devenir très légèrement fricative ; à la seconde étape, elle l'est franchement ; à la troisième, elle tombe complètement. Si l'on considère la manière dont s'effectue cet affaiblissement, on voit que c'est le contact consonantique qui lui fait perdre, soit l'arrivée, soit la détente. Entre voyelles ouvertes, elle perd la tension articulatoire buccale, à la finale, l'affaiblissement se fait sentir d'abord par la chute de la détente, ensuite ou en même temps par la surdification de la durée, ce qui s'opère progressivement. La consonne est raccourcie par les progrès des deux développements qu'on vient de mentionner. La détente s'est perdue par le fait que la langue s'est collée contre le palais. Cette action se fait progressivement jusqu'à ce qu'il ne reste que l'arrivée de la consonne. Il ne reste qu'à fermer la bouche un peu plus tôt à la finale absolue pour que la consonne soit entièrement tombée. Cette description s'applique très particulièrement au ð final. Il en est de même avec quelques modifications pour l'r et pour toutes les finales qui sont vraiment castillanes (ð̥, ɹ,) n, l, s, z. Dans tous ces cas, excepté pour l's, il paraît y avoir compensation dans l'action de coller la langue au palais ou aux dents, pour ainsi dire. Cette palatalisation, qui paraît d'abord un renforcement, ne fait que préparer la chute finale, pour les fricatives au

moins. Excepté devant f, le n ne paraît guère affaibli régulièrement.

Dans la prononciation de syllabe forte finale où il perd la détente, on peut considérer le changement de n en ŋ, etc., comme un affaiblissement avec compensation. En effet, le manque de lieu d'articulation défini et régulier est un affaiblissement. On notera le cas de p = k souvent devant s ou t en combinaison. Cette plosive d'arrière qui renaît pour p par dissimilation dans une prononciation forte n'est que le prélude de la chute complète. Le manque de place d'articulation fixe peut amener un affaiblissement plus tard; il paraît pour le moment un renforcement comme pour l aussi. Ces affaiblissements en général sont surtout notables en syllabe tonique finale, comme Ma·dɹi, ustɛᵉ, etc. On observera aussi que c'est surtout dans la syllabe forte et devant consonne fricative sourde que la liaison vocalique tend à se généraliser, c'est-à-dire devant s, θ, (et t, p, aussi).

Le ð est la première de ces consonnes à disparaître, ce développement est même assez commun déjà à Valladolid, chez le peuple, quoique le mouvement vienne du sud, où il est beaucoup plus avancé.

Sans entrer à fond dans la discussion de la prononciation de l's final, on peut observer deux cas où il est en train de disparaître, même très au nord des Castilles, à Palencia, etc., c'est-à-dire devant f et devant r. Exemples : fɔ'fo ᵀ ɹOs ; ma' fwoerte, ma' re me ðɪo. Le symbole ' représente un h qui est modifié devant les voyelles d'arrière par une contraction vélaire qui ressemble à un x très faible (devant voyelle d'avant c'est un h qui tend vers un très faible ç). Le fait que d et s ne se rencontrent pas dans certaines combinaisons à la médiale peut avoir quelque influence dans la chute de ces consonnes à la finale dans des combinaisons plus ou moins usitées.

A la position intervocalique, d est la plus faible des consonnes. En parlant des occlusives, nous avons cité les expériences de Josselyn où sur trente cas, il a trouvé quinze occlusives même à la position intervocalique. Il caractérise la disparition du d intervocalique ainsi « une prononciation assez négligée » dans le cas des participes passés en ado (ada) = ɑo. Ce n'est pas exact. Elle est non seulement la prononciation unique de la conversation, mais elle est aussi la prononciation du discours à l'église, à l'uni-

versité, etc. Il est vrai que dans la lecture cérémonieuse, on fait renaître ce d. Araujo a bien raison en disant que la prononciation du d dans ce cas est pédantesque. La chute du d dans des cas comme pwɛ de puede, ou de pwoertaᵒl sol pour puerta del sol, représente une prononciation négligée. De même pa pour para. On doit observer que c'est surtout après une voyelle d'arrière fermée (= a) que la chute arrive et encore le plus souvent entre a et o, où le d se trouve entre deux articulations de langue levée en arrière. Ainsi la langue ne s'avance pas pour le ð. Un élément important paraît être le contact vocalique en arrière. La position la plus faible est la finale devant pause et ensuite la position entre deux voyelles ouvertes d'arrière. Nous avons dit en parlant des voyelles que la position initiale rend la voyelle plus ouverte. Cela est vrai de l'échelle des voyelles en commençant avec e, o, jusqu'aux voyelles les plus ouvertes. I et u cependant, s'ils se trouvent à la position forte des consonnes (c'est-à-dire à l'initiale hors contact en arrière suivie d'une voyelle) deviennent des consonnes ou sont assimilés aux consonnes.

En conclusion, pour les consonnes comme pour les voyelles, nous avons établi des règles presque absolues pour certaines positions, mais pour d'autres positions, bien que nous ayons donné quelques indications, nous ne voulons nullement nier une certaine variation limitée ou, autrement dit, les extrêmes r, b, d, ɟ, g (et gw) et ɹ, ʋ, ð, j, g, w sont assez faciles à établir, mais les intermédiaires qui ont simplement des tendances fricatives, sont plus difficiles à caractériser et présentent plus de variétés. Le point capital, c'est le contact et le genre de la consonne qui l'opère.

Dans certains cas, pour les consonnes comme pour les voyelles, la langue castillane se contente d'un à peu près plus facilement que d'autres langues comme l'allemand et le français. Le milieu joue un très grand rôle. L'assimilation et la dissimilation sont de très fortes influences. Il y a donc d'après notre analyse du développement pour les consonnes comme pour les voyelles une grande symétrie de position, une agréable harmonie de son.

CHAPITRE IV

L'ASSIMILATION

Les sons transitoires

Les sons transitoires castillans sont généralement vocaliques. Dans certaines autres parties de l'Espagne, cependant, le t est suivi d'un son transitoire soufflé. Des exceptions à la règle générale peuvent se trouver quelquefois dans le son transitoire d'une consonne soufflée en syllabe finale de groupe devant une voyelle fermée u, o, i, suivie d'une pause. Dans ce cas, la voyelle devient parfois soufflée en partie ou entièrement. Le manque de position d'articulation fixe est très sensible dans certaines combinaisons vocaliques telles que ai, ei, où les voyelles sont brèves et les sons transitoires entre a et i ou j, et ᴇ et i ou j sont assez importants.

Entre deux consonnes médiales le son transitoire est supprimé. L'union s'effectue comme en anglais et non pas comme en français, c'est-à-dire que dans des combinaisons comme kt, pt, etc., il n'y a pas de son transitoire entre les deux éléments.

L'assimilation

La tendance vers l'assimilation est très forte en castillan. L'assimilation de la voix est régressive. Il s'agit pour le moment de l'assimilation chez les consonnes. Toutes les fois qu'une consonne soufflée se trouve en contact avec une consonne vocalique suivante, elle devient elle-même vocaique. Par le terme « contact », on veut indiquer une prononciation courante, ou bien la liaison des consonnes sans

qu'il y ait de repos, d'arrêt, d'hésitation entres elles. Cette vocalisation peut ne pas être complète. Mais même dans ce cas, la consonne est généralement plus vocalique que ne le sont les fricatives allemandes, par exemple. Voici ce qui arrive : soit vers le commencement de la prononciation de la consonne soufflée, soit pendant la tenue de cette consonne, les cordes vocales sont mises en jeu par l'influence de la consonne vocalique suivante, ou autrement dit, les cordes vocales se mettent en vibration trop tôt.

Ce fait a une importance capitale en castillan. Car ce n'est que grâce à l'assimilation que la langue possède un s vocalique. Mais à cause de cela il est assez commun parce qu'il y a beaucoup de mots qui se terminent en s et parce qu'il y a encore une série de syllabes médiales qui ont cette même terminaison. Exemple : mismo = mızmo. C'est la prononciation usuelle, ce qui ne veut pas dire qu'un castillan ne peut pas prononcer autrement. Nous avons déjà discuté ce phénomène à d'autres points de vue. Pour les consonnes, il n'y a pas d'assimilation hors contact, ce qui n'est pas le cas pour les voyelles.

L'assimilation progressive est de beaucoup plus rare, mais comme en français, c'est avec les consonnes soufflées qu'elle se présente. Il s'agit dans ce cas de garder la position ouverte — non vibratoire — des cordes vocales pendant une partie de la durée ou pendant toute la durée du son suivant. Il s'agit ici de la surdification d'une voyelle suivante. Car si une consonne sourde précède une consonne vocalique, on a le cas de l'assimilation régressive vocalique Le phénomène, sans être la prononciation usuelle, n'est pas rare. Il a lieu comme dans le cas analogue en français, c'est-à-dire en syllabe finale de groupe devant pause, la voyelle étant fermée. Exemple français, rəsy (pje). En castillan la syllabe est généralement faible. Le phénomène n'est pas rare après p, t, k, mais il est plus commun après une fricative longue comme s : Exemple : Da me un pedazo de queso = Damumpeðaθo ðe kᴇs: o̥. Les deux points indiquent un s long. Les mots qui se terminent en isimo-a ont souvent l'i de la pénultième plus ou moins soufflé. L's est long dans cette combinaison et représente les deux ss latins ; on écrivait autrefois deux s pour s.

Dans le dernier exemple, la surdification n'est généralement que partielle, mais dans le cas de l'o de « queso », elle

est souvent complète. Seulement pour que cela arrive, il faut une certaine intonation et un ordre particulier des syllabes fortes et des faibles, ce qui est atteint à ce qu'il paraît dans la phrase citée. De même un p peut rendre partiellement sourd un i ou j suivant en syllabe finale. Ce n'est pas cependant la prononciation usuelle.

Un très bon exemple d'assimilation progressive se trouve dans les mots comme « juicio » = hwɪθjo (ou ʍɪθjo). Cf. su +.

J'ai mis ʍ comme consonne de l'alphabet castillan sous quelques réserves, c'est-à-dire en expliquant sa présence. C'est la prononciation régulière de la « jota » en combinaison avec l'u suivi d'une voyelle fermée surtout de la voyelle i. L'u = hw ou ʍ devient plus ou moins soufflé.

Nous disions que les voyelles a, o, u dans certaines de ses variétés étaient les plus sonores. Cela se voit par l'influence de ces voyelles sur une consonne soufflée contiguë. Quelquefois, disons environ une fois sur huit, ou dix, une consonne soufflée comme s devient à la position intervocalique presque entièrement vocalique. La vocalisation partielle est encore plus fréquente ; et même là où la consonne elle-même reste soufflée pendant sa durée, l'arrivée et la détente en sont très souvent vocaliques. Il est à noter que cette vocalisation accidentelle d'une consonne soufflée intervocalique a lieu beaucoup plus souvent entre deux voyelles d'arrière et entre des variétés de ces voyelles qui ont le timbre grave. A ce propos, notez ce que je dis au chapitre sur l'accent, sur la voix de murmure ou la « mi-voix ».

Cependant il paraît que c'est la première voyelle, celle qui précède la consonne, qui possède la plus grande influence. C'est donc plutôt un cas d'assimilation vocalique.

Arraujo a observé la vocalisation accidentelle de l's. D'après lui le phénomène était plus ou moins régulier lorsqu'un de ses sujets parlait à voix basse, et les s devenaient sourds s'il parlait haut. C'est une observation intéressante. Il a probablement pris la voix de murmure pour une vocalisation complète, ce qu'on entend dans l'h de « behold » en anglais qui est ainsi plus ou moins vocalisée.

Il y a une certaine analogie entre cette observation et celle que nous allons faire. Je l'ai constaté en étudiant les voyelles et leur qualité de relâchée, ou de tendue par rapport aux cordes vocales et à l'articulation buccale

(consultez le sujet des voyelles au chapitre de l'accent et de la liaison vocalique).

Pour qu'il y ait vocalisation (accidentelle) d'un s, ou d'un θ intervocalique, il faut que l'articulation des cordes vocales soit relâchée. Cela n'arrive que dans les syllabes faibles, ou pour mieux dire, cela n'arrive pas facilement en syllabe forte, surtout là ou il y a liaison vocalique. C'est un fait bien connu que les consonnes sourdes sont plus tendues que les vocaliques. Donc augmenter la tension d'une sourde, c'est la rendre moins sensible à la vocalisation, et si en même temps la voyelle qui exerce cette influence devient plus tendue, étant contiguë, les chances de vocalisations se trouvent diminuées des deux côtés. Ces influences ont leur part dans le cas des mots comme mɪzmo, ce que nous discutons ailleurs, mais là l'élément capital, c'est le contact.

Il est donc juste de dire que la vocalisation accidentelle a plus de chances d'avoir lieu dans une prononciation lente, relâchée (mais il n'en est pas exactement de même pour la vocalisation régulière, l'assimilation régressive). Ce qu'il y a de curieux en castillan, c'est que les voyelles tendues dans l'articulation des cordes vocales sont les variétés ouvertes dans l'articulation buccale, et que les voyelles relâchées dans l'articulation des cordes vocales sont les voyelles les plus fermées que la langue possède.

Nous avons discuté autre part l'influence d'une voyelle sur une consonne intervocalique, surtout celle de la première voyelle. Dans ce cas il y a tendance à rendre la consonne de plus en plus vocalique, jusqu'à ce qu'elle tombe.

L'articulation des cordes vocales étant analogue pour la voyelle et pour la consonne vocalique entre les deux voyelles, l'identité bien qu'incomplète peut s'étendre à la bouche, et on y aura une assimilation de position.

Jusqu'ici nous avons parlé presque exclusivement de l'assimilation de la voix ou du manque de voix. Mais il y a aussi l'assimilation de position. Pour le cas de voyelle plus voyelle, nous en avons parlé en considérant la métaphonie des voyelles. Ce n'était plus là cependant une assimilation de contact proprement dit. L'assimilation de position est une influence progressive ou régressive où les deux sons se rapprochent l'un de l'autre en tant que lieu et position d'articulation.

Dans le cas de ɑ fermé + ð + o, le ð se trouve entre deux articulations dans lesquelles l'arrière-langue est élevée. Il est évident que si l'on essaye de garder cette position pendant l'articulation du ð, on ne peut pas y arriver. Il n'y a pas de ð possible avec la langue retirée. C'est pourquoi le ð tombe. Comparez cette observation avec ce que nous venons de dire de l'influence de la voyelle à la position intervocalique.

Le g s'affaiblit entre ɑ et u, deux voyelles d'une articulation analogue. Comparez avec pɑ, prononciation négligée pour pɑɹɑ. Notez aussi l'assimilation de a à la position du x auquel nous faisons allusion ci-dessous.

Lorsque deux consonnes sont en contact, les deux peuvent se rapprocher, ou l'une ou l'autre peut céder en s'accommodant à la position de l'autre. Exemples : andar = andðaɹ, heraldo = eɹaldðo. L'assimilation n'atteint guère que l'arrivée du d + ð. Le ð part de la position de d par l'influence de la consonne précédente, mais presque toute la tenue, la durée, en est fricative.

Un cas très commun en castillan, comme dans d'autres langues, c'est l'assimilation de position qu'on observe dans l'influence des voyelles d'avant comme e, i, sur une plosive d'arrière. Celle-ci est amenée plus avant dans la bouche qu'elle ne l'est devant les différentes variétés de a, o, u. Exemple: ke, ki, etc. Il est vrai que la consonne modifie légèrement sa position, même en passant d'une variété à l'autre des voyelles d'arrière. Ces changements ne sont pas très considérables, et au point de vue pratique, on peut ne pas en tenir compte généralement. Pour le cas de plosive vélaire plus voyelle d'avant, le changement est important. C'est une assimilation régressive de position. La voyelle elle-même peut céder légèrement, mais c'est généralement la consonne qui avance.

L'assimilation régressive de position devient encore plus importante si c'est une voyelle qui est influencée par elle. Comme pour le cas d'une plosive suivie d'une voyelle, plus la voyelle est éloignée de la consonne, plus le changement opéré est considérable. Devant x, k, g, ŋ, toutes les voyelles deviennent plus ouvertes en changeant de timbre pour en prendre un plus grave. Ce changement est tout particulièrement sensible si c'est une voyelle fermée d'avant qui précède ces consonnes d'arrière. C'est

une assimilation régressive de position. Exemples : fije ⋜ fɪxe, ou fɪxᴇe: Cinco = θɪŋko; deje = dᴇxᴇe. Dans de tels mots, il faut que la langue monte en avant pour la voyelle et en arrière pour la consonne immédiatement après. Non seulement la voyelle recule son lieu d'articulation en devenant plus ouverte, mais elle est raccourcie. Ce sont des syllabes fermées généralement, et des syllabes qui présentent liaison vocalique, comme dans la combinaison fijese = fɪxese. On observera dans notre analyse des voyelles longues d'avant que c'est le dernier coup de langue, la dernière partie de la voyelle, qui fait l'impression d'une voyelle fermée. Mais c'est justement cette partie de la voyelle qui se trouve dans ce cas tout près du x. Par conséquent on la retranche, car il faudrait autrement qu'on passe sans la moindre hésitation d'un extrême à l'autre des positions articulatoires horizontales de la langue.

Il y a quelque peu d'influence progressive de x, k, etc., s'ils sont suivis d'une voyelle fermée d'avant, mais elle est bien moins grande et elle se fait sentir surtout sur la première partie de la voyelle. Voilà pourquoi nous avons écrit $ᴇ^{e}$.

Mais k possède une influence « ouvrante » sur ɑ en le changeant en a. Il en est de même en italien d'après mes observations. Voilà pourquoi il ne faudrait pas faire de règles générales en se basant sur le mot « acacia ». C'est un cas particulier, c'est-à-dire que c'est un exemple de dissimilation régressive entre le k et la voyelle précédente.

On a observé que dans le cas d'une plosive postérieure précédée d'une voyelle antérieure, la consonne ne se contentait pas de la position si éloignée, si fermée de la voyelle. Par contre, ici, dans le cas de akaθja ; paka, etc., l'influence de dissimilation régressive rejette la voyelle plus loin à l'avant, en la rendant plus palatale. Pourrait-on dire alors qu'il y ait des limites de distance d'articulation de chaque voyelle qui conviennent à la consonne, et que celle-ci tende à exiger cette distance en ramenant ou en rejetant la voyelle selon les besoins du cas?

Pour les voyelles d'arrière suivies de plosive postérieure outre k, il y a généralement dissimilation, la voyelle devenant plus ouverte pour s'éloigner de l'articulation de la consonne. Dans ce cas, la dissimilation paraît être ver-

ticale au lieu d'horizontale. Cependant, chez x, il y a quelque variation de l'influence avec une voyelle comme ɑ (et u). Quelquefois il paraît y avoir hésitation entre la dissimilation et l'assimilation parce que la position de la langue pour ɑ (u) ressemble beaucoup à celle pour x. Pour le cas de voyelle d'arrière suivie de plosive d'arrière il y a généralement dissimilation verticale. Exemples : Coge = kɔxe ; ungaro = uŋgaɹo, etc. Comparez avec l'assimilation dans gwɑ·pɑ ; gwɑ·n·te, etc., au lieu de gwa·pɑ ; gwante ; a paraît plus sensible aux influences d'assimilation que les autres voyelles d'arrière dans ce cas.

Les trois consonnes l, ɹ, r ont une influence régressive très considérable. Exemple, ᴇl pɔ ʳ lo ; ᴇl tɔro ; pᴇɹo, pɛrla ; pɛro. Cette influence tend à rendre les voyelles plus ouvertes et partant le timbre plus grave. Le l et le ɹ doivent leur influence à leur articulation reculée qui tend un peu vers l'articulation cacuminale. Le ɹ rend l'e plus grave en le poussant vers ce qu'on a appelé la voyelle mixte. C'est là un fait très commun dans la phonétique. Comparez cela avec les prononciations anglaises de klɑək, ðɑə, dɑəbı, etc., et les prononciations vulgaires américaines de təɹəbl, hjeə (here), ðɑə (there), etc. Cette prononciation est peu régulière en castillan. Cependant, un de mes sujets, un Madrilène, prononçait toujours pɹetərito. Plusieurs sujets de la vieille Castille ont prononcé chacun peut être une fois sur cinq essais, la phrase suivante ainsi : ¡ Que tiempo tan terrible hace ! = ¡ Ke tjɛmpo tan təribl̥e aθe ! Cette influence de r s'ajoute à celle de u = w dans la combinaison uer + consonne = woer, etc.

Le l et le r finals se prolongent quelquefois ou même souvent, surtout en syllabe tonique finale de groupe devant pause. Dans ce cas la voyelle est souvent raccourcie. On trouve des exemples de cette influence du r même initial si un accent rythmique tombe sur la syllabe précédente en l'attirant. Exemple, y de repente = i ðᴇr′e·pᴇn′te où la division des syllabes est la suivante ðᴇr′-repᴇn′-te.

Le ʋ, comme l'u = w, rend quelquefois le timbre de la voyelle précédente plus grave. Cette influence devient presque régulière dans la combinaison de a + ʋ, car la combinaison se rapproche de l'articulation du w, si celle de l'ɑ traîne un peu, et l'articulation de l'ɑ correspond à

l'élévation de la langue pour le w (cf la prononciation Juan = xwɐŋ).

Il y a une consonne qui a la tendance à rendre plus fermée un o précédent, c'est le n, surtout en syllabe finale accentuée comme dans la combinaison « ion », qui est si commune. Si la voyelle est prolongée, la consonne devient relativement moins longue, et si d'autre part l'accent est plutôt de force que de longueur, on a une voyelle brève et une consonne longue ; ainsi on peut avoir a·θjOo:n, ou mɔntOn·.

On a déjà mentionné la dissimilation dans les combinaisons telles que a + k. Avec les combinaisons, ue, ie de la graphie usuelle, il y a généralement dissimilation, l'u, l'i se portant vers le w, le j, et les voyelles devenant plus ouvertes. Exemples : tjɛ:ne, fwɛnte en syllabe forte ; bwɛe:na.

Dans le cas de l'influence de consonne sur consonne, la dissimilation régressive est très sensible. C'est une prononciation emphatique par excellence, absolutamente = aksɔlutamᴇnte ; excepción = ᴇsθᴇkθjon ; ᴇgðomaðaɹɪo, etc. Ces prononciations, quoique très communes, ne sont guère régulières. Elles sont encore plus communes en espagnol qu'en castillan. Il va sans dire que cette prononciation est inconsciente.

CHAPITRE V

LA QUANTITÉ DES VOYELLES ET DES CONSONNES

La quantité des voyelles

En parlant de la quantité en espagnol, l'Académie Espagnole s'exprime comme suit :

« En castellano se denomina larga la vocal acentuada ó seguida de dos ó más consonantes ; y breve la que no se halla en ninguno de estos dos casos. En pers-pi-ca-zia, por ejemplo, son largas las sílabas primera y tercera y breves las otras dos » (cité par Araujo).

On voit que l'Académie mélange la quantité syllabique avec la quantité des voyelles. Elle s'embrouille encore en prenant la division conventionnelle des syllabes pour une vérité phonétique, ce qui est loin d'être le cas. Araujo lui-même, en discutant ce passage, ne paraît pas soupçonner d'autres possibilités, puisqu'il laisse passer cette division des syllabes sans critique.

Nous traiterons plus tard la question de la quantité et de la division des syllabes. Il s'agit ici des idées de M. Araujo et de celles d'autres Espagnols. Ensuite nous continuerons l'historique du sujet avant de l'aborder directement.

Nous disions que ni M. Araujo ni l'Académie ne semblent se douter de la possibilité d'une division phonétique de syllabes qui ne corresponde pas avec la division cristallisée des grammaires et des dictionnaires. Pour le mot perspicazia, on nous présente la division suivante: pers-pi-ka-zia. Ce mot n'est pas le meilleur exemple pour nous, car il y a quelque variation entre i, ĭ et j dans la dernière syllabe, mais dans la prononciation la plus usuelle le θ appartient à la syllabe tonique si elle est forte.

Ce système de syllabification était peut-être bon au

moyen âge, mais il ne l'est plus, car il est fondé sur l'orthographe d'une époque ancienne, c'est-à-dire que chaque syllabe doit commencer par une consonne. Mais voilà que M Araujo lui-même analyse l'i comme j dans cette position. On a donc donné deux consonnes à la dernière syllabe, θja. En revenant à la règle ci-dessus de l'Académie, on observe que les deux voyelles en question, e et a, sont brèves, c'est-à-dire que l'Académie n'y comprend rien, et dit précisément le contraire de la vérité, en les présentant comme des voyelles longues.

M. Araujo nie l'existence des voyelles longues ou brèves en castillan en disant qu'il n'y a que des syllabes longues ou brèves. Je lui cède la parole: « Esto sentado, nada mas fácil ahora que establecer reglas para la duración de las sílabas, estando basadas estas reglas en la más sencilla de las operaciones aritméticas, teniendo cada vocal y cada consonante un valor (grande ó pequeño, poco importa) y estando compuesta cada sílaba de un número de elementos fónicos que puede subir de uno á cinco, la lonjitud de una sílaba, en general, será el producto de la suma de las lonjitudes de los elementos vocales y consonantes que la componen. A será igual á o, e, ó, i; tu será igual á la á mi, ó á be; sol será igual á mil y á tos, tres será igual á Blas y á brin y del mismo modo como lógica consequencia, tu será más largo que a; tos más largo que tu y tres más largo que tos, ¡ No puede ser más simple ni más lógico! ¿ No es cierto? » En effet c'est tout ce qu'il y a de plus simple au monde, et malheureusement de plus inexact aussi. Tout cela n'a absolument rien à faire avec la quantité castillane.

M. Araujo se dit très heureux de se trouver d'accord avec Benot que je cite d'après lui (Araujo page 104). « El tiempo que se tarda en cada sílaba se llama su cuantidad: en tranze, tran tiene mas cuantidad que ze; en transporte, trans tiene mas cuantidad que por y por mas que te. Para cada sílaba de una palabra se necesita regularmente distinta cuantidad. En Español no hay vocales largas sino sílabas mas ó menos largas segun el número de sus articulaciones y vocales ».

Ainsi malgré les distinctions de qualité qu'il a trouvées pour le castillan, M. Araujo en réduit les éléments phonétiques à une valeur mécanique. Pour lui a est égal á o, e,

ou i. On voit comme il diffère de l'Académie qui reconnaît des voyelles longues là où elles ne le sont pas. Cette règle de quantité que nous donne M. Araujo est d'autant plus curieuse qu'il reconnaît des différences de sonorité et de tension en établissant l'échelle de sonorité que voici : a, o, e, i, u, et l'échelle d'énergie ou de tension comme suit : i, a, u, o, e. Voilà qui est curieux, qu'une voyelle comme a par exemple, qui d'après lui est très énergique et très tendue, ne diffère pas en quantité de e ou de u qu'il place plus loin dans ses échelles. Et même à un autre point de vue ces échelles semblent très suspectes ; par exemple i serait très tendu, tandis que e serait à l'autre bout de l'échelle après toutes les autres voyelles, et cela malgré le fait qu'il analyse l'e castillan type comme pareil à celui de e dans « et » français. La difficulté ici résulte en partie de ceci, qu'étant donné les différences de qualité que M. Araujo lui-même reconnaît, parler de e, etc., comme d'un terme défini ne prête qu'à la confusion. Il faudrait savoir exactement la nuance qu'il a prise comme type. Or il n'existe pas, ce type.

M. Araujo divise les syllabes selon la règle traditionnelle, con-tra-dic-to-ria-men-te ; im-per-te-ri-to, en disant que la syllabe « men » est plus longue que la syllabe « to », dans le premier mot. Avec sa division de pers-pi-ka-zja, la reductio ad absurdum est facile, puisque la syllabe pers selon sa règle devrait être deux fois plus longue que la syllabe tonique ka, etc. Au contraire, bien souvent une syllabe de deux éléments est plus longue qu'une autre de quatre. Quand Araujo dit que ka dans kaɹo est plus bref que ka dans karo (carro), il a tort. La consonne r est longue et elle appartient aux deux syllabes. L'ɑ de cɑɹo est généralement plus long que l'a de « kar-ro » (carro). Voyez les règles de Diez plus loin et nos rectifications. L'ɑ de syllabe ouverte se change en a en passant à une syllabe fermée. Il y a dans ce mot une complication particulière, c'est que par l'influence de l'r, l'a usuel de syllabe fermée devient quelquefois plus grave.

Dans le cas d'une voyelle finale suivie de la même voyelle, M. Araujo a suivi très rigoureusement sa règle de quantité en leur donnant la quantité de deux éléments phonétiques. Dans ce cas il ne s'est pas soucié de suivre les règles prosodiques qui coïncident avec celles de la phonétique, qui

sont tout simplement de fondre ces deux voyelles en une d'une longueur qui équivaut plutôt à celle d'une voyelle longue. Bien entendu, ceci dépend de la rapidité du débit comme des phénomènes semblables dans le cas des consonnes ; par exemple « Buen provecho » n'est pas toujours Bwemproʋetʃo dans une prononciation très ralentie, etc. La prononciation très ralentie n'est pas favorable au contact, ce qui est nécessaire pour que le phénomène en question ait lieu. Il est vrai aussi que des raisons d'ordre logique exigent quelquefois un repos entre ces syllabes (mots) en castillan. Consultez nos observations sur la liaison et l'élision. Il va sans dire qu'il y a quelquefois des influences d'orthographe et que l'on fait ressortir la séparation des mots volontairement. Il en est de même avec deux consonnes, l'une finale de syllabe qui peut être finale de groupe et l'autre initiale de syllabe qui peut être initiale de groupe (ou autrement dit, pour parler d'une façon moins phonétique, il s'agit de consonne finale de mot et de consonne initiale de mot). Exemple, los Sesos = lo· SEsOs.

M. Araujo a trouvé d'abord la syllabe tonique des proparoxytons longue. Ensuite il a changé d'avis et avec raison. Elle n'est que relativement longue, c'est-à-dire en comparaison avec la syllabe suivante : Exemples : pul-pito ; mɪz-mɪs-si-mo ; les mots comme pe· sɑ-me forment des exceptions dans la prononciation ordinaire à cette règle à cause de l'influence de l'ɑ métaphonique. Dans la pratique, l'accent rythmique fait disparaître les proparoxytons, en les réduisant à la forme plus usuelle de paroxytons, c'est-à-dire à syllabe forte + syllabe faible. Au point de vue absolu, ou comparée avec la longueur usuelle, l'antépénultième tonique est plus brève.

Ce phénomène est à rapprocher des cas mentionnés par Jespersen (p. 176), qui cite l'observation de Sweet que la diphtongue est plus longue en « tail » qu'en tailor, de même Schuh et Schuhmacher ; hoch et hochzeit ; build et building. Il observe : « Als wichtiges Quantitætsgesetz kann vielleicht aufgestellt werden, dass der Redende das Tempo beschleunigt, wenn er sich bewusst ist, dass er eine lange Lautreihe sprechen soll (die am liebsten « in einem Zuge, gesprochen werden soll)... » « Als allgemeine Regel kann aufgestellt werden, dass beim Beschleunigen des Tempos die langen Laute mehr leiden als die kurzen, indem ihre

Dauer sich mehr derjenigen næhert, die die kurzen gewœhnlich haben; kurze Laute bleiben entweder (fast) unverændert kurz oder fallen in gewissen Fællen weg ; ferner wird natürlich die Anzahl und die Ausdehnung der Pausen beschrænkt. »

Ces lois s'appliquent au castillan avec certaines modifications, surtout vis-à-vis de la syllabe atone en castillan. Les voyelles atones sauf ɑ, et o, e finales de groupe perdent leur longueur plus facilement que les voyelles toniques longues. Avec e final de groupe, il y a quelque variation, mais il garde sa longueur moins bien que ɑ et o dans cette position ou ailleurs. Voyez nos observations sur cette question au chapitre de l'accent.

Les lois de Diez.

D'après Diez on aurait les règles suivantes pour la quantité espagnole et italienne.

1° Une voyelle accentuée devant une simple consonne suivie d'une voyelle est longue. Exemples (ital. et espagnol) ma:no, so:lo.

2° Une voyelle accentuée devant deux consonnes ou davantage est brève.

Il dit qu'il n'y a pas d'italien qui dise gēnte.

3° Toute voyelle inaccentuée est brève.

A propos de ces lois, je cite Storm, Romanische Quantitæt, page 145 et seq. : « Anderseits ist es einem geübten Beobachter bemerkbar dass betonte Vocale ausser Position kürzer als im Germanischen sind. » Il en donne comme exemple l'italien Toscána, etc. « Dagegen hat eine Positionssilbe im Italienischen gewœhnlich eine sehr lange Aussprache : tempo, tanto, freddo, notte, presto. Hier fällt die Verlängerung hauptsächlich auf den Consonanten, aber oft besonders vor Nasalen zum teil auch auf den Vokal, etc...

Diez' Bemerkung darüber ist also nicht stichhaltig. Dies sind die längsten Silben welche die Sprache besitzt, länger als die betonten Silben in máno, padre, wenn sie auch selbst zu diesem keinen absoluten Gegensatz bilden. Die lange Aussprache ist auch nicht ganz constant, tritt aber meistens hervor, wenn das Wort besonders hervorgehoben wird, also unter dem Einfluss der Satzaccente, etc. »

« Rücksichtlich der Quantitæt hat im Spanischen das romanische Prinzip seine äusserste Konsequenz erreicht ; hier sind nicht nur betonte Vokale und Diphthonge auch ausserhalb der Position eben so kurz wie unbetonte : máno, priméro, señóra, bueno, nieve, sondern auch geminirte lange) Konsonanten sind vereinzelt verkürzt worden : bóca = ital. bocca l. bucca, gato = it. gatto. Auch Konsonantenverbindungen lauten kürzer als im Italienischen : tiempo, fuerte, gente, etc... »

Voici sa conclusion : « Im grossen ganzen schwindet im Spanischen *alle Ungleichheit* in der Behandlung der verschiedenen Teile des Wortes mit Ausnahme des akcentes ; dieser ist zwar kræftig und bestimmt, aber nicht auf kosten der Quantitæt... » (Pour la suite de ce paragraphe voir nos conclusions.)

Plus loin il continue : « Als allgemeines Prinzip gilt im Spanischen dass alles gleich kurz, klar, und bestimmt ist. »

A mon avis ni l'un ni l'autre n'a raison, mais c'est Diez qui est de beaucoup plus près de la vérité que Storm. La règle (2) de Diez est assez exacte, sauf pour les exceptions de la métaphonie. Les règles (1) et (3) le sont beaucoup moins.

Nous avons trouvé les lois suivantes :

1. La voyelle de syllabe fermée est brève, que cette syllabe soit tonique ou atone. Cette règle comprend en général les syllabes fermées dans l'orthographe usuelle et encore un assez grand nombre de mots transcrits dans cette orthographe avec une consonne médiale qui représente deux consonnes ou plutôt une consonne longue au point de vue phonétique. Nous préciserons cette question difficile un peu plus loin dans le chapitre, et en considérant la division des syllabes. Exceptions : La voyelle ɑ amenée par la métaphonie de l'o, tanto = tɑ·nto ; Canto = kɑ·nto ; pasto = pɑ·sto ; alto = ɑ·lto. Il y a de légères modifications apportées par la métaphonie de l'ɑ ou de l'o sur d'autres voyelles, surtout si les deux consonnes médiales ont la même articulation ou à peu près : o˔nð̌^{d}ɑ, o˔nð̌^{d}o, be˔ngɑ ; ceci surtout dans le débit lent et en syllabe forte de groupe (V. le sujet de la métaphonie).

Il y a un grand nombre d'exceptions qui se rattachent au fait suivant. Les voyelles i et u sont longues souvent en

syllabe fermée par suite d'un accroissement de durée opéré par l'accent de force, c'est-à-dire surtout en syllabe forte de groupe de force. C'est une manière, mais non pas la seule, cependant, de donner de la force à une syllabe. Cela peut arriver même chez les voyelles ᴇ, ɔ, mais c'est plutôt rare hors l'influence métaphonique et hors une prolongation de la dernière syllabe, ce qui est caractéristique de certaines parties des Castilles, par exemple de Valladolid, etc. Dans ce cas donc, l'ᴜ ou l'ɪ de syllabe fermée peut devenir u ou i. Exemples : anda = anðᵈɑ; sirve = sɪrʋe ; tanta = tantɑ ; pasta = pastɑ ; finge = fiŋxe ; texto = tᴇsto ; respeto = rᴇspe·to ; hendidura = ᴇnðiðuɹɑ ; tiende = tjᴇnðde ; rinde = rɪnðe ; ejemplo = eᴛxᴇmplo ; pertenece = pᴇrteneθe ; juntos ; = xuntOs ; cede = θᴇð·e ou autrement écrit θᴇððe où il y a un ð long ; de même cese = θᴇs·e ou θᴇsse ; teme = tᴇm·e. Mais une consonne + r ne forme pas entrave, ou du moins il n'y a pas généralement de liaison vocalique, de même certaines consonnes + j dans sa forme ɪ ou ĭ.

2. La voyelle de la syllabe ouverte tonique est longue. Il s'agit évidemment de syllabe ouverte phonétique. La voyelle de la syllabe ouverte orthographique est longue si la voyelle est clairement une voyelle fermée, autrement elle est plutôt brève (sauf exception). On jugera donc de la durée d'après les règles que nous venons de donner pour la qualité des voyelles (Voyez ce sujet).

3. La voyelle de la syllabe ouverte atone est brève ou mi-brève dans le discours rapide, sauf en fin de groupe devant pause. Dans le discours ralenti ou lent, elle est mi-longue, ou longue. I et u conservent assez bien leur timbre et ne deviennent pas tout à fait aussi brefs que e, ɑ, o avec le changement de débit. Ces dernières voyelles perdent leur longueur plus facilement dans l'ordre mentionné. En perdant sa longueur, e garde mieux sa qualité que ɑ, à cause, semble-t-il, de la mobilité supérieure du bout de la langue comparée avec celle de l'arrière-langue. A la finale devant pause, e, tout en étant long, est relativement moins long comparé avec ɑ et o. Nous reviendrons souvent dans la suite de ce travail aux voyelles atones non finales, sans réussir toutefois à résoudre la question autrement que par une hypothèse sur l'état actuel de la langue, et par une supposition sur la différence d'articulation qu'il peut y avoir

dans la vibration des cordes vocales suivant le cas de voyelle atone ou celui de voyelle tonique.

Dans θᴇð·e., l'ᴇ est plus bref que l'e, mais l'e final est plus bref que l'o, ou l'ɑ à la finale. Les voyelles longues ɑ, e. i, o, u, sont plus brèves en syllabe ouverte atone qu'en syllabe ouverte tonique. Cependant les atones sont beaucoup plus variables que les toniques. Dans la prononciation rapide, elles deviennent brèves, ce n'est que dans la prononciation très ralentie qu'elles gardent pleinement leur longueur. Là elles ont au moins la forme de voyelles longues devant une syllabe forte. Ces observations s'appliquent surtout à e et o atones. La voyelle qui devient fermée par l'influence métaphonique est longue. Exemples: te:lɑ; te;mɑ; pe:sɑ; ko:ðɑ; ko:sɑ; ko:lɑ; mo:nɑ; avec une voyelle un peu moins longue θe.ðo; pe.so; ke.mo; ɑ.me.no; koᴛ.mo; ᴇsposo (pron. lente); moᴛ.ðo; ru:sɑ; fu:mɑ; ru:ðɑ; pi:sɑ; mi:nɑ; mi:ðɑ, etc., tandis que dans les mots comme θᴇðe, c'est-à-dire les mots en e tonique suivi d'une seule consonne plus la voyelle e ou une diphtongue amenée par la rencontre de deux voyelles, la voyelle tonique est très brève et relâchée. Exemples: θᴇð.e; θᴇs.e; tem.e; ᴇn.e; pᴇs.e, etc. La voyelle tonique est longue dans di:θe; pu:se, etc. Dans le cas de la métaphonie de l'o comme dans mɑno, pɑso, ɑmo, etc., la voyelle pénultième est ordinairement longue, mais si elle devient plus palatale et plus ouverte par raison d'un accent de phrase, l'influence métaphonique disparaissant, elle devient plus brève, c'est-à-dire que la voyelle ɑ est relativement longue et que la voyelle a̜ est brève (ou moyenne en syllabe ouverte). Les voyelles e et o dans la syllabe « antétonique » suivies d'une seule consonne sont relativement longues, mais perdent beaucoup de leur longueur dans le débit accéléré: te:mɛr; se:ɲɔɹ; te.mí; koᴛ.mɛɹ, etc. On continuera cette discussion un peu plus loin. Consultez aussi le sujet de la division des syllabes qui y est intimement lié. Dans le débit très rapide l'e de te.mɛr, se.ɲɔɹ; te.mí devient beaucoup plus bref et tend à devenir simplement un son transitoire = eᴛ bref ou ᴇ⊥ dans le raccourcissement extrême. Nous discutons cet affaiblissement au chapitre sur l'historique et au chapitre sur l'accent.

Il y a une certaine analogie entre les règles de quantité pour le français et pour le castillan. Mais puisque la syllabe

finale est tonique en français et généralement atone en castillan, et puisque l'accent est de beaucoup plus fort en castillan, il y a des différences caractéristiques.

M. Passy observe (p. 65) que « ailleurs qu'en syllabe finale les voyelles des syllabes fermées sont presque toujours brèves, tandis que celles des syllabes ouvertes peuvent être longues ». La règle pour le castillan serait : en syllabe fermée les voyelles sont généralement brèves, tandis que celles des syllabes ouvertes peuvent l'être. La voyelle de la syllabe ouverte est le plus souvent longue, si elle est tonique. Les voyelles i et u sont souvent longues en syllabe forte fermée.

En français, on a ai-je = ɛːʒ mais j'ai = ʒe ; éclairer = eklere, mais eklɛr, etc. M. Passy en dit (p. 62) : « Le son e ne se trouve guère chez nous qu'en syllabe ouverte, etc. » Il en est de même en castillan. Seulement la difficulté pour le castillan est de préciser le cas où l'on aura syllabe fermée phonétiquement dans les cas où l'orthographe la présente comme ouverte.

La qualité des voyelles dépend à un très haut degré de la quantité. Ces deux attributs vont ensemble. Par conséquent, en établissant la qualité nous avons en même temps établi la quantité, c'est-à-dire la quantité et la qualité usuelles, normales et surtout dans la prononciation ordinaire, et aussi dans la prononciation monotone et mécanique. Mais la quantité, et partant la qualité, peuvent changer sous l'influence des émotions vives, sous l'influence de tout ce qui change le débit, précisément comme la prononciation de certaines consonnes montre un changement considérable dans un cas plus ou moins analogue, c'est-à-dire des fricatives qui par suite de l'emphase deviennent des plosives. Les observations que nous venons de faire s'appliquent plus particulièrement aux syllabes fortes de groupe ou de phrase (V. le sujet de l'accent).

Au point de vue de quantité, il y a deux classes de voyelles en castillan. Il y a d'abord la première classe dont nous allons étudier tout à l'heure la tendance vers la diphtongaison, à savoir les voyelles longues fermées, qui sont caractéristiques de certaines syllabes ouvertes e, o, ɑ, u, i. Avec ces voyelles la longueur dépend de la hauteur de la langue dans l'articulation, plus elle est élevée, plus longue est la voyelle.

La seconde classe, ce sont les voyelles brèves ouvertes ᴇ, O, ɛ, ɔ. Ces voyelles sont généralement brèves. Elles le sont presque toujours en syllabe fermée. ɛ se présente rarement en syllabe ouverte. Cela arrive souvent cependant dans la combinaison i e = j ɛ lorsqu'elle se trouve en syllabe forte. Assez souvent devant r en syllabe forte, ou dans la syllabe finale de groupe devant pause, cette voyelle peut avoir une durée anormale, surtout dans la vieille Castille.

ɔ peut être prolongé dans les mêmes conditions, excepté qu'il n'y a pas de combinaison avec ɔ qui corresponde à jɛ de tjɛ.ne, etc. Et en plus ɔ est souvent long ou moyen en syllabe ouverte, là où nous avons vu que ɛ apparaît rarement.

En général les voyelles ᴇ, O sont très brèves; les voyelles ɛ,ɔ, sont moyennes, mais peuvent être prolongées. A l'encontre de ce qui arrive pour les voyelles fermées, on a pour les voyelles ouvertes la règle suivante : plus basse est la position de la langue, c'est-à dire, plus ouverte est la voyelle, plus elle est longue. En dehors de l'influence de la métaphonie par laquelle la dernière partie d'une voyelle longue ouverte devient plus fermée, ces voyelles ne montrent pas de tendance vers la diphtongaison. Les variétés très brèves se présentent surtout dans les cas de liaison vocalique. L'a est bref et il correspond en grande partie aux voyelles de la seconde classe, mais il a la forme a· qui est d'une longueur moyenne et apparaît en syllabe tonique ouverte. Il a la forme ɑ qui correspond aux voyelles fermées. Nous discutons cette voyelle ailleurs.

Les raisons pour lesquelles les Espagnols ne savent pas distinguer entre une voyelle fermée et une voyelle ouverte paraissent être les suivantes : 1° Il y a toutes les nuances sans limites ou lignes de démarcations entre les variétés. 2° En les isolant, l'Espagnol les dénature en les prolongeant, en prononçant la voyelle en particulier exigée par la nouvelle condition au lieu de prononcer la voyelle qu'on essaye d'isoler. Il n'admettra pas plus de cinq voyelles, tout au plus admettra-t-il quelques nuances causées par les consonnes, qui sont sans importance, dit-il. C'est qu'en isolant la voyelle, il la prolonge, et même en appuyant dessus sans l'isoler si c'est en syllabe ouverte, sauf les exceptions déjà mentionnées. Ainsi le débit très ralenti,

comme celui de la conversation hésitante et presque mot à mot, amène-t-il un accroissement de quantité, de durée.

Si l'on demande à un castillan quelconque la prononciation d'un mot, c'est cette prononciation qu'on reçoit, qui est plutôt celle du style élevé, cérémonieux. Il en est de même évidemment dans d'autres langues, mais non pas jusqu'au même degré qu'en castillan. Dans cette prononciation le mot « pero », par exemple, est pe·ɹo. Mais la prononciation universelle de ce mot, hors un cas de prolongement exceptionnel, est pᴇɹo. Celle-ci est sans doute en partie une prononciation de syllabe faible.

Il y a un commencement de diphtongaison chez la voyelle longue en castillan, c'est-à-dire chez la voyelle longue fermée. Ce développement varie depuis un très léger commencement difficile à distinguer jusqu'à une diphtongaison très sensible à l'oreille exercée.

D'après nos règles, la position la plus favorable à l'ouverture d'une voyelle moyenne ou ouverte, c'est l'initiale absolue. Les voyelles qui sont régulièrement les plus longues en castillan sont amenées par la métaphonie de l'ɑ. Dans le mot esa = ᴇe:sɑ qui réunit ces conditions, la diphtongaison de la voyelle est très sensible à l'oreille en syllabe forte. Comparez ce mot avec la forme ese = ᴇ·se ou ᴇse ou avec ᴇste pour noter la longueur dans le premier cas et la différence de timbre. En effet, la langue s'élève de la position ᴇ à celle de e, ou du moins la pointe se lève à la fin de l'articulation. Cette fin de voyelle plus fermée paraît être le résultat de la métaphonie de l'ɑ de même que dans nueva = nwɛe.ʋɑ. La métaphonie paraît ainsi amener un accroissement de durée (Voir l'influence de l'accent au chapitre sur ce sujet). Les mots qui commencent par o présentent le même phénomène, toutefois la diphtongaison paraît un peu moins avancée, l'o étant en général moins sensible aux influences de métaphonie, d'accent, etc, que l'e.

Toutes les voyelles très longues montent légèrement cette échelle, semble-t-il, les voyelles d'arrière étant cependant un peu moins sensibles aux influences qui amènent la diphtongaison. On a selon ces conditions des degrés différents de développement de la diphtongaison depuis eᴛe, un léger commencement de diphtongaison pour la voyelle de longueur moyenne, comme dans le débit

assez rapide de la conversation ordinaire, jusqu'à ᴇeᴛe ou même ɛeᴛe pour une voyelle très longue, comme e dans les cas cités. C'est chez e que le phénomène paraît plus développé, mais chez i aussi la diphtongaison est assez sensible, variant depuis iᴛi à ɪiᴛi.

Voici certaines observations qui, sans former des raisons coordonnées, entrent dans les considérations qui nous amènent à croire à la diphtongaison des voyelles longues fermées en castillan.

Si l'on ajoute une consonne à cette voyelle longue, on a une voyelle brève plus ouverte. Ainsi prenons le cas des voyelles finales : le pronom « le » devient lᴇs généralement, quelquefois en syllabe forte leᴛs ; « la » devient las, lo devient lOs. Ce n'est pas avec l'oreille américaine non exercée qu'on apercevra l'échelle dont je viens de parler, mais la distinction entre le et lᴇs ou leᴛs lui est facile, et peut-être est-elle portée à l'exagérer.

Comme les voyelles longues anglaises ou américaines montent vers la détente, c'est plutôt avec la voyelle française qu'il faudrait comparer la voyelle castillane, pour avoir un contraste, une opposition absolue. La voyelle française étant si nette, si tendue de l'arrivée jusqu'à la détente, qu'il n'y a pas de tendance vers la diphtongaison, ni de changement de qualité pendant la durée de la voyelle. C'est donc en comparant les voyelles dans ces deux langues qu'on peut arriver à se rendre compte d'une différence considérable.

On peut tirer quelques indications de la prononciation du castillan d'un français qui parle cette langue mal, mais on peut en tirer beaucoup plus en comparant la prononciation du français d'un Anglais avec celle d'un Castillan. Il y a des ressemblances qui sont frappantes, telles que le fait de la diphtongaison des voyelles, de la liaison vocalique, etc., dans les deux cas à différents degrés. Les Castillans n'arrivent pas à faire la distinction en français entre ɑ et a comme dans pâle, patte.

La liaison vocalique n'est pas usuelle en français, mais elle n'est pas inconnue, et elle n'est même pas rare dans un cas spécial dans le débit emphatique, c'est-à-dire en syllabe très forte accentuée de l'accent déplacé où la voyelle est suivie d'une soufflée comme s ; par exemple : « Voyons ! C'est pas possible », ou bien dans la terminaison

brusque de l'a très fort à la finale, on voit la tendance (Cf. les voyelles quelquefois terminées en coup de glotte.)

Mais pour se convaincre de l'existence du phénomène en français, il vaudrait mieux écouter que demander à un Français non phonétiste. Il en est un peu de même si l'on demande à un Castillan quelque renseignement sur la qualité des voyelles, mais peut-être en partie pour d'autres raisons, comme nous l'expliquerons ailleurs.

Ainsi la diphtongaison des voyelles castillanes explique-t-elle peut-être en partie l'opinion qu'il n'y a que cinq voyelles en Castillan. C'est-à-dire qu'il y a variation selon la longueur. La diphtongaison y est moins développée qu'en anglais, où l'on peut avoir ᴇei au lieu de ᴇe˔e ou e˔e du castillan. Une voyelle brève en devenant plus longue paraît monter à la détente. Généralement la diphtongaison ne dépasse pas e˔e en castillan, ce n'est donc qu'un commencement du procédé.

Nous parlions de l'échelle que montent les voyelles. Cette « montée » est non seulement sensible à l'oreille par un rehaussement de ton, c'est-à-dire que la fin de la voyelle est plus aiguë, mais encore le mouvement en est perceptible à l'œil, si par exemple on regarde le bout de la langue d'un Castillan qui prononce un e très long. Il y a un cas de voyelle très longue qui est très facile à observer à Madrid, c'est la voyelle longue finale dans les cris des vendeurs de journaux à la Puerta del Sol. Dans ces cris, les syllabes sont dénaturées sans doute, mais les tendances linguistiques restent, en général. On entendra (1) e·ɹalðɔo; (2) e·ɹalðow ou e·ɹalðoŭ; (3) e·ɹalðoe, e·ɹalðɔᴇ ou e·ɹalðɔoᴇ, ou e·ɹalðɔowᴇ. Cette troisième (3) prononciation est sans doute vicieuse, mais elle ne sert pas moins à montrer les tendances de la langue. Cette prononciation est très répandue parmi les camelots. On peut y voir une dissimilation après la diphtongaison. Les autres prononciations s'expliquent de la façon suivante : Si la prononciation est très énergique, l'accent syllabique passe à la troisième syllabe, et on a ɔo, où la partie ouverte comprend environ les premiers deux tiers du son qui est ici très prolongé. La voyelle ouverte ɔ représente l'influence de l'accent fort, l'o, la partie finale, représente la voyelle finale fermée devant pause (ou devant losen Anschluss, c'est-à-dire une voyelle sans liaison vocalique). Notre exemple (2) de e·ɹalðow ou e·ɹalðoŭ pourrait

s'inscrire quelquefois peut-être e·ɹal̆ðOow. Il nous présente une voyelle très prolongée, mais l'accent reste à la seconde syllabe, c'est donc une voyelle finale prolongée et très énergique. Elle commence plus haut que celles que nous venons de discuter, mais elle monte plus haut aussi, la langue se levant et l'arrondissement des lèvres s'accentuant vers la fin du son. Ceci est très perceptible parce que l'arrondissement des lèvres pour l'o est en général moins considérable. Si les nuances ne sont pas faciles à saisir, la direction générale du mouvement des mâchoires est très visible dans ces cris si prolongés. En criant « España Nueva », on fait une diphtongue de l'ɑ final ainsi : nwe·ʋáɑ ! Dans le parler ordinaire il est très facile d'observer la diphtongaison pour « tú » emphatique devant pause = tuw, où l'arrondissement est très visible.

Il est très divertissant et très instructif d'écouter les vendeurs de journaux et les autres camelots à Madrid. Ils mettent beaucoup de bonne volonté à crier leurs marchandises, ce qui nuit à la longue à la sonorité de l'organe. Les vendeurs de journaux sont probablement Castillans en majorité parce que pour une très forte proportion ils sont âgés de moins de quinze ans. On entend même des prononciations exceptionnelles comme kɔrεspOn:εnθia. La diphtongaison de i est assez commune dans KOrrεspOnðεnθijɑ, où cependant le j n'est généralement qu'un son transitoire.

On peut comparer les cris des rues en français avec les cris en castillan. Prenez par exemple un mot comme « Presse » qu'on entend crier tous les soirs à Paris. Eh bien, il est assez rare d'entendre une diphtongaison de la voyelle. Cette diphtongaison est cependant loin d'être inconnue. C'est l'exception qui confirme la règle. Par contre, il arrive quelquefois dans ce mot une prolongation de la position affaiblie de ʀʙ, c'est-à-dire de la langue levée en arrière avec arrondissement sympathique des lèvres. Cela retarde l'écartement des lèvres nécessaire pour ε.

Voici d'autres considérations qui rendent la diphtongaison très vraisemblable telle que nous l'avons constatée. Le caractère relâché de l'articulation castillane rend assez invraisemblable le maintien d'une même position pendant la durée d'un son long. Cela se voit dans la grande variété présentée par le même son, voyelle ou consonne.

Les voyelles et les consonnes sont extrêmement sensibles aux influences des sons contigus de l'accent, de la position finale ou initiale de groupe, etc. Il est difficile de trouver une consonne ou une voyelle qui ait deux fois de suite exactement la même position. S'il y a cette variation en répétant un son et en changeant très légèrement les conditions, puisque ces sons sont si susceptibles aux influences des sons contigus ou aux autres influences, il est naturel que, si un de ces sons est prolongé, il réponde à une de ces influences en se modifiant dans la partie la plus proche de cette influence, c'est-à-dire qu'il y ait un commencement de diphtongaison. Il se déduit de nos études antérieures que la position initiale a un effet différent sur la consonne que sur la voyelle. La position vocalique par excellence à l'initiale absolue, c'est lorsque la voyelle forme une syllabe elle-même ; et en revanche, la position consonantique la plus naturelle, c'est dans cette même position lorsque la consonne se trouve devant une voyelle. Eh bien ! dans cette position, par le fait qu'elle s'y trouve, la voyelle devient plus ouverte dans sa première partie et plus fermée dans sa dernière partie, tandis que dans ces mêmes conditions, la consonne se montre plus fermée, si c'est possible, dans sa première partie et plus ouverte dans sa seconde partie.

Nous avons donc la diphtongaison pour ainsi dire même chez des consonnes. Il s'agit évidemment pour le moment des consonnes prolongeables, fricatives, ou les plosives-fricatives, c'est-à-dire les mi-fricatives. Il en est de même quant aux autres influences. Et en effet, dans ce cas qui correspond au premier exemple présenté, esa = ᴇe·sɑ, l'accent de force agit sur la première partie, et la position hors liaison vocalique sur la dernière partie ajoutée à la métaphonie bien entendu.

Encore, puisqu'on admet que les voyelles finales sont fermées, s'attendrait-on à voir opérer ce changement dans la direction indiquée dans le cas d'une voyelle finale très longue surtout si elle porte l'accent. Les voyelles accentuées hors la métaphonie étant généralement plus brèves et plus ouvertes, ce serait la première partie de cette voyelle qui représenterait la voyelle tonique, et puisque la position devant une pause l'exige, la partie finale de la voyelle serait plus fermée. L'extrême durée des voyelles finales

castillanes devant une pause est bien connue. La loi de la phonétique générale qui constate la tendance des voyelles longues vers la diphtongaison paraît y trouver son compte. La voyelle est longue. Les autres conditions sont propices. Donc notre observation est vraisemblable et à ce point de vue d'accord avec les principes de la phonétique générale.

Toutes les voyelles longues finales accentuées, si l'accent n'est pas trop fort, montrent un commencement de diphtongaison : bɛrdaɑ, tuʷ, kɔxɾi, etc. ; comparez cela avec la voyelle brève tonique en syllabe forte nɔ, ou plutôt nO˔. Les sons transitoires dans les combinaisons comme tuʷ ɛJEs sont moins sensibles qu'en anglais; il n'en est pas moins vrai que la diphtongaison existe et que, dans le cas d'une voyelle longue accentuée, elle est assez sensible.

Nous disions que la voyelle finale atone a un léger commencement de diphtongaison. Les Espagnols disent que ces sons sont parmi les plus difficiles à acquérir pour un Français. Et en effet les voyelles finales o, ɑ, e sont plus brèves en français qu'en castillan. L'Américain apprend à prononcer ces voyelles plus facilement en castillan qu'en français, et surtout à la finale où l'Américain acquiert avec grande difficulté la voyelle fermée brève du Français. La prononciation anglaise pure et simple des voyelles castillanes est plus satisfaisante que la prononciation française de ces voyelles. Mais d'autre part, l'Américain prononce les voyelles françaises très mal.

Les observations que nous avons faites à propos de la manière de commencer des voyelles par rapport aux cordes vocales aussi, nous portent à croire à la diphtongaison. Nous en avons déjà mentionné quelques considérations. Nous en reparlerons au sujet de l'accent et dans celui de la division des syllabes. Il suffit peut-être de dire ici qu'il nous semble que les voyelles fermées longues en castillan commencent par une attaque molle, et que l'action de la bouche est sympathique, la langue se levant vers la fin de l'articulation. Les voyelles fermées, lorsqu'elles se trouvent en syllabe atone, ont au moins la forme des voyelles longues. Mais par le fait les voyelles atones, sauf dans certains cas les finales, sont moins longues que les voyelles de la même forme qui sont toniques.

Nous avons analysé ɑ atone comme ayant la même forme que l'ɑ tonique de pa·so, pa·lo, etc. ; mais il y a une diffé-

rence, c'est que l'ɑ dans ce dernier cas est plus long, partant il tend moins vers le neutre, ɐ, que l'ɑ atone s'il n'est pas final ou, pour mieux dire, s'il n'est pas prolongé. Les voyelles atones de forme longue, e, o, u, i, ɑ sont plus atteintes dans le cas de l'accélération du débit que les mêmes variétés en syllabe tonique, c'est-à-dire qu'elles perdent plus facilement leur durée. Il en est de même des voyelles accentuées en syllabe faible comparées avec les mêmes voyelles en syllabe fortifiée par l'accent de groupe ou de phrase.

Il y aurait peut-être quelque chose à dire à propos des autres langues romanes, mais quant au castillan au moins, on voit combien nous sommes loin d'accepter les généralisations de M. Storm. En discutant la deuxième loi de Diez, Storm se dérobe en parlant des syllabes longues et en disant que ce sont les syllabes les plus longues que la langue possède. Ça se peut, mais Diez avait plutôt raison en disant que la voyelle est brève. Il y a sans doute quelques exceptions, mais c'est bien la règle générale. Par exemple, dans une prononciation non emphatique, on dit tɑ.nto, mais c'est une exception amenée par la métaphonie. De même Storm dit que les voyelles accentuées hors position sont aussi brèves que les voyelles atones. Il aurait mieux fait de dire « aussi longues que les voyelles atones », vu les exemples plutôt heureux qu'il nous donne pour prouver la thèse. Mais il se trouve que l'affaire n'est pas si simple que cela, ce que nous avons essayé de prouver par nos règles et le long commentaire que nous venons d'y ajouter.

D'après nos règles ᴇ, O, ɪ, ᴜ, sont très brefs ; ɛ, ɔ sont brefs ou moyens ; ɑ, e, i, o, u sont longs. Nous avons fait de grandes réserves pour les formes ɑ˔, e˔, i˔, o˔, u˔ en syllabe atone hors la finale. Dans cette position, les voyelles sont longues dans le débit soigné, cérémonieux, ou ralenti, mais elles perdent beaucoup de leur durée dans la prononciation plus accélérée et selon la rapidité du débit. Ces voyelles présenteraient, si c'était régulier, ce qu'on pourrait appeler une métaphonie dissimilative dans la prononciation ralentie, mais elles ne peuvent pas conserver leur durée dans le débit accéléré où les voyelles longues les plus faibles souffrent le plus. La voyelle « antétonique » tend à être longue en castillan excepté dans la condition mentionnée, parce qu'en syllabe atone la bouche est assez fermée et à cause de l'attraction de l'accent, la

consonne suivante s'attache à la voyelle suivante tonique en rendant la syllabe ouverte. Il ne s'agit ici que des syllabes ouvertes en orthographe usuelle. Car sauf quelques hésitations pour a, ɑ, et de temps en temps pour O, o˔, la voyelle de syllabe fermée tonique ou atone est généralement plus ou moins ouverte. Comparez ce paragraphe avec nos conclusions au premier chapitre.

Il semble qu'une partie des erreurs à propos de la quantité en castillan vient de ce qu'on veut parler de toutes les langues romanes ensemble. On ne peut pas faire de règles, soit de qualité, soit de quantité qui visent toutes les langues romanes ensemble.

Si l'on compare nos règles avec celles de Diez, on comprendra que les différences d'opinion sont plus ou moins explicables pour la quantité, mais avec la conclusion de Storm, à savoir que « Ruecksichtlich der Quantitæt hat im Spanischen das romanische Prinzip seine æusserste Konsequenz erreicht », il n'y a pas de réconciliation possible. Il trouve l'accent fort, mais non pas aux dépens de la quantité.

Heureusement que nous sommes plus près d'un accord pour la qualité des voyelles. Il semble même étonnant que tout en admettant des différences de qualité et un accent fort, M. Storm nie toute différence de quantité pour les voyelles castillanes.

Est-ce bien là l'origine des règles si simples d'Araujo ? La conclusion de Storm que « Als allegemeines Prinzip gilt im Spanischen dass alles gleich kurʒ, klar, und bestimmt ist » me paraît l'exact contraire de la vérité. Chacun de ces adjectifs me paraît tout particulièrement mal à propos ! Cela serait plus vrai de l'italien que de l'espagnol. Comparez la conclusion de M. Storm avec les transcriptions de M. Wullf dans son *Chapitre de Phonétique Andalouse*. Dans ce dialecte espagnol, M. Wullf fait des distinctions de quantité et de qualité. Pour la quantité, il se sert de trois signes de distinction. Donc il y a des variations de quantité dans un des dialectes espagnols au moins. En passant on peut dire que la métaphonie existe en andalou, mais M. Wullf ne l'a pas mentionnée. J'ai l'impression que le commencement de diphtongaison a lieu dans ce dialecte aussi. La métaphonie existe aussi en cubain.

Nos règles de quantité envisagent surtout la quantité

cristallisée, ou celle dont les variations et les changements sont susceptibles de définition. Mais nous ne voulons pas nier davantage pour la quantité que pour la qualité, le grand rôle de la durée comme moyen de rhétorique au service de la logique.

Cela est surtout important pour les voyelles très fermées i, u. Cependant dans le cas d'un accent fort sur l'i = ɪ des mots comme cinco = θɪɲko ; sirve = sɪrʋe, etc., il faut généralement d'autres circonstances favorables pour que l'ɪ se change en i. Par exemple, cela est plus facile s'il y a un ɑ dans la syllabe suivante, li-nðɑ et si-rʋɑ, etc.

Nous terminerons notre étude sur la quantité des voyelles par une brève critique du résumé de M. Baist sur ce sujet. Nous l'avons déjà cité à la fin du chapitre sur l'historique en notant que M. Baist appuie notre thèse en principe, c'est-à-dire en admettant l'existence des variations et de qualité et de quantité des voyelles castillanes.

La règle qu'il donne pour la quantité des voyelles atones, c'est du Diez pur et simple. Au sujet des mots proparoxytons, il suit Araujo, qui malgré sa règle si simple trouvait une différence de quantité pour ce cas. M. Baist modifia légèrement les lois (1) et (2) de Diez en trouvant les voyelles toniques « halblang in vorletzter freier (Silbe), etwas kürzer in vorletzter gedeckter ». Il a raison en disant que e et o longs sont fermés. Au sujet de la quantité, tout en suivant Diez d'une façon générale, M. Baist semble subir l'influence de M. Storm. Car M. Baist dit : « Auch der Laengeunterschied ist gering », en parlant de ɛ, e et ɔ, o. Son résumé n'en présente pas moins un progrès très réel. Car Diez avait nié des différences de qualité et Storm des différences de quantité.

La quantité des diphtongues.

Nous n'entrerons pas à fond dans ce sujet auquel il faudrait une étude spéciale. Nous nous bornerons à quelques observations en passant sur certaines combinaisons. Nous avons déjà discuté les pseudo-diphtongues ie et ue qui équivalent généralement à je et we (V. les semi-voyelles) en parlant de la dissimilation et ailleurs.

Le second élément en est généralement long en syllabe ouverte. Exemples : bwɛe·no pwɛe·ðɑ ; pwɛ·ðe ; vjɛ·ne. Devant une simple consonne sourde (dans la graphie usuelle), il y a une tendance vers la liaison vocalique fwᴇsse ; wᴇko ; tɹwᴇko ou tɹwɛko ; pwᴇs (ou pwœs) ; wᴇs·o ou wœs·o.

La terminaison ao des participes passés présente ces deux voyelles sous forme brève, qui tend vers le neutre ɑo = un ɑ qui tend vers ɐ et un o = ŭ ou w presque. C'est une combinaison très facile. La langue se place pour ɑ et continue en s'élevant pour l'o en ajoutant l'arrondissement. L'o est sujet aux influences usuelles de position finale, etc.

Comme règle générale hors l'emphase, les voyelles se raccourcissent en s'unissant en diphtongues. On a déjà parlé de l'influence de la métaphonie sur la dernière partie d'une diphtongue.

En parlant de la qualité des diphtongues nous avons donné quelques indications particulières puisque la quantité et la qualité vont ensemble. Notez aussi nos observations sur ue = œ comme dans pwœrtɑ, fwœrte, etc., et notre discussion de la diphtongaison amenée par la rencontre de voyelle finale plus voyelle initiale.

La quantité des voyelles nasales.

C'est la forme ouverte de ces voyelles qui se nasalise, partant c'est la forme brève de la voyelle. Cependant par suite de la disparition du n qui amène la nasalisation de la voyelle, celle ci se trouve le plus souvent en syllabe ouverte tonique ou atone. La voyelle devient plus longue et la langue se lève pendant l'articulation de la façon déjà décrite. Cette action est beaucoup plus accentuée lorsque la voyelle est longue et prolongée par les conditions usuelles pour les voyelles ou par suite du débit, etc. Dans ce cas l'action de la langue est généralement paresseuse et la langue n'arrive au maximum de l'articulation que vers la fin de celle ci.

La quantité des consonnes.

Sans avoir abordé cette question directement, nous en avons déjà donné beaucoup d'indications. Nous en donnerons d'autres en parlant de la liaison vocalique et de la division des syllabes, dans le chapitre suivant. Dans nos transcriptions, la consonne longue est représentée par deux consonnes ou bien par le signe. ou : après la consonne. La consonne simple unie par la liaison vocalique avec la voyelle précédente est relativement longue et elle appartient généralement aux deux syllabes. Exemples : cese = θᴇsse ; cede = θᴇððe ; teme = tᴇmme ; lindísimo = lɪnðɪssimo ; etc.

En général, après une voyelle brève en syllabe fermée, la consonne est longue : tanta = tan·tɑ ; dans la terminaison mente = mᴇɴ·te, etc.

Les plosives à l'initiale absolue sont toujours brèves. En contact, en arrière, nous avons vu que cette plosive devient souvent une fricative, c'est-à-dire une consonne plus longue.

Les consonnes vocaliques qui suivent une voyelle brève sont très longues en castillan, et surtout celles qui suivent la voyelle brève tonique. On peut noter particulièrement l, r, n, ð, ŋ.

M. Josselyn consacre deux pages au sujet des consonnes doubles. On y trouve des observations qui sont très justes. Je suis heureux de constater notre accord en principe. Il y dit :

« L'oreille seule suffit pour remarquer une prononciation que l'on entend souvent, et dans laquelle queso = quesso avec le raccourcissement de la voyelle et la prolongation de la consonne. Le nombre considérable de ces prononciations qu'on entend semblerait indiquer un manque d'appréciation de la valeur de la consonne double, appréciation qui est si forte en italien.

« D'un autre côté, pour r la consonne double apparaît, ce qui contredit l'opinion de l'Académie espagnole. Prenons les mots pera-perra et caro-carro ; exception faite de E. , tous les sujets donnaient plus de durée à la voyelle qui se trouve dans pera et caro, qu'ils ne donnaient à celles de

perra et carro. La différence pour la durée était d'une moitié à un sixième. Cette distinction dans la durée de la voyelle est la chose la plus sensible dans les consonnes doubles, et ce fait seul suffirait à appeler l'attention sur ces mots. (Il est presque inutile d'ajouter que r est plus long que ɹ, parce que cinq battements prennent plus de temps que un ou deux) » (ɹ est notre symbole).

... « L'oreille constate qu'il y a des cas où, bien que l'orthographe réclame une consonne simple, le parler courant a une consonne double. Et, par contre, où l'on veut une consonne simple, les tracés nous font voir une consonne double. »

Par nos transcriptions et notre discussion de la division des syllabes, on voit que la consonne longue joue un grand rôle dans nos analyses de la phonétique castillane. La consonne en liaison (vocalique) avec la voyelle précédente est non seulement longue, mais elle est très énergique aussi. Nous continuerons cette discussion dans le chapitre indiqué où nous avons donné des exemples. En passant on peut observer que pour le cas de ca-ro, carro, etc., la loi de Diez était déjà bonne, mais ni lui ni M. Josselyn ne mentionnent la métaphonie.

CHAPITRE VI

L'ACCENT

L'accent et la syllabe

Si la rapidité du débit est très importante, parce qu'à mesure que la durée du son augmente, le son devient plus fermé, le plus souvent ; l'accent est aussi important parce qu'il tend à amener la qualité contraire de la voyelle, c'est-à-dire le raccourcissement et partant l'ouverture. L'accent syllabique est fort en castillan. Sans aller aussi loin qu'en anglais, il est cependant assez fort pour amener un changement très appréciable dans la qualité des voyelles. Du reste, l'effet de l'accent n'est pas le même en castillan qu'en anglais, ce que nous essayerons d'expliquer dans la suite. Si la quantité profite du débit lent, c'est plutôt l'accent qui fait sentir son influence dans le débit accéléré, animé. C'est dans ce débit-ci tout spécialement qu'on peut appeler le castillan saccadé, à cause de la manière tranchante, cassante de tomber des accents, et partant de l'union de la voyelle tonique avec la consonne suivante.

Il est difficile de parler de l'influence de l'accent comme d'une chose isolée parce qu'il se trouve généralement pour ainsi dire, soit en lutte, soit en combinaison avec d'autres influences. Laissant de côté les deux voyelles très fermées, i et u, l'influence de l'accent est diamétralement opposée à son influence sur la consonne. Il rend la voyelle plus ouverte et laconsonne plus fermée, mais avec cette différence qu'il rend la voyelle plus ouverte dans sa première partie et plus fermée dans sa dernière partie, tandis que, si la nature de la consonne le permet, il rend la consonne plus fermée au commencement de l'articulation et plus ouverte à la fin

Nous parlons de la voyelle en position vocalique. Si, par contre, la voyelle très fermée se trouve à l'initiale absolue devant voyelle, elle est assimilée à une consonne et devient fermée de la même manière que celle-ci.

L'effet de l'accent rend les voyelles, i et u plus fermées, en combinaison avec d'autres influences, notamment celle de la métaphonie. Dans le cas d'une voyelle très fermée, l'effet de l'accent paraît être donc, de fermer la voyelle davantage surtout dans sa dernière partie.

Mais l'emphase peut s'exprimer par un allongement de la durée de la voyelle. C'est un moyen d'accent dont on se sert beaucoup avec les voyelles fermées. Le procédé, sans être inconnu, n'est pas très commun chez les voyelles ouvertes. Pour la voyelle a il y a des variations. En syllabe fermée elle agit comme voyelle ouverte, ce qu'elle est dans ce cas = a. A la finale tonique, elle agit plutôt comme voyelle fermée. On peut la considérer à ces deux points de vue d'après qu'on envisage soit la position fermée de la langue, soit la position ouverte de la bouche comme caisse de résonnance. Nous avons parlé autre part du changement de ɑ en a. Exemples : ¡ Que fino ! = Ke fi:no ! l'i ayant ici une longueur extrême ; ¡ Verdad ! = bᴇrðáɑ !

Quelquefois il y a lutte entre l'accent de force d'un côté et l'influence de la quantité ou de la durée, non usuelle, ou de la métaphonie de l'autre côté. Comme nous le disions, l'emphase ne s'indique pas toujours au moyen de l'accent de force. Il peut s'y substituer la durée accompagnée souvent d'un rehaussement de ton. Ainsi se présente le troisième élément disponible pour attirer l'attention de l'auditeur. Comme cette longue durée se fait sentir chez les voyelles très fermées, on a souvent là une combinaison des trois éléments de force, à savoir, l'accent de force, la durée longue, le rehaussement de ton.

Mais si l'emphase se fait sentir, comme le plus souvent, au moyen de l'accent de force, même une voyelle moyenne fermée peut devenir assez ouverte ; par exemple le mot nOᴛ! dans une prononciation énergique. En devenant ouvert l'o est raccourci. Les voyelles finales présentent ce phénomène si l'accent est fort. On en a un bon exemple dans la prononciation très énergique, comme du mot ca ! = ka ! Dans ces cas, la voyelle est souvent suivie d'un coup de glotte. En général, cependant, la voyelle très brève a besoin d'une

consonne d'appui. Parmi toutes les voyelles, c'est e qui est le plus sensible à toutes les influences quelles qu'elles soient, mais la voyelle o, moins sensible aux autres influences, est très sensible à l'influence de l'accent à cette exception qu'elle ne se raccourcit pas aussi facilement. Consultez notre discussion de la métaphonie où l'o peut ne pas répondre à l'influence métaphonique de l'o excepté en s'allongeant.

La liaison vocalique.

Les deux questions de l'accent et de la division des syllabes sont tellement liées que nous allons les considérer ensemble à partir d'ici.

Disons d'abord un mot sur un phénomène amené par l'accent, c'est-à-dire sur la liaison vocalique. Nous avons été obligé d'y faire allusion déjà en discutant divers sujets. Nous appelons liaison vocalique ce que M. Jespersen appelle « festen Anschluss » vis-à-vis de « losen Anschluss ». Sweet se sert des termes « close stress » et « open stress ». La liaison vocalique, c'est l'union étroite entre une voyelle et la consonne suivante. S'il n'y a pas de liaison vocalique, il y a un petit repos, ou arrêt entre la voyelle et la consonne suivante, ou au moins une sensible diminution de la sonorité de la voyelle avant l'articulation de la consonne.

Les deux espèces d'union, c'est-à-dire avec ou sans liaison vocalique, sont usuelles en castillan. La liaison vocalique ne se trouve pas en syllabe ouverte phonétique. Par contre, il peut ne pas y avoir de liaison vocalique en syllabe fermée. Si dans la graphie usuelle, il y a syllabe ouverte, et si au point de vue phonétique cette syllabe est fermée, il y a presque toujours liaison vocalique. C'est du reste ce qui fait une syllabe fermée d'une syllabe ouverte. Ce phénomène est amené très souvent en castillan par l'accent.

Les voyelles susceptibles de liaison vocalique en castillan sont les voyelles brèves : a, O, u, e, i. Il s'ensuit qu'avec les voyelles longues, il n'y a pas de liaison vocalique. Le signe d'un point . ou de deux points : qui marque la voyelle longue, indique qu'il n'y a pas de liaison vocalique. Il se peut donc qu'il n'y ait pas de liaison vocalique dans une syllabe fermée en orthographe usuelle, comme par exem-

ple, le cas de i, u souvent devant deux consonnes. Mais comme règle générale le manque de liaison d'une voyelle avec la consonne suivante, s'il n'y en a qu'une, indique la division des deux syllabes auxquelles les sons appartiennent. Un élément important est la condition de syllabe fermée. L'accent amène cette condition souvent, et il est du reste un élément favorable si non indispensable. Le grand essentiel, c'est le raccourcissement de la voyelle. Cela arrive plus facilement devant une consonne fricative soufflée qu'autre part.

Avant de continuer la discussion de la liaison et de la division des syllabes, il y a une question difficile à laquelle nous allons essayer de répondre de notre mieux. Quelle est la manière de commencer et de terminer des voyelles en castillan par rapport au souffle et aux vibrations des cordes vocales ? Et, s'il y a, d'après ces considérations, différentes variétés de voyelles, quelles sont-elles et quelles en sont les règles d'emploi ?

Voici un tableau à propos de ce sujet qui rendra notre discussion plus claire (Cf. Vietor, p. 21), en présentant les analyses de MM. Sweet et Sievers :

		Sweet		*Sievers*
(1)	< a	gradual beginning	—	leise gehauchter Einsatz
(2)	h a	aspirate (h)	—	gehauchter Einsatz
(3)	a	clear beginning	—	leiser Einsatz
(4)	?a	glottal catch	—	fester Einsatz

Ce qu'on peut traduire par les termes français suivants: 1° arrivée graduelle ; 2° arrivée aspirée ; 3° arrivée claire ; 4° arrivée forte, ou plosive. Il y a aussi de même pour la détente : 1° détente graduelle ; 2° détente aspirée ; 3° détente claire ; et 4° détente forte ou plosive.

L'arrivée graduelle est usuelle en français, et en anglais aussi, mais en anglais d'autres arrivées sont connues, par exemple l'arrivée aspirée et l'arrivée claire, et même l'arrivée forte ; en castillan l'arrivée graduelle et l'arrivée claire sont toutes les deux communes. Nous préciserons dans la suite.

Bien qu'elle ne soit pas la seule forme employée, l'arrivée forte ou plosive est caractéristique de la langue allemande.

Quelle est l'action des cordes vocales pour produire une voyelle ? M. Jespersen interprète ainsi (page 115) les idées de Forschhammer (Tidskrift för dôfstumskolan, 1896 = Artikulationslaere, Spezialdruck, p. 44) :

« Aber — ist es wirklich der Druck der Atmungsorgane, auf dem die verschiedene Stærke der Silben beruht ? Davon ist man freilich bisher ausgegangen, aber kürzlich ist von Forschhammer eine neue Théorie aufgestellt worden. Nach ihm beruht das Wesentliche auf der Grœsse der Stimmritze. Lasst uns einen Versuch machen : wir gehen von der geschlossenen Stimmritze aus, setzen die Stimme an und næhern uns langsam der offenen Stellung (ε2 oder ε3); wir werden dann finden, dass die kræftigste Stimme der geschlossenen Stellung am næchsten liegt, und dass die Stimme darauf schwæcher und schwæcher wird, wæhrend gleichzeitig der Luftverbrauch grœsser wird. Also erhalten wir starke Stimme bei geringem Luftverbrauch und schwache Stimme bei grossem Luftverbrauch. Wir kœnnen mit der krâftigsten Stimme einen Vokal wie o gerade gegen ein angezündetes Licht singen, ohne dass die Flamme im mindesten flackert, wæhrend wir umgekehrt mit einer schwachen, aber lufterfüllten Stimme sehr leicht das Licht ganz auslœschen kœnnen. In Wirklichkeit kann man eine schwache Stimme auf zweierlei Weise erhalten, entweder durch Verminderung der Ausatmungskraft oder durch Vergrœsserung des Abstandes zwischen den Stimmbændern; aber die Wirkung bleibt nicht dieselbe. Im ersteren Falle ist die Stimme, wenn auch noch so schwach, doch verhæltnismæssig klangvoll, wie sie denn auch wegen des geringen Luftverbrauches lange ausgezogen werden kann; diese Art eignet sich daher besonders für den Gesang, wo es auch feste Regel ist, dass piano mit Hilfe der Atmung gebildet werden soll, wenn dieses auch so grosse Schwierigkeiten in sich schliesst, dass ein beherrschtes piano etwas vom schwersten ist, das es gibt. Im andern Falle ist die Stimme klangloser, deutlich als lufterfüllt zu hœren, wie sie denn auch wegen des Luftverbrauchs verhæltnismæssig rasch verbraucht wird. Dies ist jedoch gewiss die Art und Weise, die wir in der Rede bei « unbetonten ». Silben benutzen, da sie die leichtere ist. Kann man sich überhaupt denken dass ein so schneller Wechsel zwischen starken und schwachen Silben, wie wir ihn in der Sprache

haben, wirklich mit dem grossen schweren Atmungsapparat vollzogen wird, wenn man einen so leichten und leichbeweglichen Apparat wie die Stimmbænder hat ? Was ist nun die physiche Erklærung dafür, dass die Stimmbænder, wenn sie einander nahe stehen, einen kræftigeren Ton erzeugen, als wenn sie etwas entfernt sind ? Der Ausatmungsstrom beruht darauf, dass grœsserer Luftdruck in den Lungenblæschen ist als draussen in der atmosphærischen Luft; wenn wir uns eine Messung des Luftdrucks während des Ausstrœmens der Luft aus der Lunge durch den Mund denken kœnnten, würden wir sehen, wie sich der Druck allmæhlich verliert. Ist der Luftweg frei, so wird die Verænderung selbstredend ziemlich ebenmæssig vor sich gehen; ist aber der Luftweg an einer Stelle starkeingeengt, so wird — nach physischen Gesetzen — der Druck sich so verteilen dass die grœsste Druckdifferenz auf beiden Seiten der Einengung sich befindet ; und wird an einer Stelle vollstændiger Verschluss gebildet, so sammelt sich die ganze Druckdifferenz hier. Je grœsser die Annæherung zwischen den Stimmbændern ist, desto grœssere Druckdifferenz wird zwischen der Luft über und unter ihnen bestehen; das ist aber gerade die Bedingung für die kræftigeren Schwingungen, den stærkeren Ton (So weit Forschammer). » Jespersen continue :

« Wir kœnnen jetzt vielleicht als ausgemacht betrachten : der Unterschied zwischen « stark » und « schwach » kann zuwege gebracht werden mit Hilfe von :

1. Stærkerer und schwæcherer Ausatmung ; dies Mittel wird (am besten) beim Gesang verwandt; ausserhalb des Gesanges kommt es nur subsidiær zur Verwendung, wo man, wie beim Rufen oder bei starker Emphase, alle Mittel benutzen will um etwas besonders hörbar zu machen ;

2. Grœsserer oder geringerer Annæherung der beiden Stimmbænder; dies ist das normale Mittel bei gewœhnlicher Rede, wo die Unannehmlichkeit, dass ein Teil der Luft verloren geht und dass der klang æsthetisch nicht so ansprechend wird, nicht die vorteile der bedeutend grœsseren Einfachheit aufwiegt. — Die deutlichste Empfindung der « Murmelstimme » erhælt man vielleicht wenn man auf den Unterschied zwischen zwei aufeinanderfolgenden, sonst gleichen Vokalen achtet, von denen der erste schwach, der zweite stark ist, wie in dænisch var du

ude? engl. the East, besonders so wie sie in schneller natürlicher rede lauten. »

J'observe ici en passant que depuis quelque temps j'ai l'impression que la voix de murmure joue un rôle dans le r intervocalique, ce que je n'ai pu vérifier parce que pour cela il faudrait faire une longue étude de la question (Voyez Sievers, p. 29-30 ; Sweet, Primer, p. 55).

Les castillans emploient assez souvent la voix de murmure pour d'autres consonnes, surtout en parlant bas, il me semble, comme pour s = z, ð, et peut-être aussi pour b, d, g, etc. Comparez cela avec la voix de murmure dans la consonne h du mot anglais « behold ». Il suffit dans les deux langues de parler avec un peu plus d'énergie et de rapidité pour faire disparaître le phénomène en substituant selon les besoins du cas soit la voix pleine, soit la prononciation soufflée. La semi-vocalisation de s intervocalique peut s'effectuer ainsi.

Je crois que l'arrivée graduelle est la plus usuelle en castillan, mais que l'arrivée claire est très commune. En syllabe forte, les voyelles a, O, ᴇ, ɪ, ᴜ, se présentent en liaison vocalique et ont l'arrivée claire. Dans ce cas la voyelle est brève. Elle paraît très unie, très homogène, les vibrations des cordes vocales paraissent prendre d'un coup l'amplitude et la vitesse quelles vont garder sans changement jusqu'à la fin de la voyelle qui est coupée en pleine carrière par la consonne qui suit. On se rappellera que nous appelons cette façon de terminer la voyelle la détente claire, qui est celle de la liaison vocalique. Pour cette espèce de voyelle, la tension, la pression est grande. L'a est une des voyelles les plus fortes de cette espèce. Il est à noter que d'après la théorie généralement acceptée la position la plus vocalique pour les cordes vocales, c'est la position la plus fermée, tandis que la position la plus vocalique pour la bouche c'est la position ouverte (Cf. avec la théorie de M. Scripture pour les cordes vocales). Ainsi dans ce cas nous avons pour chacune de ces voyelles a, O, ᴇ, ᴜ, ɪ, une articulation buccale ouverte. Dans le cas de a, il paraît y avoir tension sympathique dans la bouche pour s'accorder avec celle de la gorge. Les quatre autres voyelles paraissent à ce point de vue relâchées. Il en est de même au poiut de vue de la forme de la langue, c'est-à-dire qu'elle est concave pour ces quatre voyelles et pour

l'a aussi. Nous venons de considérer la voyelle à l'arrivée claire et à la détente claire qui est souvent en liaison vocalique.

Passons à la voyelle à l'arrivée graduelle. Celle-ci ne se trouve pas en liaison vocalique. Au contraire, dans ce cas la voyelle est très visiblement affaiblie ou même terminée avant l'articulation de la consonne suivante, laquelle se trouve toujours dans la syllabe suivante, s'il n'y a qu'une consonne qui suit dans la graphie usuelle. Comme le terme arrivée graduelle l'indique, le commencement de la voyelle est paresseuse, par rapport aux vibrations laryngiennes; les vibrations ne prennent toute leur amplitude que vers le milieu de la voyelle, c'est-à-dire au moins graduellement. Cette voyelle est longue et non seulement l'articulation des cordes varie, mais celle de la bouche aussi, la langue occupant une position plus élevée à la fin qu'au commencement du son. Le maximum de cette élévation de la langue arrive après le maximum des vibrations des cordes vocales, c'est-à-dire donc, pendant l'affaiblissement des vibrations.

La voyelle à l'arrivée graduelle, c'est la voyelle longue fermée dont les meilleurs exemples sont les voyelles amenées par la métaphonie de l'ɑ, c'est-à-dire les voyelles ɑ, e, i, o, u.

Mais les voyelles atones en syllabe ouverte, voilà un problème difficile à résoudre ! On comprendra après nos analyses que notre embarras provient en partie de l'extrême mobilité de ces voyelles. Elles ressemblent beaucoup aux mêmes voyelles accentuées si elles sont longues, mais si elles sont raccourcies, ɑ tend vers ɐ, e vers e˕ ou même ᴇ˔, o vers O˔ ; le changement est moins considérable pour u et i, mais ils tendent vers u˕ et i˕. Ou ce sont des « glides », des sons transitoires formant syllabes, pour ainsi dire, ou ce sont des sons qui durent assez longtemps pour que les voyelles prennent dans chaque cas un timbre spécial sensible à l'oreille de l'auditeur, d'après la longueur. Prenons e atone comme exemple dans les mots : tᴇn-e-ðɔr, dont l'e atone entre les deux syllabes plus fortes forme une syllabe séparée, et te-ne-mOs, dont le premier e est atone. L'e atone de tᴇn e-ðɔr dans la prononciation ralentie est clairement un e fermé qui diffère peu ou d'une manière peu sensible d'un e bref fermé qui garde sa position en por-

tant l'accent. Mais si l'on prononce tᴇn-e-ðɔr rapidement, le second e, l'e atone, devient très bref, et il est très difficile de dire si c'est un e˕ ou un ᴇ˔, ou autrement dit, le son est trop bref pour présenter un timbre bien défini. Il en est de même pour le premier e de te-ne-mOs excepté que l'e ne forme plus syllabe séparée. (Voyez notre discussion de ce sujet au chapitre sur l'historique).

Pour les voyelles atones longues, il peut y avoir des distinctions d'avec les voyelles accentuées telles que celles supposées par M. Forschammer présentées par Jespersen. On comprend bien qu'il s'agit de finesses quand Jespersen nous dit que le maximum de déplacement des cordes vocales pour passer de la voix la plus forte jusqu'à la voix la plus faible ne dépasse guère 1 millimètre.

Une théorie encore plus radicale est celle de M. Scripture, etc., qui admet des différences d'action des cordes vocales non seulement pour la voyelle atone vis-à-vis de la voyelle tonique, mais aussi pour chaque voyelle, et cela non seulement pour l'arrivée et pour la détente, mais aussi pour la durée de la voyelle. Nous avons donné dans notre préface les arguments de M. Scripture contre la théorie qui représente les sons accessoires comme dans une relation harmonique avec le son fondamental de la voix. Voici la théorie de la voix présentée par M. Scripture (*op. cit.*, p. 115):

« Physiologically stated, the action for a vowel is as follows: Each glottal lip consists mainly of a mass of muscle supported at the ends and along the lateral side (figure 105) It bears no resemblance to a membrane, or a string. The two lips come together at their front ends, but diverge to the rear. The rear ends are attached to the arytenoid cartilages. When the ends are brought together by rotation of these cartilages, the medial surfaces touch. At the same time they are stretched by the action of the cricothyroid muscles, which pull apart the points of support at the ends.

« In this way the two masses of muscle close the air passage. To produce a vowel, such a relation of air pressure and glottal tension is arranged that the air from the trachea bursts the muscles apart for a moment, after which they close again; the release of the puff of air reduces the pressure in the trachea and they remain closed until the pressure is again sufficient to burst them apart.

With appropriate adjustments of the laryngeal muscles and air pressure, this is kept up indefinitely, and a series of puffs from the larynx is produced. The glottal lips open partly by yielding sidewise — that is they are compressed — and partly by being shoved upward and outward. The form of the puff sharp, or smooth — is determined by the way in which the glottal lips yield; the mode of yielding depends on the way in which the separate fibers of the muscles are contracted. When contracted along the medial edge (or edge of the glottis) as indicated in figure 107, the action may approach that of a stretched string loaded with a soft mass along its middlle portion, or along its entire length. When contracted more laterally, the action may approach that of a soft mass flopping in a current of air, or of two soft cushions striking together. These two forms of contraction correspond to separate action of the M vocalis and the M thyreoarytenoideus (externus). When the slant fibers which insert along the medial edge of the glottal lips are contracted, there will be nodal points similar to those of stretched strings.

« These differences produce differences in the forms of the puffs. We can thus explain the forms of puffs in the different types of vowels by differences in the action of the muscles of the glottal lips. We may assume that these muscles contract differently for the different vowels, the vowel being formed at the glottis as well as in the mouth. This phenomenon can be explained by supposing that certain sets of innervations to the fibers of the glottal muscles as well as to the cavity muscles are associated with the sound of each vowel.

« Physically stated, a vowel consists of explosive puffs of air from the glottis acting on a complicated cavity with considerable friction. The puffs of air may be very brief and may be separated by comparatively long intervals of rest; or they may be of smoother form, even resembling a tuning fork vibration. The period from one puff to the next determines the pitch of the voice; the form of the puff determines the musical timbre . . . .

« These puffs act on the vocal cavity, that is, on a complicated system of cavities (trachea, larynx, pharynx, mouth, nose) with variable shapes, sizes, and openings. The effect of the puff on each element of the vocal cavity is double :

first, to arouse in it a vibration with a period depending on the cavity, second, to force on it a vibration of the same period as that of the set of puffs. The prevalence of one of the factors over the other depends on the form of the puff, the walls of the cavities, etc. Some vowels include the puff element as an important component ; others consist almost entirely of the cavity vibrations... The glottal puff is of the form of a frictional sinusoid with very large amplitude and very large coefficient of friction ; the cavity vibrations are also of the frictional sinusoid form. »

Il est à peine nécessaire de dire que nous ne sommes pas compétents dans la matière. Par conséquent, notre opinion personnelle n'a pas d'importance. Si l'on admet des différences d'articulations des cordes pour la voix et la semi-voix, pour la voyelle tonique et la voyelle atone et certaines différences entre l'action des cordes pour l'arrivée, la détente d'une voyelle et celle de la tenue, il n'y a qu'un pas à franchir pour admettre des différences caractéristiques dans l'action ou dans l'ouverture des cordes vocales pour chaque voyelle. Ce n'est qu'une question de degré.

D'autre part, nous sommes portés à croire à une différence d'articulation laryngienne entre la voyelle tonique et la voyelle atone. Car nous croyons que la différence dans l'articulation buccale est insuffisante pour expliquer la grande différence entre ces deux classes de voyelles.

Quant à la façon de vibrer des cordes vocales, il me semble qu'on peut sentir que les cordes se ferment pendant d'assez longs intervalles dans la voix de murmure, la mi-voix, si l'on s'habitue à prolonger cette voix et à réduire le nombre de vibrations, ou d'ouvertures.

Il paraît y avoir trois classes de voyelles en castillan : 1° la voyelle claire ; 2° la voyelle à l'arrivée et à la détente graduelle; et 3° la voyelle atone qui est plus ou moins éloignée des autres voyelles. Acoustiquement la voyelle atone ressemble à la voyelle de (2°) dans le débit lent, mais dans l'affaiblissement elle s'approche de (1°).

Le castillan a conservé jusqu'ici tant bien que mal la qualité des voyelles atones en syllabe ouverte, mais l'époque me paraît voisine où elles deviendront neutres, ce qui est déjà arrivé pour certains cas exceptionnels.

Est-ce qu'il peut y avoir liaison vocalique dans une syl-

labe atone? Il semble que non. Mais il y a un raccourcissement notable de la voyelle, surtout de l'e devant s et n à la finale absolue, plus rarement devant d'autres consonnes. C'est surtout avec les voyelles atones que la langue me paraît être dans une période de transition.

L'accent et la division des syllabes.

En considérant l'accent et la liaison vocalique nous avons exposé les principes de cette division. Il s'agit maintenant d'entrer dans les détails.

Le Castillan préfère la syllabe ouverte partout, excepté pour la syllabe forte. Nous continuerons la discussion de ce principe en discutant la liaison consonantique. Il suffit de dire ici que dans les syllabes faibles qui sont les plus nombreuses, la langue préfère la syllabe ouverte; dans la syllabe de force moyenne, il y a quelque hésitation; et dans la syllabe forte ou très forte, c'est la syllabe fermée qu'elle préfère, à moins que la voyelle ne soit i ou u. On voit que pour ce phénomène, comme presque partout ailleurs, ce sont les extrêmes des variations qui sont les plus faciles à préciser, tandis que, dans la région moyenne, il y a moins de stabilité.

Dans la métaphonie, la syllabe influencée est ouverte s'il ne suit qu'une consonne dans la graphie usuelle ; s'il en suit davantage, il n'y a pas de liaison vocalique, sauf exception.

Dans la division des syllabes l'accent joue un très grand rôle. D'après les conditions que nous décrivons, il a tendance à attirer à lui soit la consonne précédente, soit la consonne suivante, soit toutes les deux. Il est évident qu'une consonne entre deux voyelles peut en général aller soit avec la première, soit avec la seconde, soit avec toutes les deux. Il en est ainsi en castillan. L'ordre des syllabes dans les groupes de force et partant l'ordre, ou la place des accents forts ont une influence capitale dans la division des syllabes. Il est de la division des syllabes, donc, ainsi que nous venons de le dire plus haut, comme de tant d'autres phénomènes en castillan, c'est-à-dire que quant aux extrêmes, on peut faire des règles soit pour une divi-

sion fixe, soit pour des variations définissables d'avance, mais il y a une région moyenne dont les variations sont très difficiles à préciser.

Nous commencerons par l'étude d'un groupe de force composé de trois syllabes dont la dernière est la plus forte. Ce groupement n'est pas le plus usuel, mais il est assez commun. Il présente la particularité d'une syllabe très forte. Cela tend à rendre la syllabe précédente plus faible, et partant à renforcer l'influence rythmique, ce qui rend la première syllabe de ce groupe de trois syllabes plus forte, ainsi : tᴇn-e-ðɔɹ ; tas-ɑ-ðɔɹ ; kaθ-ɑ-ðɔɹ ; al-e-man ; xᴇn-e-ɹal ; ᴇl-e-xɪɹ ; san-i-ða ; kOm-e-ðɔɹ; tɪɹ-iᴛ taɹ ; θᴇl-e-bɹé ; mᴇð·i-ðɔɹ ? ; dᴇl-e-ðɔɹ ; kOn-o-θí ; fɹᴇn-e-sí ; tɔl-e-ɹaɹ ; mᴇɹ-e-θᴇɹ ; an-i-mal, ou ɑ-ni-mal ; o-ʋᴇð-e-θᴇɹ ; ɑ-man-e-θᴇɹ ; kal-ɑ-ʋOθ-θo.

Comparez tɔl-e-ɹaɹ et to·lé·ɹɑ ; Se·ɲoɹ et se·ɲo·ɹɑ ; kaθ-ɑ·doɹ et kaθ-ɑ-ðo-ɹɑ, etc. Pour noter l'influence de la métaphonie en comparaison avec celle de syllabe ouverte simplement, comparez ces mots-ci avec les précédents : se·ɲoɹ, se·ɲo˔-ɹᴇs, ou se·ɲoᴛ-ɹᴇs, et se·ɲo:rɑ. Si dans la liaison, il suit une voyelle quelconque, nous n'avons plus ce groupe de trois syllabes. Le cas qui se présente est celui-ci : la voyelle attire à elle la dernière consonne généralement, en laissant cette syllabe-là ouverte. Cette voyelle suivante a plus d'influence quand c'est une voyelle métaphonique et lorsqu'elle est tonique (Voyez le sujet de la liaison).

La division des syllabes du groupe formé par les proparoxytons n'offre pas grande difficulté ; mɪzmɪs′:-i-mɑ ; pe′-sɑ·-me. Dans ces deux cas nous avons la métaphonie qui influence respectivement la syllabe pénultième et antépénultième. Tout à l'heure, en discutant l'influence du changement d'accent, surtout dans le verbe, nous parlerons des cas comme « lim′ite », rot′ulo, etc. On a les divisions régulières de pul′-pi-to ; ɪs-pan′-i-kɑ ; fi-lɑ-tᴇl′-i-kɑ ; tᴇl-e-fOn′-i-kɑ, fo-nᴇt′-i-kɑ, etc. Si le cas de métaphonie ne se présente pas, l'accent attire à lui la consonne suivante s'il n'y en a qu'une, ce qui est naturel vu la brièveté de la syllabe tonique dans ce groupement.

La métaphonie peut intervenir dans le cas du groupe de trois syllabes, se-nɑ-doɹ, etc. La seconde syllabe peut perdre une partie de sa longueur, la voyelle devenant plus

obscure, ce qui est aussi possible dans le débit rapide pour le groupe des proparoxytons.

Le cas le plus usuel en castillan en fait de groupement syllabique, c'est le groupe de force représenté par deux, trois, quatre, cinq syllabes, etc., ayant l'accent fort sur la pénultième. Les autres groupes se réduisent à cette forme dans la liaison des syllabes si c'est possible. Il est impossible de parler de la division des syllabes en castillan sans parler des accents de phrase. Dans le cas que nous venons de mentionner, l'accent fort de groupe coïncide avec l'accent fort grammatical. Exemples : tᴇme ou tᴇm-me ; ma-ɲan-na ; pɛr-ro ; (ce qui n'exclut pas la prononciation ma-ɲa-na, teтme, dans d'autres circonstances).

θᴇððe (ce qui veut dire qu'il y a une consonne longue et que la division des syllabes se trouve dans cette consonne) θᴇs-se ; mᴇs-sᴇs ; kas-sas ; ʋeθ-θᴇs ; dᴇʋ ʋe ; pᴇp-pe ; xᴇffe ; ᴇl-lix-xe ; ᴇn-nɔx-xɔ ; gan-na ; kað-ða ; kat-ta-lan-na ; kas-sa ; pas-sa ; mOθ-θo ; mOf-fo ; sOl-lo ; dol-o-ɹɔs-so ; ʋak-ka ; fix-xe. Ce sont des syllabes fortes, sauf quelques exceptions où il y a des influences spéciales.

Nous donnons cette division des syllabes pour le cas de syllabe forte. Même alors, quoique ce soit la règle générale, ce n'est pas l'unique division possible dans certains cas.

On aura observé que la consonne intervocalique est représentée dans la graphie usuelle par une seule consonne. Par la graphie θ-θ, ð-ð, etc., nous ne voulons qu'indiquer qu'elle est longue et qu'elle appartient aux deux syllabes. Ce sont des cas de liaison vocalique. Nous avons écrit ɔ pour Oт quelquefois. Parmi toutes les consonnes, ce sont les fricatives qui subissent la liaison vocalique plus volontiers. J'attribue cela au fait que, la voyelle devenant plus brève, la compensation naturelle est plus facile dans ces cas, puisque la consonne peut se prolonger. Dans quelques exemples, ce n'est guère la prononciation la plus usuelle même dans la condition exigée de syllabe forte ; par exemple : sɔ·lo est plus commun que d'autres prononciations en syllabe forte vu l'action d'autres influences.

Les voyelles i et u sous la forme ɪ et ʊ ne se présentent qu'assez rarement en liaison vocalique devant une seule consonne dans la graphie usuelle. Pour que cela arrive chez les voyelles, il faut quelque condition favorable comme celle d'une voyelle raccourcie par le fait d'être en syllabe

onique de proparoxyton. Exemples, sɔ.lıθ′-θi-to. (pul′-pito) mızmıs′-si-mo, etc. Même alors il y a souvent hésitation. Dans les mots comme di·θe, on a une syllabe ouverte.

On a observé que la liaison vocalique est favorisée par l'accent fort, qu'elle ne peut pas exister en syllabe faible, qu'elle peut avoir lieu devant à peu près toutes les consonnes, mais que la position la plus favorable est celle qui précède une consonne soufflée fricative, en second lieu celle d'avant une consonne sourde en général, et en troisième lieu la position devant n'importe quelle consonne, pourvu que la voyelle porte l'accent de groupe ou de phrase. Toutes les influences pour amener la liaison vocalique ne sont pas exigées toutes à la fois. Il est évident que le cas doit présenter plus de netteté lorsque toutes les conditions sont favorables.

En syllabe faible il ne paraît pas y avoir de liaison vocalique. Il y a cependant un grand raccourcissement de la voyelle e, surtout devant s, θ, n, en syllabe fermée à la finale absolue, ou en position devant une seconde consonne. Dans ce cas, il y a une union assez étroite entre la voyelle et la consonne d'appui suivante. Le cas que nous discutions ci-dessus était pour la voyelle tonique suivie d'une seule consonne dans la graphie usuelle.

M. Baist s'exprime ainsi (page 885, *Grundriss*, *Grœber*): « Die Silbentrennung erfolgt vor den einfachen Konsonanten (mit Einschluss des nicht anlauts-fæhigen tœnenden r) und den anlautenden Verbindungen : c, p, b, f + l und r, tr, dr. » Nous avons montré que cette division traditionnelle n'est plus la division unique dans certains cas, et que, dans d'autres cas, elle n'est plus admissible.

Dans les syllabes fermées toniques de l'orthographe usuelle, il y a liaison vocalique si la voyelle est brève et forte ; il n'y en a pas, si la voyelle est longue. Cependant, les combinaisons bl, pl, bɹ, gɹ, pɹ, etc., et les combinaisons de consonnes vocaliques plus i = ı, le plus souvent ne forment pas entrave. Par exemple : glo-ɹıa est la prononciation de cette combinaison si la syllabe est d'une force faible ou moyenne. Mais si elle est forte, l'o passe à ɔ, et l'i à j, et on a glɔɹja. Une voyelle devant s ou θ plus j passe facilement en liaison vocalique sous l'influence de l'accent. Dans nos transcriptions, le point qui indique la longueur indique qu'il n'y a pas de liaison entre la voyelle

après laquelle il se trouve et la consonne suivante, ainsi: tɑ·n-to. Dans le cas de ce mot, il y a influence métaphonique. Il paraît qu'il y a assez souvent influence métaphonique dans ces mots avec consonne + j médiaux suivis d'une voyelle métaphonique. Cela paraît d'autant plus vrai que l'ɑ dans ce cas possède plus d'influence que l'o, ce qui est conforme à la règle. On a meᴛðjo ou meðɪɑ. Meᴛðɪo passe facilement à mᴇðjo sous la force d'un accent ordinaire, tandis que me:ðɪɑ change beaucoup moins facilement. La voyelle ᴇ étant une indication de syllabe fermée, on a là très souvent mᴇð-ðjo. Dans cette combinaison il me semble que le ð-ð est moins long qu'ailleurs.

Considérons la voyelle proparoxytone. La liaison vocalique se présente dans les cas suivants, d'une façon un peu hésitante avec l'i cependant : Espɪɹ′-i-tu; sɔ-lɪθ′-i-to; te-lᴇf′-o-no; Kɹɪt′ ti-ko; tɪp′-pi-ko; fɪs′-si-ko; lɪm′-i-te; rOt′ tu-lo, etc. Si la voyelle est suivie de deux consonnes dans la graphie usuelle, il n'y a plus d'hésitation, ma′-jus′-kʊ-lo; Es-tɔl′-i-ðo, etc.

Il y a un nombre considérable de mots qui se distinguent uniquement par l'accent et par les changements amenés par l'accent : Lɪm′-i-te, li-mí-te, lɪm-i-té ou lɪm-mi-té (cf. les mots comme tᴇn-e-ðɔɹ) ; rɔt′-tuᴛ-lo, ro-tu′-lo, rOt-u-lo′ : θᴇl′-ᴇ⊥-bɹe, θᴇl-lᴇb′.ɹe, θᴇl-e-bɹe′; Ka-pɪt′-uᴛ-lo, Ka-pi-tu′-lo, Kap-pi-tu-lo′; an′-i-mo, ɑ-ni′-mo, an-ni-mo′ (En pareil cas la consonne en syllable faible comme n n'est pas très longue, mais elle est divisée entre les deux syllabes). On a les distinctions par l'accent dans les conjugaisons, ce qui comprend un très grand nombre de mots. La voyelle finale tonique peut être ᴇ, O, comme nous l'avons expliqué.

La liaison consonantique.

On a pu observer l'attraction que l'accent possède pour une consonne simple suivante. Il en est de même pour une consonne précédente. En voici des exemples : Sinmas = Sɪmmas, ou sɪmmas, mais on a Si-nᴇe-so pour sin eso. De même si-nᴇs-se ou si-nᴇ·s·e ; si-nu-ʋas; si-nɑ-ʋᴇs.

La préposition por = pɔr devant une consonne, mais devant un voyelle accentuée, il y a liaison et la syllabe

protonique devient ouverte: por una = poᴛ-ɹu-na ; las unas = la-sunas ; las otras = la-so-tɹas ; tres oras = tɹe-so-ras ou tɹeᴛs-so-ɹas ; del Arabe = de-laɹ-a-ʋe ; del amo = de-la-mo. Le dernier est un cas de métaphonie de l'a. Dans seɲɔɹ, la syllabe tonique est fermée en fin de groupe devant pause ou devant consonne, mais on a se-ɲoᴛ-ɹᴇs et se-ɲo-ɹa, ce qui montre la différence entre l'influence métaphonique et l'influence de syllabe ouverte sur la qualité et la quantité de la voyelle.

La liaison de consonne finale de syllabe avec une voyelle tonique suivante est presque universelle, sinon tout à fait. Mais quelquefois il peut arriver que certaines consonnes se partagent entre les deux syllabes; c'est là une exception. Ce procédé est moins exceptionnel s'il s'agit d'une syllabe tonique suivie d'une syllabe atone. Cela dépend beaucoup de la consonne dont il s'agit. Le ɹ va généralement avec la seconde syllabe, même si elle est atone, mais avec d'autres consonne comme n, l, il y a variation; exemples: se-ɲoᴛ-ɹes; ¡ bᴇn-naka! ; u-naveθ, θo-dOs ; ɛl-a-mɔɹ-ðᴇl-tᴇn-eᴛ-ðɔr ðe li-bɹOs. Tout cela dépend évidemment en grande partie de l'ordre des syllabes fortes et de l'accent rythmique.

Cela nous ramène à la liaison vocalique. En effet il y a opposition entre la préférence de la langue pour la syllabe ouverte et l'accent qui amène la liaison vocalique. Ce dernier phénomène paraît être un nouveau développement de la langue.

Dans le langage familier en français, on fait beaucoup moins de liaisons consonantiques, mais ce n'est pas le cas en castillan, excepté que dans cette prononciation en castillan les consonnes finales ou médiales sont plus sujettes à tomber. On a la prononciation ustɛ: s chez le peuple à Madrid pour le pluriel de ustᴇe. Mais la bourgeoisie prononce ustᴇe et ustᴇð·ᴇs le plus souvent. Cela indique que le d tombe plus facilement à la finale et il y a sans doute là une influence savante. Car la prononciation ustɛ:s, est considérée comme barbare. Il ne paraît pas qu'il y ait de tendance à faire revivre la consonne finale pour éviter le hiatus en général.

Bien que la liaison consonantique soit la règle générale en castillan, il peut ne pas y en avoir: 1° par inattention, hésitation, ou à cause du débit très lent; 2° pour des rai-

sons logiques et partant voulues ; 3° par suite quelquefois de liaison vocalique dans la syllabe précédente. Exemples : Bén-aka ! LOs-Ombjes, etc. Précisément comme on peut dire ən-eim pour an aim au lieu ə-neim (= an aim et a name) en anglais. Cette dernière me paraît la prononciation usuelle, sauf exception pour des raisons analogues à celles que j'ai données pour le castillan. Le cas est différent pour le français. Car c'est une consonne muette qu'on fait revivre dans cette langue. En castillan l'absence de liaison consonantique comme cas exceptionnel ne choque pas, mais son absence régulière en dehors des cas mentionnés déplaîrait certainement à l'oreille de l'indigène.

L'élision.

L'élision est un autre phénomène intimement lié et avec l'accent et avec la liaison consonantique. Dans les cas de voyelle finale (c'est-à dire finale de mot, si l'on veut bien nous permettre de nous servir d'un terme qui n'est pas phonétique à cause de sa brièveté) atone suivie de voyelle initiale tonique, la première disparaît en se fondant dans la seconde, si elles sont de la même espèce générale ; ainsi « que el » = kel ; « que era » = ke.ɹa.etc. La voyelle résultante est très souvent prolongée, surtout dans le débit lent où l'économie en est consciente. Mais en général la qualité de la voyelle tonique se conserve. Aussi peut-on se demander si ce n'est pas plutôt la chute complète de la première voyelle qui a lieu, vu les tendances générales qu'on précisera à la suite. Par suite de cette élision une consonne qui précédait la voyelle atone tombée peut se mettre en liaison avec la voyelle tonique, ainsi Santa Ana = San-ta-na ou San-ta·na.

Mais il peut y avoir des complications comme celle-ci. ¿ Qué es eso ? = Ke-sɛ·s/so, ou Ke ses/so. Comparez avec ¿ Qué es ? = Kɛs, c'est-à-dire que dans l'exemple précédent l's de Kɛs est attiré par l'accent fort de groupe à la syllabe ɛs de eso. Cette liaison laisse l'ɛ de kɛs dans une syllabe ouverte, et il devient plus fermé.

Dans la rencontre de deux voyelles différentes comme e + a, o + i, etc., on a un bon exemple de l'effet du débit

lent comparé avec le débit rapide. Dans la prononciation soignée, de gala, la voyelle atone conserve son timbre assez bien, elle est seulement un peu raccourcie ; mais dans la prononciation rapide et familière, ou négligée, elle tombe souvent complètement. Les indications que nous avons déjà données par-ci par-là montrent que la voyelle s'est affaiblie déjà beaucoup dans le débit que nous prenons comme base de notre étude, c'est-à-dire celui de la conversation rapide un peu ralentie, mais plutôt rapide que lente. Exemples : pesa once (kilo) = pɛs/sɐ On-θe ; s ɔ l ʌ ɐ ustɛe, ou bien ɑ au lieu de ɐ ; para un cura = *pɑ*-ɹɐ uŋ-Ku-ɹɑ ; te hizo = tɛi-θɔ ; sɑʊɛ Olʊiðaɹ ; toma V. = tɔmɐustɛe. Si c'est une voyelle devant une voyelle très semblable + une autre voyelle, la première voyelle peut tomber : ainsi tomo á V. = tɔmɐustɛe. Par ces exemples nous n'avons pas voulu donner des règles. Le plus simple pour l'étranger, puisqu'il parle assez lentement généralement, c'est de prononcer la voyelle atone très brève, assez ouverte excepté peut-être pour ɑ, auquel on peut donner le timbre de ɐ franchement devant voyelle d'arrière, o ou ᴜ. Dans les autres cas de ɑ + voyelle il peut garder ses qualités. Il y a très souvent diphtongaison des voyelles dans la rencontre des finales avec les initiales.

Dans la prononciation familière, ces voyelles atones tombent souvent et plus particulièrement dans les phrases et les tournures les plus usitées comme Sabe V = Sɑʊ ustɛe. Si la première voyelle est tonique, c'est la seconde qui tombe ; aqui en Castilla = aki·ŋKastija (ou bien peut-être quelquefois aki·ŋ).

Quelquefois les deux voyelles sont assez faibles. Dans Puerta del sol = pwœrtɑ·l·sɔl, il se peut que le peuple ignorant ait confondu cette expression avec puerta al sol. Quoi qu'il en soit, à peu près tout le monde prononce ainsi dans le débit familier. Araujo observe la prononciation de loðe sjɛmpɹe avec un ð très affaibli. On peut dire comme règle générale pour le hiatus que parmi les voyelles atones ce sont les moins sonores qui s'affaiblissent et tombent le plus facilement, notamment e (= ᴇ dans la combinaison) ; puisque i et u apparaissent très rarement à la finale atone.

Les accents de phrase

Les accents de phrase ou, pour parler plus exactement, les accents de groupe sont les suivants : les accents réunis sous le nom d'accent de force, et l'accent rythmique. L'accent de force tombe le plus souvent sur l'avant-dernière syllabe du groupe de force. Car en espagnol la grande majorité des mots s'accentue sur la pénultième. Mais il y a d'importantes séries d'oxytons et de proparoxytons. Il va sans dire que l'accent coïncide en pareil cas avec l'accent syllabique. L'accent fort de groupe de force porte donc généralement sur la dernière syllabe forte du groupe en coïncidant ainsi avec l'accent syllabique. Cet accent peut être purement un accent de force, un accent de longueur, un accent de ton, ou bien une combinaison de deux, ou trois, de ces éléments.

L'autre accent de groupe, c'est l'accent rythmique. C'est le principe de l'alternance d'une syllabe forte et d'une syllabe faible comme dans le français « Savez-vous ? » La première et la troisième syllabes sont plus fortes. Il est évident que l'accent de force et l'accent rythmique existent ensemble. C'est même la place de l'accent de force qui détermine la place de l'accent rythmique. L'un n'exclut pas l'autre. Au risque peut-être de s'embrouiller, pourrait-on dire que l'accent fort syllabique est favorable à l'accent rythmique, tandis que l'accent fort de force lui est défavorable. Cela veut dire que tout ce qui est mécanique, monotone, régulier ou purement phonétique favorise l'accent rythmique. En revanche l'accent de force étant au service du sens et de la logique, domine tout et détermine le groupement des syllabes. Il se fait sentir surtout dans les parties du discours qui sont animées, importantes, qui renferment non seulement le sens général, mais surtout ce que l'orateur veut faire sentir à l'auditeur.

On pourrait appeler accent de phrase l'accent de force le plus important dans les groupes de force qui forment un groupement de groupes de force, ce qui ne correspond pas nécessairement avec la phrase, le terme phrase étant une expression logique. Les mêmes conditions qui favorisent l'accent rythmique dans un groupe de

force sont favorables à un ordre et à une mesure rythmique pour les accents forts de groupe. Ce rythme se sent dans la lecture, dans ce qu'on a appris par cœur, dans ce qu'on a l'habitude de répéter souvent. On peut se rendre compte de cela très facilement en faisant lire dans une langue qu'on ne connaît pas. On observera la régularité de la mesure des accents forts dans cette langue comparée avec une variété plus grande d'une conversation même suivie.

Même dans le parler ordinaire l'accent rythmique joue un grand rôle en castillan, et il est encore plus sensible en espagnol. Ce principe rythmique est plus important en castillan qu'en français. Cela résulte en partie de l'accent syllabique fort en castillan, mais il paraît y avoir aussi dans cette langue une tendance générale vers l'harmonie. Les
2 1 3 1
longs mots ont plusieurs accents. Exemple ᴇf-fᴇk-ti-ʋa-
2 1
mᴇn-te. Dans ce cas on voit l'alternance régulière de syllabe forte et syllabe faible. La syllabe « ti » porte l'accent de force et elle a encore un rehaussement de ton. Cette prononciation rythmique est très répandue. Le plus souvent c'est un mot de liaison sans grande importance pour la signification de la phrase, mais on la rencontre assez souvent même là où le mot a de l'importance pour le sens. Le rythme se fait sentir très sensiblement dans les longs mots :
1 2 1 3 1 2 1
kOn-tɹa-ðɪk-to-ɹɪa-mᴇn-te. Dans les deux exemples donnés les syllabes « ti » et « to » sont les plus fortes et non pas la pénultième. Il est évident que ces syllabes sont plus importantes pour la signification que la syllabe « mᴇn ». Ce n'est pas l'unique prononciation, mais elle est très com-
3 1 2 1 1 3 1 2 1
mune : bɹᴇʋemᴇnte, pᴇr-fᴇk-ta-mᴇn-te. L'accent fort est un accent de force assez fort pour résister au rythme comme
3 2 1
on le voit dans l'exemple suivant : ɪnteɹɪɔrmᴇnte, ou ɪnteɹ-
3 1 1
iɔrmᴇnte.

Des exemples de déplacement d'accent ne sont pas rares en castillan. On entend très souvent ahi = a'i avec l'accent sur le premier élément. Notez ahí va = a''-i-ʋa' où c'est la règle avec 3-1-2. Dans les verbes il n'est pas rare qu'un accent sur un i en syllabe finale soit transféré à la

syllabe précédente pour tomber sur une voyelle plus sonore Les pronoms reçoivent régulièrement un accent dans les combinaisons telles que di-ga-lo généralement un accent plus fort que celui du verbe. (Notez la différence entre Elaʋeniðo et aʋeniðo). Cf. pa'is pour país.

Une syllabe faible peut devenir la syllabe forte d'un groupe par suite de l'influence rythmique :
1 2 1 3 1 2 1 3 1 2 1
a-ka·-ʋa-ðeʀʎ ʎe-gaɹ ; i-ðɛr-re-pɛn-te: pour acaba de llegar et y de repente. J'essaye de faire abstraction ici du rehaussement de ton. Ce qu'il y a de certain dans ces cas, c'est que l'accent sur les syllabes deʀʎ et dɛr est aussi fort que celui sur gaɹ et pɛn. Il va sans dire qu'il n'y a qu'un r et qu'un ʎ appartenant aux deux syllabes.

Comparez ces exemples avec le français « des centaines
1 2 1 3 2
de fois » = quelquefois, de-sã-tɛn-dœ-fwa. On observe que lorsque cela a lieu en castillan, il n'y a pas seulement le phénomène de voir tomber un accent sur une syllabe ordinairement faible, mais il y a un changement considérable opéré sur la voyelle et sur la division des syllabes, et quelquefois sur la façon d'unir la voyelle avec la consonne suivante.

Déjà au commencement de ce chapitre et en traitant la division des syllabes, nous avons discuté en partie les différentes combinaisons des groupes de force. On a les cas suivants: pe-sa, formas, etc., c'est-à-dire le groupe de deux
2 1 3 1 1 3
syllabes dont la première est forte; Ko-sa ʋwe-na ; ke-sɛ:-
1
so, etc. Ces groupes variant de deux à six ou huit syllabes ayant l'accent sur la pénultième sont peut être les plus communs, mais l'accent peut passer à une autre des syllabes. Moins souvent, mais non rarement, on a les groupements
1 2 1 3 1 2 1 3
représentés par ɛl-tɛn-e-ðɔr ðɛl xɛn-e-ɹal, ce qui est très rythmique.

La combinaison représentée par les proparoxytons me paraît encore moins usuelle ; la langue préférant la succession des syllabes fortes et faibles. Il y a même ici ten-
3 1 2 2 3 1 2
dance vers cette alternance pul-pi-to ; mɪz-mɪs-si-mo.

Il est évident que les combinaisons des syllabes dans le discours ne présentent pas régulièrement cette alternance

parce qu'elles dépendent de considérations d'ordre logique Le sens phonétique tend à reprendre cette régularité en réduisant les syllabes réfractaires. Quelquefois la diphtongaison d'une voyelle finale avec une autre initiale aide le
1 2 1
procédé en faisant une syllabe, par exemple: ɑl-fOn-soɛl-
3 1
saː-ʋɪo. S'il y a trop de syllabes faibles de suite, elles peuvent rester faibles, ou l'une d'elles peut recevoir un accent
2 1 1 3 1
en suivant le principe rythmique : sɛmme-lo-kO-me;
1 2 1 1 3 1 1 3 1 1 2 1
me-ðі-nɑ-ðÉl-kɑm-pɔ, ou quelquefois me-ði-nɑ ðÉl-kɑm-po;

L'accent fort peut même être déplacé non seulement dans les cris, mais surtout dans les exclamations. J'ai en-
2 1 1 3 1 3
tendu Bɛrðɑ ʋerðɑ ! et plusieurs fois pɛɹO ! ce qui n'est évidemment qu'une exception.

Notez les accents rythmiques dans les exemples suivants:
3 1 2 1 3 1
anðanðanðanðanðɑ ! pour anðɑ, anðɑ, etc. Quelquefois il y a un petit arrêt entre deux groupes assez intimement liés par le sens, ce qui paraît favoriser un certain rythme. Cela arrive suivant les règles du rythme dans des expressions souvent répétées, ou qui servent à lier ou à introduire les
1 3 1 1 2 1
parties de phrase plus importantes: Es-ku-so (,) de-θɪr-le;
1 2 1 1 3 1
Me-ði-nɑ (,) ðɛl-kɑmpo, ou si ce n'est pas un arrêt, cela paraît un rythme des syllabes. Comparez avec nos exemples
1 2 1 3 1 2 1 3
de » ɛl-tɛn-e-ðɔr-ðel xɛn-e-ɹal, etc.

Le fait capital à propos de l'accent, c'est le changement de caractère opéré par l'accent fort sur certaines voyelles. Vianna dit: (p. 28) « La différence d'énergie entre les syllabes toniques et les syllabes atones est moindre en portugais qu'elle n'est en anglais, parce que la syllabe tonique n'est pas aussi fortement marquée ; elle l'est cependant bien plus qu'en castillan, par la raison contraire, c'est-à-dire, qu'en castillan les voyelles atones ne sont pas aussi brèves, aussi faibles qu'en portugais ; entre le mot castillan espiritu (es' piɹitu) et le mot portugais espírito (ɪ ʃ'piɹitu), il n'y a de commun que la syllabe tonique, d'ailleurs plus brève en castillan. » Oui, la syllabe tonique est plus brève en castillan dans ce mot et plus ouverte aussi. Je

transcrirai ES-pɪɹ′-i-tu ou ESpiɹ′-ɹi-tu dans la prononciation assez rapide (mais la prononciation ES-pí-ɹi-tu existe aussi, surtout dans le parler lent). M. Vianna caractérise la voyelle tonique portugaise comme moyenne, ce qui est d'accord avec notre analyse ɪ pour l'i tonique ici, puisqu'il trouve la voyelle castillane plus brève. Nous ne sommes plus d'accord au sujet de la voyelle pénultième qui me semble très brève en castillan. Elle est donc à peu près de la même longueur que l'i pénultième portugais ici. C'est du reste un cas spécial pour les deux langues, puisque les mots sont proparoxytons, ayant l'avant-dernière syllabe très brève. Ce mot ne montre pas trop bien la différence d'accent dans les deux langues, mais il pourrait servir si nous n'avions pas de meilleurs exemples : « Si le ðɑ lɑ gannɑ », « ke˕ kasse », « gan » et « kas » sont des syllabes fortes. Nous avons suffisamment discuté ces cas pour ne pas y revenir longuement.

L'accent castillan est d'autant plus fort qu'il ne consiste pas seulement dans la force de l'accent, mais aussi dans les changements opérés dans la nature de la voyelle sur laquelle il tombe et dans la liaison vocalique amenée si souvent. Voilà l'explication de « l'intonation rude et saccadée » attribuée au castillan par M. Vianna qui parle du portugais comme suit (page 27) : « L'intonation générale de la phrase n'est pas aussi nuancée qu'en français ; elle n'a pas cependant la monotonie larmoyante de l'intonation anglaise, et elle n'est pas rude et saccadée comme celle du castillan. » On peut dire plus ou moins la même chose en s'exprimant autrement, sans se mettre exactement au même point de vue. L'accent de force est fort en anglais, mais les changements de ton y sont très fins. En castillan l'accent de force est assez fort et il est renforcé par des changements de ton vifs, brusques et considérables correspondant à la nature de la voyelle. Nous faisons allusion à notre voyelle claire en liaison. Mais il ne paraît pas que la position buccale corresponde à ce rehaussement de ton dans ce cas. Les voyelles amenées par l'influence métaphonique deviennent plus aiguës et les voyelles i et u le deviennent aussi en général sous l'influence de l'accent fort. Toutes ces voyelles n'ont rien de saccadé. Elles sont au contraire assez douces et présentent le rehaussement de ton sans choc. Ce n'est donc qu'avec la voyelle claire qu'on a ce choc.

Les chapitres de Jespersen sur l'accent et le ton sont extrêmement instructifs. Il s'exprime ainsi (p. 226) : « Das Gesetz der Lebhaftigkeit gibt uns auch jedenfalls zum Teil den Schluessel für die nationalen Verschiedenheiten im Ton an die Hand ; die Sudlænder brauchen stærkere Tonmittel als der ruhige Nordlænder ; die Sprache der Wilden charakterisiert sich durch grosse unbeherrste Tonübergænge, wæhrend die Zivilisation den Leidenschaften und ihren Ausserungen in Gesten und Rede einen Dæmpfer aufsetzt. Die Höflichkeit bewirkt, dass man keine grobe Mittel gebraucht, um sich bemerkbar zu machen ; der fein ausgebildete Geschmack gibt sich auch in einer Vorliebe für kleine feine ausdruckvolle Nuancen zu erkennen, die der Aussenstehende vielleicht als nichts anderes denn als grobe Einfœrmigkeit auffassen kann ; englisch und dænisch gehen in dieser Beziehung vielleicht am weitesten. Mrs. Browning charakterisiert dies trefflich in Aurora Leigh :

« She had the low voice of your English dames,
Unused, it seems, to need rise half a note
To catch attention. »

Après avoir parlé des « scharfen, schreienden, hæmmernden Tonuebergænge » des Italiens, Jespersen continue : « Unter den Germanischen Vœlkern sind die Deutschen diejenigen, die in dieser Beziehung am wenigsten « zivilisirt » sind, etc. »

Pour le moment nous regardons surtout les cordes vocales. La hauteur et la force ne vont pas nécessairement ensemble, mais il en est ainsi généralement. Pour le moment nous considérons le ton comme élément d'accent dans la syllabe forte en castillan.

Si l'on vient de passer un long séjour en France et que l'on aille au théâtre à Berlin, l'effet que produit la plosive des cordes vocales = ? (glottal catch) est très sensible et assez désagréable au commencement. Ajoutez à cela l'effet des coupures faites par la liaison vocalique, c'est-à-dire par la terminaison brusque des voyelles.

C'est d'une façon un peu analogue que j'explique l'effet saccadé que produit le castillan sur un Portugais et sur un « Gallego » aussi. D'après les explications détaillées que nous avons données, on comprendra que nous faisons allusion à l'impression que produisent la voyelle claire et la

liaison vocalique sur les oreilles qui n'y sont pas habituées. L'ensemble de cette voyelle très brève est évidemment sur un ton plus haut que celui des syllabes faibles environnantes, mais c'est surtout la façon dont la langue opère ce changement de ton qui est choquante. La voyelle claire est caractéristique du parler rapide et animé. Quelque difficile que puisse être la constatation de la voyelle claire, il n'en est pas ainsi de la liaison vocalique. Peut être que la liaison vocalique seule suffirait à produire l'impression de « rude » et de « saccadé ».

La phrase de Jespersen (p. 199) « Die romanischen und slavischen Sprachen kennen im Gegensatz zu den germanischen nur (oder fast nur ?) losen Anschluss », etc., n'est pas exacte pour le castillan, car la liaison vocalique est commune dans cette langue.

En conclusion, voici un résumé intéressant de Storm (*Eng. Phil.*, p. 186) : « Ich finde, dass das Franzœsische, namentlich bei den Mænnern, durchschnittlich in hœherer Stimmlage und besonders mit hellerem Klanggepræge gesprochen wird als die meisten anderen, namentlich germanischen Sprachen. Die Franzosen sprechen mehr im Tenor, die Germanen mehr im Bass. Die franzœsische mænnerstimme hat fuer ein germanisches Ohr oft etwas Hohes, Feines, fast Weibliches.

« Das Italienische hat ein reicheres, volleres, mehr wechselndes Register, und noch grœssere Intervalle als das Franzœsische. Die italienische Satzmelodie scheint den Germanen sowohl lebhafter als natuerlicher, die franzœsische mehr eigenartig verfeinert. Es ist einem Germanen leichter, sich den italienischen als den franzœsischen Redeton anzueignen. Das Spanische ist tiefer, würdiger, mænnlicher, mehr martialisch, mit bestimmteren Intervallen als die übrigen romanischen Sprachen. » Ici, comme ailleurs, l'harmonie est une considération capitale dans la phonétique castillane. Les changements de ton sont souvent brusques, mais ils sont faits en mesure. M. Wulff dit que c'est peut-être le castillan qui est la plus harmonieuse des langues romanes.

LES CONCLUSIONS

Analyse des voyelles et des consonnes.

1. Certaines variations de qualité des voyelles castillanes sont incontestables. Les extrêmes des voyelles finales et des voyelles amenées par l'influence métaphonique, etc., d'un côté, et des voyelles ouvertes de syllabe fermée de l'autre côté, sont parfaitement définissables. Mais comme il existe à peu près toutes les nuances intermédiaires entre les extrêmes, les divisions phonétiques sont arbitraires dans ce domaine. Nous avons formulé certaines lois qui gouvernent les variations d'un extrême à l'autre jusqu'à un certain point.

2. Il en est sensiblement de même pour beaucoup de consonnes, notamment, r, *r*, ɹ, g, ɡ, ɟ, j, d, ð b, ʋ. Nous avons constaté les variétés extrêmes, en donnant les règles pour leur présence, Les variétés intermédiaires sont plus difficiles à fixer, mais leur existence n'en est pas moins sûre. De même que pour les voyelles, il n'y a pas de nuance qui n'existe, mais la direction que prendra ce mouvement vers l'un ou l'autre extrême dépendra des conditions que nous avons établies. Donc, et pour ces consonnes et pour les voyelles, les extrêmes sont assez fixes. Les nuances moyennes varient selon des lois générales déjà formulées, mais elles présentent moins de régularité, les écarts étant moins grands. Voilà pourquoi dans certains cas, on ne doit pas s'en tenir toujours à la même transcription. Les semi-voyelles entre j et i, et w et u sont de bons représentants de cette région moyenne.

3. Pour les semi-voyelles, pour les consonnes que nous venons de considérer, et pour les voyelles, la position a une importance capitale. Pour la voyelle, la position à l'initiale absolue devant une consonne favorise une variété plus ouverte. La position à la finale non en contact, ou à la médiale en dehors de liaison vocalique favorise une variété de voyelle fermée. Pour la consonne plosive-fricative au contraire, la position à l'initiale absolue exige la forme fermée, la plosive, et à la finale ou autrement en contact en

arrière, c'est la forme fricative qui est favorisée. Des différences analogues s'observent chez r, *r*, ɹ ce qu'on verrait plus clairement si j'avais écrit d, đ, ð, etc., pour les fricatives plosives ; u et i des combinaisons ue et ie s'assimilent aux consonnes à l'initiale absolue (V. la quantité) dans le parler du peuple. Ailleurs on voit l'influence savante.

4. La nasalité est particulièrement vigoureuse chez les consonnes de cette catégorie. Elles prêtent la qualité nasale aux voyelles environnantes assez souvent, quelquefois aux syllabes voisines. La voix nasillarde opérée par la fermeture imparfaite du voile du palais est assez commune. Si la qualité nasale est très constante pour les consonnes nasales, il n'en est pas de même avec l'articulation de ces consonnes. Elle est très variable, ce qui peut être considéré comme un affaiblissement. Chaque voyelle présente une variété nasale.

L'assimilation.

5. L'assimilation joue un très grand rôle en castillan et chez les voyelles et chez les consonnes. La dissimilation est très importante aussi. Le phénomène le plus important chez les voyelles, c'est l'assimilation métaphonique, espèce d'harmonie vocalique. Par contre, chez les consonnes, c'est l'influence du contact qui est très importante.

La quantité.

6. Les voyelles toniques ɑ, e, i, o, u, généralement de syllabe ouverte phonétique, sont longues. Les voyelles toniques a, O, ᴇ, ᴜ, ɪ, de syllabe fermée phonétique, sont brèves. Les voyelles a˙, ɔ, ɛ sont moyennes. Les voyelles longues u et i peuvent apparaître en syllabe fermée forte. Les voyelles atones, sauf les finales, sont brèves ou mi-brèves. Les voyelles finales atones ɑ, e, o sont longues à la finale absolue. Devant consonnes, les voyelles ɑ et o finales à l'intérieur de la phrase sont généralement mi-brèves ; e devient bref assez souvent dans cette position, et même à la finale absolue, il n'est pas tout à fait aussi long que les deux autres

voyelles. Dans le débit très ralenti, ou cérémonieux, ou soigné, les voyelles atones sont généralement longues, particulièrement les voyelles dans les syllabes antétoniques; ɑ peut paraître dans une syllabe fermée par suite de la métaphonie de l'o.

La diphtongaison et la quantité

7. Les voyelles finales toniques peuvent être ou longues ou brèves. Les voyelles finales toniques ɑ, e, o, sont longues et montrent un commencement de diphtongaison, mais par suite d'un accent fort, ces voyelles peuvent devenir brèves et ouvertes, a, ᴇ, O.

Le meilleur exemple de la diphtongaison, c'est peut-être le cas des voyelles e et o en syllabe forte à l'initiale absolue, surtout dans le débit lent, suivies de l'ɑ métaphonique; exemples : esta = ᴇe:stɑ; esa = ᴇe:sɑ; osa = Oo:sɑ; ora = Oo:ɹɑ. Les autres cas de diphtongaison qui sont sensibles à l'oreille sont ceux de la pénultième ayant un accent fort devant un ɑ métaphonique à la finale absolue. Autrement il n'y a qu'une tendance vers la diphtongaison qui se fait sentir par une articulation paresseuse de la première partie d'une voyelle par rapport à la seconde partie de cette voyelle. Pour les voyelles o et e, la position à l'initiale absolue est favorable à une variété plus ouverte de la voyelle tandis que la position à la finale absolue rend les voyelles ɑ, e, o plus fermées.

La quantité dépend à un très haut degré de la qualité des voyelles. Les voyelles a, ɔ, ɛ, ne sont pas sujettes à la diphtongaison. Les voyelles très longues le sont. Leur dernière partie est un peu plus fermée que la première.

L'accent

8. L'accent syllabique est assez fort en castillan. En général, il rend la voyelle plus ouverte et plus brève, mais i et u en syllabe ouverte deviennent plus fermés et plus longs sous l'influence de l'accent.

9. L'accent rythmique est très important en castillan. Il joue un grand rôle.

10. L'accent de groupe a une influence plus grande et analogue à celle de l'accent syllabique. Il rend la voyelle amenée par la métaphonie plus longue excepté qu'il peut réduire ɑ en syllabe fermée à a. En syllabe forte ɪ et ʊ deviennent souvent i et u.

11. L'accent fort amène souvent la voyelle claire en syllabe fermée. Il amène plus souvent encore la liaison vocalique, ce qui différencie le castillan des autres langues romanes. Le castillan semble saccadé aux Portugais et aux « Gallegos » à cause de la voyelle claire, et surtout à cause de la liaison vocalique. Cette façon brusque de terminer la voyelle produit un effet tranchant.

12. La division traditionnelle des syllabes est encore certainement la plus usuelle, mais la liaison vocalique et d'autres influences de l'accent amènent une autre division dans la syllabe forte très souvent, et assez souvent dans les syllabes moyennes. Une voyelle moyenne très raccourcie se présente souvent en syllabe faible fermée devant s, etc., final. Sans présenter la détente coupée et l'énergie de la voyelle en liaison, cette voyelle est étroitement liée à la consonne suivante qui est une consonne d'appui, pour ainsi dire.

13. L'accent de groupe se fait sentir donc non seulement par sa force, mais souvent par un changement opéré dans la nature de la voyelle forte. D'autre part, lorsque le changement indiqué n'a pas lieu, l'accent peut s'effectuer par un prolongement de la voyelle de la syllabe forte. Cette prolongation a lieu avec les voyelles très fermées i et u de syllabe ouverte et quelquefois de syllabe fermée, toujours chez les voyelles amenées par la métaphonie, sauf pour ɑ amené par o.

La liaison consonantique et l'élision.

14. La liaison consonantique est usuelle, mais elle peut être entravée par la liaison vocalique qui peut retenir la consonne. Cependant la consonne peut être partagée entre les deux syllabes. Lorsque deux voyelles de la même variété

ou deux voyelles différentes d'une même espèce se rencontrent, elles se fondent en prenant la qualité de la voyelle tonique. Si elles sont de deux espèces différentes, dans le débit ralenti, l'atone se raccourcit et tend à former diphtongue avec la tonique; dans le débit rapide l'atone peut s'affaiblir en s'obscurcissant, et dans le débit très rapide, elle peut tomber. Dans tous ces cas, la consonne devenue finale s'unit généralement en liaison, s'il y a lieu.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

I. — Le castillan paraît être dans une période de transition. Car (1), il n'y a pas de ligne de démarcation entre les espèces des voyelles à cause de l'existence des nuances intermédiaires et (2), il n'y a pas de stabilité dans certaines catégories, par exemple chez les moyennes et les atones. On peut faire des observations analogues au sujet des consonnes, de la quantité, de l'effet de l'accent, et surtout de la division des syllabes.

On se rappellera que M. Sweet a préconisé l'état de transition pour l'accent français.

Quoi qu'il en soit pour le français, en castillan le mouvement est déjà assez avancé pour qu'on analyse certains phénomènes avec assez de précision. Il me semble que le développement castillan est déjà dessiné dans ses grands traits. Il est extrêmement difficile d'être précis en traitant le sujet à cause de cet état de transition ; voici les grandes lignes :

1. Les voyelles métaphoniques, et la voyelle induite, et la voyelle inductrice, sont des voyelles fermées longues.

En dehors de la métaphonie, d'une façon très générale :

2. La voyelle tonique présente une nuance plus ouverte que la voyelle atone.

3. La voyelle de syllabe ouverte présente une nuance plus fermée que celle de la syllabe fermée.

4. Lorsque les deux lois (2) et (3) se trouvent en opposition, il en résulte l'hésitation que nous avons constatée entre une nuance ouverte et une nuance fermée, par exemple pour la syllabe à la fois : 1° tonique ; 2° ouverte ; et pour la syllabe à la fois : 1° fermée ; 2° atone.

Pour le cas de syllabe fermée tonique, les deux lois con-

courent à rendre la voyelle plus ouverte. Quant au cas de syllabe à la fois ouverte et atone, nous avons déjà constaté les écarts si considérables selon le débit, etc.

Il est à supposer que la langue se décidera à la longue définitivement pour l'une ou pour l'autre direction. Le fait que l'on ne distingue pas de différences de sens *uniquement* par la qualité sera cause d'un développement lent. Il ne serait peut-être pas impossible de formuler des lois en quelque sorte analogues pour les consonnes variables déjà si longuement discutées.

Mais il y a une loi de la phonétique générale et historique qui commence à se faire sentir en castillan. On pourrait la formuler tant bien que mal ainsi: plus fort est l'accent syllabique, ou de groupe, plus probable est l'affaiblissement ou la chute de la voyelle atone. Cette loi se fait sentir moins en castillan en syllabe atone fermée, parce que la voyelle y trouve une consonne d'appui, mais en syllabe atone ouverte la voyelle se raccourcit. Elle garde mal son timbre particulier.

Par conséquent, il faut tenir compte de la loi que nous venons de mentionner. On est forcé d'envisager ce côté de la question si nos analyses des voyelles atones sont justes, à savoir particulièrement ɑ, $\overset{\text{ɐ}}{\text{ɑ˔}}$, ou ɐ, e, $\overset{\text{ɪ}}{\text{e˕}}$, ou $\overset{\text{ɪ}}{\text{ᴇ˔}}$ selon les conditions de débit mentionnées.

Si l'on est en face d'une période de transition comme nous le supposons, il y a la voyelle qui disparaît et celle qui arrive. Il est vraisemblable que la prononciation lente et soignée représente la prononciation ancienne qui est en train de devenir archaïque. Ce développement paraît être le résultat d'un renforcement d'accent qui est en voie de se faire en castillan.

Nous ne sommes plus compétents dans ce sujet de phonétique historique. Cependant, il nous paraît utile de poser la question. On peut rapprocher à ce sujet la question de la nature de la voyelle atone vis-à-vis de la voyelle tonique. Là encore, il nous manque des connaissances nécessaires.

II. — Le développement paraît non seulement se faire d'une façon harmonieuse, mais le résultat en paraît être harmonieux. La métaphonie ou l'harmonie vocalique est très développée. Les voyelles répondent dans le même sens aux influences de la position et de l'accent. Nous

avons noté la grande symétrie dans le développement des plosives-fricatives, l'importance et la régularité des influences de contact, le grand rôle de l'accent rythmique, une certaine harmonie dans la mesure des accents de groupe et enfin la qualité très vocalique de la langue, etc.

III. — Dans le mouvement qui se dessine en castilian, le sud est en avance sur le nord. L'affaiblissement des consonnes est plus perceptible dans le sud de la nouvelle Castille que dans le nord de la vieille Castille. Quant à l'harmonie vocalique, je ne vois pas de différence. Toutefois la tendance vers la voyelle claire en syllabe forte est peut-être légèrement plus sensible dans le sud des Castilles.

La place du castillan parmi les langues.

Quelle est la place du castillan parmi les langues et plus spécialement parmi les langues romanes? Elle est certainement extrêmement près du portugais mais non sans présenter des différences caractéristiques. Le trait qui distingue le portugais des autres langues romanes, c'est l'obscurcissement et la surdification des voyelles atones. Ce qui différencie le castillan des autres langues romanes, c'est la voyelle claire et la liaison vocalique.

A part ces deux traits, et à part les deux voyelles obscures ə et ị, les systèmes vocaliques et consonantiques des deux langues présentent des développements parallèles presque partout. Ces voyelles pour le portugais sont: ɑ, A, ɐ, ɔ, ɛ, o, e, ɪ, i. La ressemblance est encore plus grande avec les consonnes portugaises qui sont: b, ʋ; d, đ; g, g ; r, *r*, ɹ; k, p, t, f, s, ʃ, z, ɲ, ŋ, ʎ, l, n, m et encore v, ʒ, ɫ. Nous présentons ces consonnes plus ou moins d'après Vianna; v et ɫ n'existent pas en castillan et ʃ seulement sous la forme soufflée. D'après Vianna le portugais possède les voyelles nasales suivantes: Ã, ,ɐ̃ ẽ, ĩ, õ, ũ.

Sans vouloir entrer dans les détails, il me semble utile de noter dans les deux langues l'importance du contact pour les consonnes, et de la métaphonie, ou de l'harmonie vocalique pour les voyelles. Il suffit d'un examen superficiel du matériel phonétique pour voir que le castillan est

de beaucoup plus près du portugais qu'il ne l'est du français ou de l'italien. Le castillan et le portugais, si près l'un de l'autre, se différencient, ou sont en train de se différencier, par les traits particuliers de vocalisme que nous avons mentionnés plus haut, et en même temps ils sortent par ces traits du cadre roman si l'on nous permet cette expression. Le mouvement paraît être plus avancé pour le portugais, mais déjà bien dessiné pour le castillan.

Enfin, toutes les langues romanes de la péninsule présentent les consonnes r et ɹ. (Il en est de même pour le basque). Le portugais, le catalan et l'andalou possèdent également les plosives-fricatives b, ʋ, d, ð. g, g. Ces langues ont, avec d'autres langues romanes comme le français et l'italien, un système varié de voyelles.

Y a-t-il donc lieu de s'étonner que le castillan ait aussi plus de cinq voyelles?

INDEX

Imp. Lievens à Saint-Maur (Seine).